nº 187 **FICTION** *juillet 1969*

NOUVELLES

CHRONIQUE

RUBRIQUES

Couverture de Gilles Rimbault :
Désert vivant

Voici les auteurs que vous pourrez lire entre autres dans les futurs numéros de FICTION :

Poul Anderson
J.G. Ballard
H. Beam Piper
Fredric Brown
John Brunner
Algis Budrys
Philip K. Dick
Harlan Ellison
Philip José Farmer
Randall Garrett
James E. Gunn
Edmond Hamilton
Fritz Leiber
Richard Matheson
Walter M. Miller
Catherine L. Moore
Chad Oliver
Lewis Padgett
Lester del Rey
Eric Frank Russell
Robert Sheckley
Clifford D. Simak
Cordwainer Smith
Theodore Sturgeon
William Tenn
Jack Vance
A.E. van Vogt
John Wyndham

Certains sont bien connus de vous ; d'autres le sont moins. Ceux qu'apprécient les uns sont parfois décriés par les autres. Mais leur réunion forme un large éventail, un panorama complet de la science-fiction dans toutes ses tendances, sous tous ses aspects, de l'âge d'or aux temps modernes : la science-fiction dans son intégralité.

FICTION : chaque mois l'anthologie permanente de la science-fiction.

Au sommaire d'août de "Fiction" :

PHILIP K. DICK

La foi de nos pères

ALFRED BESTER

Adam sans Eve

Au sommaire de septembre :

RICHARD MATHESON

Intrusion

CATHERINE L. MOORE

L'ombre du dieu noir

Poursuivant son cycle de rééditions, c'est un auteur capital de la science-fiction que le Club du Livre d'Anticipation inscrit aujourd'hui à son programme, avec deux romans restés inoubliables depuis leur parution ancienne au Rayon Fantastique : CRISTAL QUI SONGE et LES PLUS QU'HUMAINS par Theodore Sturgeon.

Sturgeon, comme plus tard Farmer et Dick, a toujours fait figure de novateur et de créateur. Il est même sans doute LE premier grand créateur de la SF : celui qui avant tout autre, ayant choisi de s'exprimer dans ce domaine littéraire, l'a fait sans cesser de poursuivre une inspiration personnelle et fascinante.

Sturgeon fait figure d'isolé parmi l'ensemble des écrivains du genre : c'est qu'il ne peut susciter d'imitateurs, étant lui-même inimitable. Il existe ou il a existé des disciples d'Asimov ou de van Vogt ; il n'y a pas et il n'y aura jamais de disciples de Sturgeon. Son œuvre superbe et solitaire, poursuivie en dehors des normes et avec le seul souci de refléter les multiples facettes d'un étonnant univers intérieur, restera un phénomène littéraire à part, une admirable création qui, étant à l'abri des modes, ne pourra pas vieillir.

Cristal qui songe et **Les plus qu'humains,** deux chefs-d'œuvre où l'inspiration de Sturgeon se hausse à son niveau le plus élevé, étaient depuis longtemps réclamés par une multitude de lecteurs qui souhaitaient les voir bénéficier de la consécration du C.L.A. Ils ont été illustrés pour cette édition par le jeune peintre Raymond Bertrand (dont la couverture pour le numéro 55 de Galaxie a fait figure d'événement). Sa rencontre avec l'univers de Sturgeon a produit des dessins d'une facture exceptionnelle, dont la beauté ne sortira pas des mémoires.

Voir annonce au dos de la couverture

Bon de commande page 9

Précédents titres disponibles dans la collection Galaxie-Bis :

3 - ISAAC ASIMOV - Les courants de l'espace
4 - A.E. VAN VOGT - La maison éternelle
5 - CLIFFORD D. SIMAK - Les fleurs pourpres
6 - JAMES BLISH - Semailles humaines
7 - PHILIP K. DICK - Loterie solaire
8 - DANIEL F. GALOUYE - Simulacron 3
9 - ROBERT SHECKLEY - Oméga
10 - PHILIP JOSÉ FARMER - Le faiseur d'univers

Titres à paraître :

12 - JACK VANCE - La machine à tuer
13 - HENRY KUTTNER - Les mutants
14 - JAMES H. SCHMITZ - Agent de Véga
15 - PHILIP JOSÉ FARMER - Les portes de la création
16 - WILLIAM TENN - Des hommes et des monstres

Pour commander les précédents titres ou pour s'abonner aux titres à paraître, voir page suivante.

GALAXIE-BIS : BULLETIN D'ABONNEMENT

à adresser aux Editions OPTA, 24 rue de Mogador, Paris (9e)

NOM : ....

Prénom : ....

Adresse : ....

Je souscris un abonnement aux six prochains volumes à paraître dans la collection Galaxie-Bis, contre la somme de 32 F (Etranger : 33,50 F). Mon abonnement devra débuter avec le numéro : ......

Je règle par : mandat-poste
chèque bancaire joint
virement au C.C.P. Paris 15-813-98
(rayer les mentions inutiles)

Pour la Belgique : FB 335
M. Duchâteau, 196, Av. Messidor
BRUXELLES 18 - C.C.P. 3500-41

Pour la Suisse : FS 33,50
M. Vuilleumier, 56, bd St-Georges
GENEVE - C.C.P. 12.6112

GALAXIE-BIS : BON DE COMMANDE

à adresser aux Editions OPTA, 24 rue de Mogador, Paris (9e)

NOM : ....

Prénom : ....

Adresse : ....

Je désire recevoir le ou les volumes suivants, parus dans la collection Galaxie-Bis :

☐ 3 — ISAAC ASIMOV - Les courants de l'espace
☐ 4 — A.E. VAN VOGT - La maison éternelle
☐ 5 — CLIFFORD D. SIMAK - Les fleurs pourpres
☐ 6 — JAMES BLISH - Semailles humaines
☐ 7 — PHILIP K. DICK - Loterie solaire
☐ 8 — DANIEL F. GALOUYE - Simulacron 3
☐ 9 — ROBERT SHECKLEY - Oméga
☐ 10 — PHILIP JOSÉ FARMER - Le faiseur d'univers
☐ 11 — PHILIP K. DICK - Le dieu venu du Centaure

(Chaque volume : 6 F. Cocher d'une croix la case correspondant au titre désiré.)

Je règle par : mandat-poste
chèque bancaire joint
virement au C.C.P. Paris 15-813-98
(rayer les mentions inutiles)

Textes déjà parus

des auteurs de ce numéro

1. Dans « Fiction »

2. Dans « Galaxie »

LESTER DEL REY	1	La fin d'une race
	17	Le robot vengeur
	23	Le dernier Terrien
	34	Revenez sur la Terre !
	37	Une morale pour Sam
	S. 8	Prisonnier de la Terre
	58	Terrain d'ensemencement
FRED SABERHAGEN	26	Les prisonniers de la machine
	28	La vie contre la vie
	29	L'Essaim de Pierres
	30	T, le traître
	34	Le masque du berserker rouge
	36	Que le loup soit détruit !
	37	Dans le temple de Mars
	42	Prisonnier de l'hypermasse
	47	Protecteur des arts
	S. 9	Tome PAA-PYX
	59	Monsieur Plaisantin
	61	La proie du berserker
CLIFFORD D. SIMAK	1	Au carrefour des étoiles (1)
	2	Au carrefour des étoiles (2)
	9	Les pensées dangereuses
	11	Une mort dans la maison
	18	Alerte aux horlas
	27	Du petit gibier
	41	Jour de Trêve
	S. 5	Les Fleurs pourpres
	60	La planète des ombres (1)
	61	La planète des ombres (2)
	62	La planète des ombres (3)
CORDWAINER SMITH	3	Où sont les autres ?
	4	La mère Hitton et ses chatons
	12	La planète Shayol
	15	La dame aux étoiles
	17	La ballade de C'mell
	20	Le Jeu du Rat et du Dragon
	25	Le jour de la pluie humaine
	27	Une étoile pour trois
	30	Le cheval de la planète aux gemmes
	56	Pensez bleu, comptez deux

CORDWAINER

SMITH

Sur

la planète

des sables

Pour bien connaître Cordwainer Smith, disons tout de suite qu'il faut être fidèle lecteur de Galaxie *plutôt que de* Fiction. *En effet, à l'exception de* Boulevard Alpha Ralpha (Fiction *n° 128*), *c'est dans* Galaxie *qu'ont paru jusqu'à présent ces chroniques de l'Instrumentalité qui constituent l'une des œuvres les plus attachantes de la science-fiction moderne, tout à fait digne d'une édition complète au C.L.A. Nous avons en tout cas jugé utile de reprendre, à la fin de la présente nouvelle, la bibliographie parue dans le numéro de février 1967 de* Galaxie *à la suite de l'article* La ballade de Cordwainer Smith.

Né en 1913 à Milwaukee, dans cet état du Wisconsin cher au cœur de Simak, Paul Myron Anthony Linebarger devait très tôt traverser l'océan pour aller vivre une enfance chinoise. Ses études à l'université de Nankin le conduisirent à la carrière diplomatique. A 24 ans, il est conseiller des Etats-Unis auprès du gouvernement chinois. C'est avec le grade de colonel qu'il participe à la guerre du Pacifique. Plus tard, il assume les fonctions de conseiller militaire en Corée et en Malaisie.

C'est en 1948, à 35 ans, que naît « Cordwainer Smith ». Scanners live in vain, *son premier récit, remporte un succès prometteur. Mais il faut sept ans à notre diplomate pour en façonner un second. Il n'est pas, il ne sera jamais un de ces « pros » dont les bibliographies occupent des pages.*

Le jeu du Rat et du Dragon, *paru en octobre 1955, annonce déjà l'univers de l'Instrumentalité. On y retrouve les* Sondeurs *en même temps que l'on y fait la connaissance de cette femme-chatte qui, plus tard, deviendra l'inoubliable C'mell que le Seigneur Jestocost aimera tant sans jamais le lui dire.*

Le jour de la pluie humaine, La dame aux étoiles, Boulevard Alpha Ralpha, La Mère Hitton et ses chatons, La planète Shayol... *Facette après facette, pièce après pièce, la grande mosaïque, le diamant énorme se crée au fil des mois. Mais l'œuvre restera à jamais inachevée. En mourant, il y a plus de deux ans, Cordwainer Smith a laissé de multiples questions sans réponse. Nul doute qu'il les eût données. En effet, le lyrisme et la poésie ne l'empêchèrent jamais de conserver à ce lointain avenir qu'il semblait si bien connaître une cohésion qui force l'admiration.*

Très loin dans le futur, bien après que l'homme se soit presque complètement détruit, Seigneurs et Dames de l'Instrumentalité maintiennent entre les mondes un semblant d'harmonie et de justice. Et entre les mondes, Norstralie, Mizzer, Shayol... les vaisseaux planoforment en chuchotant. Sur la Vieille Terre cohabitent les hominidés, transfuges étranges des soleils lointains, les humains et le sous-peuple des hommes-loups, des hommes-chiens, des femmes-chattes. Sur la Vieille Terre se dresse la tour gigantesque de Terraport. Sous la Vieille Terre, dans les caves de l'Histoire perdue, se réveillent des légendes comme celle de l'homme que l'on avait torturé sur une croix. Chronique dans la chronique, l'histoire de Casher O' Neill, l'homme qui ne vivait que par la vengeance (pareil en ceci au héros de Bester dans Terminus les étoiles), *couvre trois récits :* On the gem planet (Le cheval de la planète aux gemmes, *dans* Galaxie *n°* 30), On the storm planet (*à paraître dans* Galaxie) *et* On the sand planet, *que nous vous présentons ici. Qui est Casher O'Neill ?*

Il était une fois... Non, il sera une fois une planète appelée Mizzer, le monde des Douze Nils, où les chevaux galopent en liberté sur le gazon, à quelques foulées du désert. Sur Mizzer régnera Kuraf, dictateur débauché, que son neveu Casher décidera de renverser en aidant le sinistre colonel Wedder à prendre le pouvoir. Plus tard, il découvrira que celui dont il s'est fait l'allié est pire encore que son oncle et, dès lors, il deviendra un étrange vagabond entre les étoiles, cherchant les armes de sa vengeance. Il les trouvera sur Henriada, la planète des tempêtes, où la femme-tortue dont le nom signifie Vérité lui confiera de terribles connaissances tout en le transformant profondément.

Et voici Casher de retour sur Mizzer, plein d'une haine formidable, porteur d'un sauf-conduit de l'Instrumentalité, armé de la magie ancienne... Ici s'achève sa quête, par une victoire ambiguë, par une révélation biblique.

M. D.

CECI est l'histoire de Mizzer, la planète des sables, où toute espérance fut délaissée le jour où le tyran Wedder y fit régner la vertu et la terreur. Ce récit constitue le point culminant des aventures de Casher O'Neill, au sujet de qui ont été narrées d'étranges choses, depuis le jour sanglant où il s'enfuit de Kaheer, sa ville natale, jusqu'à celui où il y revint pour mettre fin à l'effusion de sang.

Entre-temps, Casher s'était rendu en d'étranges lieux. Il avait visité Pontoppidan, la planète aux gemmes, où il avait rencontré la belle Geneviève (1). Il avait erré sur d'étranges routes, allant même jusqu'à Olympia où d'aveugles courtiers promènent leurs enfants aveugles, parmi les nuages carrés et numérotés. Il s'était aventuré jusqu'à Henriada, la planète des tempêtes, où les ouragans sans fin soufflent sur les marécages et où seul le domaine de Murray Madigan résiste à la ruine écologique et économique causée par l'abandon de l'homme.

Partout où Casher était allé, il n'avait eu qu'une seule pensée en tête : délivrer son pays des tyrans qu'il avait personnellement laissé parvenir au pouvoir grâce à leur conspiration ourdie contre son oncle, Kuraf le débauché. Durant le sommeil ou en état de veille, jamais Casher n'oubliait Gibna. Jamais il n'oubliait Kaheer elle-même, au bord du Premier Nil, où les chevaux courent sur le gazon qui borde les étendues de sable. Jamais il n'oubliait le ciel bleu de sa patrie ni les hautes dunes du désert qui sépare chaque Nil des autres Nils. Il évoquait la liberté dont avait joui cette planète vouée à la liberté. Jamais il n'oubliait que la rançon du sang est le sang, celle de la liberté le combat, ni qu'à combattre on risque la mort. Mais Casher n'était point un insensé. Il était prêt, s'il le fallait, à risquer sa vie ; mais il voulait se battre à armes égales et ne pas être simplement pris au piège, comme un lapin, par la police du dictateur Wedder.

Et puis, vers la fin de sa course à travers la vie, il s'était trouvé, sans en avoir aussitôt conscience, devant le dénouement de sa croisade. Il était arrivé au terme de toutes choses, de tous problèmes, de tous soucis — au terme, aussi, de toute espérance au sens courant du mot. Il avait rencontré T'ruth, dont le nom signifie Vérité. T'ruth avait l'air d'une petite fille bien qu'elle fût âgée de près d'un millier d'années. T'ruth était fine, féminine, aimable, puérile, vive et curieuse. On avait implanté en elle la per-

(1) Voir *Galaxie* no 30 : *Le cheval de la planète aux gemmes* (N.D.L.R.).

sonnalité de la défunte Agatha Madigan, à qui ses immenses talents de stratège et d'hypnotiseuse avaient valu d'être appelée l'Hechizera de Gonfalon, du nom de la bataille qui s'était livrée en ce lieu. C'était là (fait unique dans les annales de l'espace) qu'une flotte puissamment armée avait été mise en déroute par les fantômes sortis de l'imagination d'une simple femme hardie et résolue (1). C'était un lieu funeste, marqué par le destin — et ce destin, il appartenait maintenant à Casher O'Neill de le diriger.

Casher avait choisi de retourner sur la planète Mizzer, de regagner sa cité de Kaheer et d'affronter Wedder.

Pourquoi ne serait-il pas retourné là-bas ? C'était sa patrie et il avait soif de vengeance. Plus encore que de vengeance, il avait soif de justice. Il avait vécu de nombreuses années dans l'attente de cette heure qui avait enfin sonné.

Il entra dans Kaheer par la porte nord.

1

CASHER était arrivé sur la planète Mizzer revêtu d'un uniforme de médecin militaire attaché à l'armée de Wedder. Il avait pris l'aspect et le nom d'un certain Bindaoud, mort depuis plusieurs années. Pour toute arme il n'avait que ses mains, qui se balançaient librement au bout de ses bras. Seule la fermeté de son pas, la grâce résolue de sa démarche auraient pu trahir son dessein. Dans la rue, la foule le regardait passer sans le voir, ou du moins elle ne voyait qu'un homme et ne comprenait pas que c'était sa propre Histoire qui était ainsi en marche. Quelques minutes après son entrée dans la cité de Kaheer, Casher O'Neill comprit qu'il était suivi : il le sentait.

Il jeta un coup d'œil autour de lui.

Au cours de ses nombreuses années de combats sur diverses planètes, il avait appris à reconnaître les innombrables aspects des dangers qui le guettaient. Il savait se tenir sur le qui-vive, prêt à parer à toute éventualité, à se défendre contre tout péril. Cette fois, il s'agissait d'un « suchesache ». Celui-ci, pour le moment, avait pris l'apparence d'un petit garçon demeuré, âgé d'une

(1) Voir *Sur la planète des tempêtes*, à paraître dans *Galaxie* d'octobre (N.D.L.R.).

huitaine d'années, dont les yeux étaient atteints de strabisme, dont les narines laissaient couler deux filets de morve, dont la bouche ouverte émettait une sorte d'aboiement rauque. Casher O'Neill savait que cet enfant était et n'était pas un enfant. C'était une machine chercheuse utilisée par les Seigneurs de la police lorsqu'ils prétendaient s'ériger en rois ou en tyrans, machine qui pouvait s'incarner sous les formes les plus variées, depuis celle d'un enfant jusqu'à celle d'un oiseau ou d'un papillon. Le « suchesache » se déplaçait constamment d'une forme à l'autre pour observer celui dont il voulait faire sa victime, sans rien dire, se contentant de le suivre. Casher détestait les « suche-saches » et avait envie de faire appel à tous ses étranges pouvoirs pour tuer l'enfant et détruire ainsi la machine cachée à l'intérieur de lui. Mais il savait que cela conduirait à une série de désastres et à une nouvelle effusion de sang. Il avait déjà vu sa ville à feu et à sang, il y avait longtemps, et ne souhaitait pas revoir jamais ce spectacle.

Il interrompit donc sa marche à travers les rues de la ville. Il se retourna calmement, il regarda l'enfant avec bonté, et il dit à l'enfant — ainsi qu'à la hideuse machine dissimulée en lui : « Viens avec moi. Je me rends au palais et je suis sûr que tu aimerais le voir. »

La machine, prise au dépourvu, n'avait pas le choix.

Le petit garçon demeuré mit sa main dans celle de Casher, et celui-ci parvint à reprendre la paisible allure qui avait été la sienne pendant tant d'années, tout en serrant la main de l'enfant qui gambadait à ses côtés. Il sentait que la machine continuait à l'observer à travers les yeux du petit garçon mais n'en avait cure. Il n'avait pas peur des revolvers, car il savait en détourner les coups. Il ne redoutait pas le poison, car il se sentait capable d'y résister. Il ne craignait pas l'hypnotisme, car il pouvait s'y laisser soumettre et s'en dégager aussitôt. Il ne redoutait pas la frayeur elle-même, car il était allé sur la planète Henriada et était revenu à son monde en traversant l'espace-trois : plus rien, désormais, ne pouvait lui faire peur.

Il se dirigeait droit vers le palais. L'éclatant soleil de midi inondait de sa jaune lumière le ciel de Kaheer. Le palais de style arabe aux murs blanchis à la chaux restait le même depuis des milliers d'années. A la porte, une sentinelle interpella Casher qui répondit : « Je suis Bindaoud, loyal serviteur du colonel Wedder. Et voici un enfant des rues atteint de déficience mentale, que je

me propose de guérir afin de faire à notre colonel une démonstration de mes pouvoirs. »

La sentinelle prononça quelques mots dans un appareil appliqué contre le mur.

Casher passa librement, le « suchesache » trottinant à ses côtés. Il traversa des couloirs au sol couvert de riches tapis, où se déplaçaient des militaires et des civils, et il se sentait heureux. Ce n'était pas là le palais de Wedder, bien que celui-ci l'habitât. C'était son palais à lui, Casher. Il y était né. Il le connaissait par cœur et aurait pu en parcourir les yeux fermés les dédales.

Peu de changements avaient été apportés dans le palais au cours des années passées. Casher tourna à gauche, dans une cour découverte où se répandait une odeur d'eau salée, de chevaux et de sable. Le caractère familier et accueillant du lieu lui fit pousser un soupir. Il tourna, à droite cette fois, et se mit à gravir un escalier très élevé dont chaque marche était couverte d'un tapis de dessin différent.

C'était là, en haut de cet escalier, que se tenait autrefois son oncle Kuraf, attendant les hommes, les femmes, les jeunes garçons et les jeunes filles qu'on lui amenait pour qu'il en fît les jouets de ses voluptés. Kuraf était trop gros pour descendre l'escalier afin d'aller les accueillir : il laissait ses captifs monter vers lui, jusqu'à l'antre de ses plaisirs... Casher arriva au sommet de l'escalier et tourna à gauche.

Ce n'était plus un antre de plaisirs.

C'était le bureau du colonel Wedder, où Casher était enfin parvenu.

Comme il était étrange d'aboutir à ce but de toutes ses espérances, à ce minuscule point de l'univers que sa soif de vengeance lui avait fait désirer atteindre, avec une force telle qu'il avait cru en perdre la raison ! Il avait songé un moment à bombarder ce bureau du fond de l'espace, à le couper du monde au moyen d'un rayon laser, à en empoisonner l'atmosphère avec des produits chimiques ou à le prendre d'assaut avec des troupes. Il avait pensé à mettre le feu au palais ou à l'inonder. Il avait rêvé de libérer Mizzer — même dût-il sacrifier la charmante ville de Kaheer — en s'emparant d'un petit astéroïde qu'il aurait projeté directement sur la cité, de sorte que celle-ci, sous le choc, aurait brûlé jusqu'à l'incandescence et serait devenue un lac empoisonné à l'extrémité des Douze Nils. Il avait envisagé des milliers de

façons d'entrer dans la ville et de la détruire, dans le seul but de faire périr Wedder.

Maintenant, il était là. Et Wedder y était aussi.

Wedder ne savait pas que Casher O'Neill était revenu.

Il ne savait pas non plus ce que Casher O'Neill était devenu : le maître de l'espace, le voyageur qui voyageait sans vaisseaux, le porteur de stratagèmes d'une étrangeté telle que l'esprit d'aucun des habitants de Mizzer n'aurait pu la concevoir.

Très calme, très détendu, très serein, très résolu, le destin qu'était Casher O'Neill pénétra dans l'antichambre de Wedder. D'un ton très modeste il demanda à parler à Wedder.

Le dictateur se trouvait justement libre. Il avait peu changé depuis la dernière fois que Casher l'avait vu. Il paraissait seulement un peu plus vieux, un peu plus gros, un peu plus sage — ou peut-être les trois choses à la fois : Casher n'aurait su le dire. Chaque cellule, chaque fibre de son corps était en alerte. Il était prêt à accomplir la tâche qu'il brûlait d'accomplir, en vue de laquelle il avait parcouru tant de mondes, et il comprit qu'elle serait remplie en un instant. Il fit face à Wedder, lui adressa un sourire à la fois modeste et assuré, et il lui dit :

— « Vous avez devant vous votre serviteur, le médecin et technicien Bindaoud, mon colonel. » Wedder le regarda d'un air étrange. Il tendit la main et, au moment où cette main touchait celle de Casher, il prononça les derniers mots qui franchirent jamais ses lèvres de son propre gré.

En lui donnant cette poignée de main, Wedder demanda d'une voix étrange à Casher : « Qui êtes-vous ? »

Casher avait rêvé autrefois de répondre à cette question : « Je suis Casher O'Neill, revenu, pour vous châtier, de lieux situés à des distances inimaginables, » ou bien : « Je suis Casher O'Neill et j'ai erré durant des années et des années à travers les chemins de l'espace pour venir vous anéantir. » Il avait même pensé qu'il pourrait dire : « Rendez-vous ou mourez, Wedder : votre heure est venue. » Ou tout simplement : « Tenez, Wedder, » en présentant à son interlocuteur le couteau avec lequel il l'inviterait à se trancher la gorge.

Cependant, le moment crucial était arrivé et rien de tout cela ne se produisait.

Le petit garçon dans lequel se dissimulait une machine se tenait debout, l'air paisible.

Casher O'Neill se contenta de serrer la main de Wedder en disant tout simplement : « Je suis votre ami. »

En prononçant ces mots il l'examinait de fond en comble. A l'intérieur de sa tête il sentait des yeux internes, des yeux qui ne se déplaçaient pas dans ses orbites, des yeux qu'il ne possédait pas et qui, cependant, lui servaient à voir. Ces yeux étaient ceux de sa perception. Vivement, il procéda à une modification du corps de Wedder, travaillant de façon cénesthésique — comprimant une artère ici, enlevant une glande là, durcissant certains tissus, facilitant l'écoulement des sécrétions d'une glande endocrine. En moins de temps qu'il n'en aurait fallu à un médecin ordinaire pour décrire ces opérations, il avait transformé Wedder. Celui-ci avait été réglé comme on règle la longueur d'onde d'une radio en tournant un bouton.

Le travail fait par Casher était moins important que celui qu'effectue un pilote au cours d'un atterrissage, mais ce pilotage-là avait eu lieu à l'intérieur même du système biochimique de Wedder, et les transformations que Casher avait apportées à ce système étaient irréversibles.

Le nouveau Wedder était l'ancien Wedder. Il possédait le même esprit, la même volonté, la même personnalité. Cependant ses réactions n'étaient plus tout à fait les mêmes. Et sa façon de s'exprimer était déjà légèrement différente. Plus douce. Plus tolérante. Plus calme, plus humaine. Même un peu sournoise tandis qu'il disait en souriant : « Je me souviens de vous à présent, Bindaoud. Pouvez-vous venir en aide à ce jeune garçon ? »

Le pseudo-Bindaoud passa les mains sur le corps de l'enfant. L'enfant pleura de frayeur et de douleur pendant un instant. Il essuya sur sa manche son nez sale et sa lèvre supérieure. Ses yeux convergèrent. Ses lèvres se rapprochèrent. Son esprit s'éclaira et devint humain. Le « suchesache » comprit qu'il n'avait plus sa place à l'intérieur de ce corps et s'enfuit chercher refuge ailleurs. Le petit garçon auquel était rendue l'intelligence mais qui ne connaissait pas encore l'usage des mots demeurait immobile, hoquetant de joie.

— « C'est vraiment remarquable, » dit Wedder d'un ton enjoué. « Est-ce là tout ce que vous avez à me montrer ? »

— « Tout ? » répondit Casher O'Neill. « Vous n'étiez pas lui. »

Il tourna le dos à Wedder, sachant qu'il pouvait le faire sans risque, car jamais plus Wedder ne tuerait un homme.

Sur le seuil de la porte, Casher se retourna. A voir l'attitude de Wedder, il sut que ce qui devait être fait avait été fait. Que les changements survenus en cet homme dépassaient l'homme lui-même. Que la planète était libre et que sa tâche était terminée. L'enfant soudain apeuré, que le « suchesache » avait quitté, le suivit d'instinct.

Les colonels et autres officiers d'état-major ne surent s'ils devaient saluer ou non, tandis que leur chef, debout sur le pas de la porte, adressait de la main un adieu d'une bienveillance inattendue à Casher O'Neill, qui descendait le large escalier suivi du jeune garçon aux pas chancelants. Arrivé aux dernières marches, Casher se retourna pour regarder une dernière fois cet ennemi presque devenu une partie de lui-même. Là-haut se tenait Wedder, l'homme sanguinaire. Et lui, Casher O'Neill, avait effacé ce sang, avait refait le passé, avait remodelé l'avenir. La planète Mizzer tout entière recouvrait la liberté dont elle avait joui à l'époque de la République des Douze Nils. Il poursuivit sa route, passant d'un corridor à l'autre, utilisant des raccourcis à travers les cours, pour parvenir enfin à la sortie du palais. La sentinelle lui présenta les armes.

— « Repos, » lui dit Casher. Et le soldat reposa son arme.

Casher resta un moment devant le palais, ce palais qui avait appartenu à son oncle, qui avait été le sien, avec lequel, en fait, il n'avait fait qu'un. Il regarda le clair ciel bleu de Mizzer, qu'il avait toujours tant aimé. Il regarda sa patrie où il s'était promis de revenir un jour avec un esprit de justice et de vengeance, armé de la puissance du tonnerre. Grâce aux étranges et subtils talents qu'il tenait de T'ruth, la petite fille-tortue qui vivait sur Henriada, la planète aux tempêtes, il n'avait pas eu à combattre.

Casher se tourna vers le petit garçon et lui dit : « Je suis une épée remise au fourreau. Je suis un pistolet dont on a retiré les balles. Je suis un canon sans boulets. Je suis un homme mais je suis vide. »

L'enfant émit des sons étranglés et confus, comme s'il s'efforçait de réfléchir, de redevenir lui-même, de rattraper le temps perdu pendant qu'il était idiot.

Casher fut pris d'une impulsion subite. Curieusement, il donna au jeune garçon sa propre langue natale de Kaheer. Il sentit ses muscles se resserrer, ses épaules, son cou, le bout de ses doigts se raidir, tandis qu'il concentrait son esprit sur les arts qu'on lui avait enseignés au palais de Beauregard, où la

jeune T'ruth gouvernait presque à jamais au nom du Maître et Souverain Murray Madigan. Les souvenirs que Casher cherchait à évoquer lui revinrent. Il saisit fermement l'enfant par les épaules. Il plongea son regard dans celui de ces yeux emplis d'effroi et, d'une seule émission de pensée, il donna au petit garçon un langage, des mots, une mémoire, de l'ambition, des talents. L'enfant resta debout, frappé de stupeur.

Enfin, il prit la parole pour demander : « Qui suis-je ? »

C'était là une question à laquelle Casher ne pouvait répondre. Il donna une tape amicale sur l'épaule de l'enfant en lui disant : « Retourne à la ville et tâche de l'apprendre. Pour moi, j'ai d'autres soucis. Je dois découvrir notamment qui je puis bien être moi-même. Adieu, et que la paix soit avec toi. »

2

CASHER se souvint que sa mère habitait toujours là. Il n'avait pas souvent pensé à elle. Il lui aurait été plus facile de l'oublier entièrement. Elle se nommait Trihaep et était la sœur de Kuraf. Kuraf avait été vicieux ; elle avait été vertueuse. Kuraf avait su parfois se montrer sympathique ; elle avait fait preuve souvent de sournoiserie et de ladrerie. Kuraf, malgré tous ses vices, s'était montré tolérant envers les hommes, les idées et les choses ; elle était restée étroitement ancrée dans les tournures d'esprit que lui avaient inculquées ses parents.

Casher O'Neill fit une chose qu'il n'aurait jamais cru pouvoir faire — une chose à laquelle il n'avait jamais pensé car elle était trop simple : il se rendit à sa maison.

A la porte, la vieille servante de sa mère le reconnut malgré les changements subis par son visage, et elle dit d'une voix remplie de frayeur : « Il me semble voir devant moi Casher O'Neill ! »

— « J'ai emprunté le nom de Bindaoud, » répondit Casher, « mais je suis en effet Casher O'Neill. Laisse-moi entrer et va dire à ma mère que je suis ici. »

Il pénétra dans l'appartement de sa mère, toujours encombré du même bric-à-brac : meubles vernis vieux de plusieurs siècles, vieux tableaux, vieux miroirs, et aux murs les portraits de gens morts depuis longtemps et qu'il n'avait jamais connus. Il se sen-

tait étrangement mal à l'aise comme lorsque, enfant, il avait habité cet appartement avant que son oncle Kuraf vînt le chercher pour l'emmener au palais.

Sa mère entra. Elle n'avait pas changé.

Casher s'attendait un peu à ce qu'elle lui tende les bras en adoptant un ton passionné : « Mon bébé ! Mon précieux enfant ! Tu me reviens ! »

Mais elle ne fit rien de tel. Elle le regarda froidement, comme un parfait inconnu.

Puis elle lui dit : « Tu ne ressembles pas à mon fils, mais je suppose pourtant que tu es bien Casher. Tu as causé suffisamment d'ennuis en ton temps. As-tu l'intention d'en causer de nouveaux ? »

— « Mes intentions ne sont pas malveillantes, mère, » répondit Casher. « Elles ne l'ont jamais été, quoi que vous puissiez en penser. J'ai fait ce que je devais faire : j'ai fait ce qui était juste. »

— « Trahir ton oncle ! Abandonner ta famille ! Nous déshonorer tous ! Tu appelles cela juste !... Tu n'es qu'un insensé pour parler de la sorte ! J'ai entendu dire que tu avais fait maints voyages, parcouru beaucoup de mondes et connu bien des aventures. Tu ne me sembles pas différent pour autant. Tu as vieilli. Tu as l'air presque aussi âgé que moi. J'ai eu autrefois un enfant, mais comment cet enfant pourrait-il être toi ? Tu es l'ennemi de la famille de Kuraf O'Neill, l'un de ceux qui ont amené son effondrement dans le sang. Mais les autres venaient du dehors, avec leurs principes, leurs idées et leurs rêves de pouvoir, alors que tu es venu de l'intérieur. Tu as ouvert la porte de la maison et tu l'as laissée en ruine. Qui es-tu pour que je puisse te pardonner ? »

— « Je ne vous demande pas de me pardonner, mère, » répondit Casher. « Je ne vous demande même pas de me comprendre. J'ai d'autres lieux où aller et d'autres tâches à remplir. Que la paix soit avec vous. »

Elle le regarda fixement sans rien dire.

Il reprit : « La vie sur la planète Mizzer vous paraîtra désormais beaucoup plus agréable. J'ai parlé ce matin à Wedder. »

— « Tu as parlé à Wedder ! » s'écria-t-elle. « Et il ne t'a pas tué ? »

— « Il ne m'a pas reconnu. »

— « Wedder ne t'a pas reconnu ! » répéta-t-elle avec stupéfaction.

— « Non, mère, je vous l'assure. »

— « Tu dois être un homme très puissant, mon fils. Peut-être pourras-tu refaire la fortune de la maison O'Neill après avoir causé sa ruine et avoir agi envers mon frère Kuraf de façon à lui briser le cœur. Tu sais sans doute que ta femme est morte ? »

— « Je l'ai entendu dire, » répondit Casher. « J'espère qu'elle est morte d'un accident, sur le coup et sans souffrir. »

— « Bien sûr que c'était un accident. Comment crois-tu que les gens meurent de nos jours ? Elle et son mari essayaient un nouveau bateau, et celui-ci a chaviré. »

— « Je suis désolé. Je n'étais pas là. »

— « Je le sais. Je le sais parfaitement, mon fils. Tu étais au loin et je regardais les étoiles avec frayeur. Les yeux levés au ciel, je cherchais l'homme qui était mon fils et que je savais caché, ne pensant qu'à répandre le sang et à semer la ruine. A entasser vengeance sur vengeance simplement parce qu'il croyait savoir où était la justice. J'ai eu peur de toi pendant bien, bien longtemps, et je pensais que, si jamais je devais te revoir, je te craindrais de toute mon âme. Mais tu ne me sembles pas tel que je m'attendais à te trouver, Casher. Peut-être pourrais-je m'attacher à toi, t'aimer même, comme devrait le faire une mère. Non que cela ait beaucoup d'importance : nous sommes trop vieux à présent, toi et moi. »

— « La mission que j'ai à remplir maintenant est différente, mère, » reprit Casher. « Je ne me suis déjà que trop attardé ici. Je vous veux du bien mais je veux du bien aussi à beaucoup d'autres personnes. Ce que j'ai fait, je devais le faire. Sans doute est-il préférable que nous nous disions adieu à présent, et peut-être, beaucoup plus tard, reviendrai-je vous voir, quand nous en saurons tous les deux davantage sur ce que nous avons à faire. »

— « Ne désires-tu pas voir ta fille ? »

— « Ma fille ? » répéta Casher. « Ai-je donc une fille ? »

— « Oh ! pauvre insensé, ne le sais-tu même pas ? Oui, ta femme a mis ton enfant au monde, acceptant même de le faire selon les procédés naturels anciens et démodés. La petite ressemble un peu à ce que tu étais, enfant. En fait, elle est plutôt arrogante comme toi. Tu peux lui rendre visite si tu le désires. Elle habite la maison juste derrière la place de Golden Laut, dans le quartier des tanneurs, et le nom de son mari est Ali Ali. Va la voir si tu le veux. »

Elle lui tendit la main. Casher la prit avec déférence et la

baisa. Puis, regardant sa mère dans les yeux, il fit appel à tous les talents qu'il avait reçus sur la planète Henriada, afin de sentir et d'éprouver la personnalité de celle qui lui faisait face comme aurait pu le faire un chirurgien de l'âme. Mais, en l'occurrence, il ne pouvait rien faire car cette personnalité n'était pas dynamique. Elle ne se débattait pas contre les forces de la vie, de l'espérance ou de la déception. Elle demeurait immuable, résolue et rigide, difficile à atteindre même pour un homme capable de détruire une flotte par la seule force de sa pensée ou de rendre normal un enfant attardé. Casher vit que le cas devant lequel il se trouvait dépassait ses pouvoirs.

Il tapota affectueusement la vieille main et sa mère lui sourit avec cordialité, ne comprenant pas ce que cela signifiait. « Si quelqu'un vous le demande, » dit Casher, « le nom que j'utilise actuellement est celui du docteur Bindaoud : le médecin et technicien Bindaoud. Vous en souviendrez-vous, mère ? »

— « Le médecin et technicien Bindaoud, » répéta-t-elle en accompagnant son fils jusqu'à la porte donnant sur la rue.

Vingt minutes plus tard, Casher frappait à la porte de la maison de sa fille.

3

Ce fut cette dernière qui lui ouvrit. Elle regarda l'inconnu, l'examinant des pieds à la tête. Elle remarqua l'insigne de médecin sur son uniforme, nota les galons indiquant son grade dans l'armée. D'un coup d'œil elle le jaugea et sut qu'il n'avait rien à faire là, dans le quartier des tanneurs.

— « Qui êtes-vous ? » demanda-t-elle d'une voix claire et chantante.

— « Pour le moment, je me fais passer pour le docteur Bindaoud, médecin et technicien de l'armée du colonel Wedder, actuellement en permission. Je m'apprête à partir, comme vous apprendriez par la suite qui j'étais réellement, il me semble préférable que vous l'entendiez de ma bouche. Je suis votre père. »

La jeune femme ne bougea pas, ne fit pas même un mouvement. Casher l'observait attentivement et put reconnaître l'empreinte de son propre visage sur celui de sa fille, constater que leurs mains à tous deux avaient les mêmes doigts longs et effilés. Il sentit que son tempérament impétueux, la force qui avait animé ses rêves de vengeance, avaient pris chez sa fille un aspect

tout différent. En elle aussi il y avait une force, mais c'était une force qu'il ne comprenait pas.

— « J'ai des enfants maintenant, » dit la jeune femme, « et je ne tiens nullement à ce qu'ils vous connaissent. Vous ne m'avez jamais fait d'autre bien que celui de m'engendrer, ni d'autre mal que celui de menacer ma vie depuis l'espace interstellaire. Je suis lasse de vous, de ce que vous avez été ou auriez pu être. Oublions tout cela, Ne pouvez-vous passer votre chemin et me laisser en paix ? Si je suis votre fille, je n'y puis rien ! »

— « Il en sera comme vous le désirez, madame, » répondit Casher. « J'ai connu de nombreuses aventures, mais il n'entre pas dans mes intentions de vous en faire le récit. Vous semblez mener une vie agréable et qui, je l'espère, sera rendue plus agréable encore par les dispositions que j'ai prises ce matin au palais. Vous vous en rendrez compte bientôt. Adieu. »

La porte se referma sur lui et il s'éloigna en direction du marché des tanneurs inondé de lumière. Il y avait là des peaux dorées : peaux d'animaux dans lesquelles on avait artistement inséré de fines lamelles d'or qui étincelaient au soleil. Casher regarda autour de lui en se demandant :

« Où aller à présent ? Où aller, maintenant que j'ai fait tout ce que j'avais à faire ? Que j'ai aimé tous ceux que je voulais aimer, que je suis allé partout où je devais aller ? Que fait un homme chargé d'une mission lorsque cette mission est accomplie ? Quel cœur est plus vide que celui d'un vainqueur ? Si j'avais perdu, je voudrais prendre ma revanche. Mais j'ai remporté la victoire... et cependant je n'ai rien gagné. Je n'ai rien désiré pour moi-même, et il n'est pas en mon pouvoir de donner ou de prendre. Où puis-je aller, alors que je n'ai nul lieu où me rendre ? Que vais-je devenir, moi qui ne suis pas prêt à mourir, mais qui n'ai plus de raison de vivre ? »

Brusquement, revint à son esprit le souvenir d'Henriada, la planète où le vent soufflait en tornades. Il revit le pâle et fin visage de T'ruth et se rappela ce que celle-ci tenait à la main. Le signe magique. Le signe secret de l'ancienne religion. Celui de l'homme cloué pour y mourir sur deux morceaux de bois. C'était le mystère caché derrière la civilisation de toutes les étoiles. Le frisson du Premier Interdit, du Deuxième Interdit, du Troisième Interdit. Le mystère sur lequel robot, rat et Copte s'étaient entendus lorsqu'ils étaient revenus de l'espace-trois. Maintenant, Casher savait ce qu'il avait à faire.

Il lui était impossible de se retrouver lui-même car il n'était rien en tant qu'individu. Il n'était qu'un outil hors d'usage. Un vaisseau mis au rebut. Il était un débris jeté sur les ruines du temps. Et cependant il était un homme avec des yeux pour voir, un cerveau pour penser, et de nombreux et étranges pouvoirs.

Levant les yeux vers le ciel, il appela télépathiquement un appareil de transport volant. « Venez me chercher, » dit-il en pensée. Et une grande machine ailée, pareille à un oiseau, apparut au-dessus des toits et vint se poser doucement sur la place éclairée par le soleil.

— « Il m'a semblé vous entendre appeler, monsieur, » dit une voix.

Casher tira de sa poche le laissez-passer imaginaire signé de la main de Wedder et l'autorisant à utiliser tous véhicules réservés au Service Secret du colonel. Le sergent reconnut le laissez-passer et son visage prit une expression de profond respect.

— « Pouvez-vous avec cet appareil atteindre le Neuvième Nil ? » demanda Casher.

— « Facilement, monsieur, » répondit le sergent. « Mais vous devriez vous procurer des souliers ferrés, car le sol de cette région est constitué en grande partie de matières volcaniques. »

— « Attendez-moi ici, » ordonna Casher, « et dites-moi où je puis trouver ces souliers. »

— « Deux rues plus loin, monsieur. Et vous feriez bien de vous munir aussi de deux bouteilles d'eau. »

4

Quelques minutes plus tard Casher était de retour. Le sergent le regarda remplir les bouteilles à la fontaine. Il jeta un coup d'œil sur l'insigne de médecin sans éprouver le moindre doute quant à son authenticité et montra à Casher comment s'asseoir sur l'inconfortable siège éjectable de l'appareil. Ils attachèrent leurs ceintures, puis le sergent demanda : « Prêt ? » Alors l'ornithoptère déploya ses ailes, et la machine-oiseau, prenant appui sur ses puissantes pattes, s'élança dans les airs.

Les énormes ailes étaient comme des avirons frappant les eaux d'une mer immense. L'appareil prit rapidement de la hauteur et, sous eux, se déploya Kaheer avec ses fragiles minarets,

ses étendues de sable blanc, ses pelouses de gazon bordant le fleuve, et même ses pyramides copiées sur celles de la Vieille Terre.

Le pilote effectua une manœuvre et l'appareil prit de la vitesse. Ses ailes, quoique beaucoup moins puissantes que celles d'un avion à réaction, l'emportaient à une vitesse respectable au-dessus du vaste désert. Casher avait toujours au poignet la montre décimale qu'il s'était procurée à Henriada et, d'après cette montre, il s'était écoulé deux bonnes heures décimales lorsque le sergent se tourna vers lui, le pinça doucement pour le tirer de l'assoupissement dans lequel il était tombé, et lui désigna du doigt quelque chose au-dessous d'eux. Casher regarda dans la direction indiquée et vit un long ruban d'argent, enserré entre deux larges bandes vertes, se dérouler dans l'immense désert de sable qui s'étendait à perte de vue.

— « Est-ce le Neuvième Nil ? » cria-t-il. Le sergent sourit, comme quelqu'un qui n'entend pas ce qu'on lui a dit mais veut néanmoins se montrer aimable, et l'ornithoptère plongea brusquement vers la boucle du fleuve. Quelques bâtiments, petits et d'apparence modeste, apparurent. Sans doute étaient-ce des bungalows réservés aux visiteurs ; rien de plus.

Il n'appartenait pas au sergent de poser des questions à un homme appartenant au Service Secret du colonel Wedder. Aussi se contenta-t-il d'aider Casher O'Neill à descendre de son siège inconfortable ; puis, debout, il le salua militairement en demandant : « Puis-je encore vous être utile en quelque chose, monsieur ? »

— « Non, » répondit Casher, « je trouverai seul mon chemin. Si on vous interroge à mon sujet, répondez que je suis le docteur Bindaoud, et que vous m'avez laissé ici selon les instructions reçues. »

— « Bien, monsieur, » dit le sergent. Et la grande machine déploya ses ailes étincelantes, battit l'air, tournoya, prit de la hauteur, devint un minuscule point dans le ciel et enfin disparut.

Casher resta seul. Absolument seul. Pendant bien des années il avait été soutenu par le sentiment du but à atteindre, par le désir de l'action. Maintenant ce but et ce désir n'étaient plus. Sa vie n'avait plus de sens. Certes, il possédait une puissance considérable, des richesses supérieures à l'imagination, de grands talents, et toutes les femmes à sa disposition. Mais ce n'était pas là ce qu'il désirait. Il avait voulu la libération de Mizzer et

l'avait obtenue. Que pouvait-il souhaiter désormais ? D'un pas un peu chancelant, il se dirigea vers le bungalow le plus proche.

Une voix se fit entendre : la voix d'une vieille femme.

Elle prononça ces mots surprenants : « Je vous attendais, Casher. Entrez donc. »

5

CASHER regarda la vieille femme avec stupéfaction. « Je vous ai déjà vue, » dit-il. « Je vous ai rencontrée quelque part. Vous avez joué un rôle dans ma vie. Vous avez affecté ma destinée, et pourtant je ne sais pas qui vous êtes. Comment pouviez-vous m'attendre ici, alors que j'ignorais moi-même que j'allais y venir ? »

— « Chaque chose doit se faire en son temps, » dit la vieille femme, « et il y a un temps pour chaque chose. Ce dont vous avez le plus besoin pour le moment, c'est de repos... Je suis D'alma, la femme-chien de Pontoppidan : celle qui lavait la vaisselle. » (1)

— « Vous ! » s'écria Casher.

— « Moi-même, » affirma-t-elle.

— « Mais... comment êtes-vous arrivée ici ? »

— « J'y suis arrivée, » répliqua-t-elle. « N'est-ce pas évident ? »

— « Qui vous y a envoyée ? »

— « Etant déjà sur le chemin de la vérité, vous pouvez bien en apprendre davantage, » répondit-elle. « J'ai été envoyée ici par un seigneur dont je tairai le nom. Un seigneur de la race des sous-hommes, agissant depuis la Terre. Il a envoyé une autre femme-chien prendre ma place et m'a expédiée ici comme un simple colis. Je travaillais à l'hôpital où vous avez été soigné, et j'ai lu dans votre esprit à mesure que vous repreniez des forces. De la sorte, j'ai su ce que vous alliez faire avec Wedder, et j'ai acquis la conviction que vous viendriez ici, au bord du Neuvième Nil, car c'est la route que doivent prendre tous ceux qui cherchent. »

— « Cela signifie-t-il, » demanda Casher, « que vous connaissez

---

(1) Voir *Le cheval de la planète aux gemmes* (N.D.L.R.).

la route menant... » Il hésita un moment avant d'achever : « Au Sanctuaire des Sanctuaires, à la Source du Treizième Nil ? »

— « Je ne vois pas ce que tout cela signifie, Casher, » dit la vieille femme, « sinon que vous feriez mieux de retirer ces souliers ferrés. Vous n'en avez pas besoin pour l'instant. Entrez. »

Casher écarta le rideau de perles et entra dans le bungalow. C'était une simple demeure frontalière. Dans la première pièce étaient disposés plusieurs petits lits ; au fond, une porte donnait sur une chambre qui devait être celle de la vieille femme. A droite se trouvait la salle à manger, dont la table était occupée par une pile de papiers, une visionneuse, des cartes et divers autres jeux. Il faisait étonnamment frais dans la pièce.

« Il faut vous détendre, Casher, » dit la vieille femme, « et c'est le plus difficile : se détendre lorsque, pendant tant d'années, on a eu une mission à remplir. »

— « Je le sais, » répondit-il, « mais le dire et le faire sont deux choses différentes. »

— « Maintenant vous pouvez le faire, » affirma D'alma.

— « Quoi ? » demanda-t-il d'un ton bref.

— « Vous détendre, comme nous venons de le dire. Tout ce que vous avez à faire ici, c'est de prendre de bons et copieux repas, de dormir le plus possible, d'aller vous baigner dans le fleuve quand vous le désirez. J'ai renvoyé tous ceux qui se trouvaient ici ; nous sommes seuls, vous et moi, dans cette maison. Je suis une vieille femme, pas même tout à fait un être humain. Vous êtes un homme, un vrai homme, qui a conquis des milliers de mondes et qui, finalement, a triomphé de Wedder. Je crois que nous pourrons nous entendre. Et, lorsque vous serez prêt à entreprendre le voyage, je vous conduirai. »

Les jours s'écoulèrent comme l'avait dit la vieille femme. Avec une douceur mêlée de fermeté, elle obligea Casher à jouer avec elle à des jeux de dés ou de cartes simples et enfantins. Une ou deux fois il tenta de l'hypnotiser, de tricher en jetant les dés, de changer les cartes qu'elle avait en mains. Il découvrit ainsi que, si elle possédait un très faible pouvoir télépathique d'attaque, sa défense était superbe. Elle lui souriait chaque fois qu'elle le surprenait à essayer de lui jouer des tours — et les tours échouaient.

Dans cette ambiance Casher commença vraiment à se détendre. C'était cette femme qui lui avait appris le bonheur sur Pontoppidan, alors qu'il ignorait ce qu'était le bonheur. Avant

qu'il abandonne la belle Geneviève pour partir en quête de sa vengeance.

Un jour il lui demanda : « Le vieux cheval vit-il toujours ? »

— « Bien sûr, » répondit-elle, « et il est probable qu'il nous survivra, à vous et à moi. Il galope toujours en rond dans un petit patrouilleur placé en orbite en se croyant sur Mizzer. Allons, faites attention : c'est votre tour de jouer. »

Casher reprit ses cartes et, peu à peu, se laissa gagner par la paix, la simplicité, le calme rassurant, la douceur de ce qui l'entourait. Il comprit que D'alma entendait le soigner, non pas à l'aide de traitements compliqués, mais simplement en l'apaisant, en l'obligeant à ralentir son rythme de vie, à se retrouver.

Au bout d'une dizaine de jours, ou peut-être de quatorze, il demanda à la vieille femme : « Quand partons-nous ? »

— « J'attendais cette question, » répondit-elle. « Nous sommes prêts maintenant. Partons. »

— « Quand donc ? »

— « Tout de suite. Mettez vos souliers ferrés. Je ne pense pas que vous en ayez grand besoin, mais peut-être vous seront-ils utiles tout de même là où nous allons. Je vais faire une partie du chemin avec vous. »

Quelques minutes plus tard ils sortirent dans la cour. En contrebas coulait le fleuve où ils s'étaient baignés. Au fond de la cour se trouvait un hangar que Casher n'avait pas remarqué jusqu'alors. La vieille femme tira un loquet et la porte s'ouvrit. Casher vit une carcasse d'ornithoptère munie d'un moteur, d'ailes et d'une queue. Le corps n'était qu'une armature métallique. La source d'énergie était, comme toujours, une minuscule batterie nucléaire. En guise de sièges, il y avait deux petites selles semblables aux selles de bicyclettes en usage sur la Vieille Terre, et dont Casher avait vu des spécimens dans les musées.

— « Vous pouvez faire voler cet appareil ? » demanda-t-il.

— « Bien sûr, » répondit D'alma, « et mieux vaut voyager ainsi que de parcourir deux cents kilomètres sur du verre volcanique ! Nous allons dire adieu à la civilisation, Casher. Nous allons quitter tout ce qui se trouve sur les cartes et nous envoler tout droit vers le Treizième Nil. Vous saviez qu'il devait en être ainsi. »

— « Oui, » répondit Casher, « je le savais, mais je n'aurais jamais pensé atteindre si tôt le Treizième Nil. Tout ceci a-t-il un rapport avec ce Signe du Poisson dont vous parliez ? »

— « Un rapport très étroit, Casher, » affirma la vieille femme. « Mais chaque chose en son temps. Montez derrière moi. » Casher prit place dans l'ornithoptère, et celui-ci parcourut la longueur de la cour sur ses hautes et gracieuses pattes mécaniques, avant de battre des ailes pour s'élever dans les airs. D'alma était meilleur pilote que le sergent : son appareil montait plus haut en battant moins des ailes. Il survolait une région que Casher, né sur la planète Mizzer, n'aurait jamais pu se représenter, même en rêve.

Bientôt apparut au-dessous d'eux une ville embrasée de lumière et de couleurs. De hautes flammes montaient le long du fleuve, éclairant des groupes de personnes dont les bras s'élevaient vers le ciel en un geste de prière. Casher vit des temples où trônaient d'étranges dieux, des marchés où se vendaient des denrées qu'il ne connaissait pas.

D'alma atterrit et, lorsque son compagnon et elle furent descendus de leurs selles, l'ornithoptère s'éleva de nouveau et reprit son vol en sens inverse. « Vous restez avec moi ? » demanda Casher à la vieille femme.

— « Naturellement, » répondit-elle. « C'est pour être avec vous qu'on m'a fait venir de Pontoppidan. »

— « Et pourquoi donc ? »

— « Votre personne est précieuse pour tous les mondes, Casher, pas seulement pour Mizzer. Mes amis m'ont envoyée ici pour vous aider. »

— « Mais quel profit en tirerez-vous ? »

— « Aucun, Casher, » répondit D'alma. « Peut-être même y trouverai-je ma propre destruction. Mais je l'accepte. Je renoncerais même à l'espérance si, ce faisant, je pouvais vous aider à accomplir votre voyage. »

— « Quelle est cette ville où nous pénétrons ? » demanda-t-il.

— « Cette ville ? » répéta la vieille femme. « N'en avez-vous pas entendu parler ? C'est la Cité de l'Espérance Désespérée. Entrons-y. »

6

Ils parcoururent des rues bizarres où chacun semblait occupé à la pratique de la religion. Autour d'eux flottait la puanteur des cadavres en train de brûler. Les boutiques regorgeaient de talismans, de fétiches et d'objets funéraires.

— « J'ignorais qu'une chose pareille existait sur une planète civilisée, » dit Casher d'un ton calme, s'adressant à sa compagne.

— « Evidemment, » répondit celle-ci, « il doit y avoir beaucoup de gens que préoccupe la pensée de la mort, et beaucoup connaissent l'existence de ce lieu ; sinon il n'y aurait pas ici toutes ces foules. Ces gens sont ceux qui connaissent la fausse espérance et qui ne vont nulle part, qui trouvent sur cette terre et sous ces étoiles l'accomplissement de leur destinée. Ils sont tellement certains d'être dans le vrai qu'ils ne connaîtront jamais la vérité. Ne nous attardons pas près d'eux, Casher, de crainte de commencer, nous aussi, à croire. »

Nul ne vint entraver leur course à travers les rues, mais sur leur passage beaucoup de gens s'arrêtaient, étonnés de constater qu'un soldat — fût-il en même temps médecin — eût l'audace de se montrer en ce lieu.

Ils paraissaient encore plus surpris de le voir en compagnie d'une vieille employée d'hôpital qui ressemblait à un chien.

« Nous allons traverser le pont à présent, Casher, » dit D'alma, « et ce pont est la chose la plus terrible que j'aie jamais vue. Nous arrivons chez les Jwindz, qui nous sont foncièrement hostiles, à vous, à moi, à tout ce que vous représentez. »

— « Qui sont les Jwindz ? » demanda Casher.

— « Les Jwindz sont les êtres parfaits. Ils sont parfaits sur cette terre. Vous en jugerez bien assez tôt par vous-même. »

7

Alors qu'ils s'apprêtaient à traverser le pont, un officier de police de haute taille, vêtu d'un flambant uniforme noir, s'approcha d'eux en disant : « Retournez chez vous. Les gens de votre ville ne sont pas les bienvenus ici. »

— « Nous ne venons pas de cette ville, » répondit D'alma. « Nous sommes des voyageurs. »

— « Où allez-vous ? » demanda l'officier.

— « Nous nous dirigeons vers la Source du Treizième Nil. »

— « Personne ne va jamais jusqu'à cette source. »

— « Mais *nous* y allons, » répliqua D'alma d'un ton ferme.

— « De quel droit ? »

Casher tira de sa poche une carte authentique, fabriquée

d'après les souvenirs conservés dans sa mémoire. C'était un laissez-passer universel établi par l'Instrumentalité.

L'officier de police regarda le laissez-passer et ses yeux s'agrandirent.

« Seigneur et maître, » dit-il, « je vous prenais simplement pour l'un des hommes de Wedder, mais vous devez être une personnalité très importante. Je vais avertir les savants du Centre des Connaissances car ils seront heureux de vous rencontrer. Attendez ici, je vous prie. Un véhicule viendra vous prendre. »

D'alma et Casher n'eurent pas longtemps à attendre. Pendant ce temps, la vieille femme ne prononça pas une parole. Sa bonne humeur et son efficacité semblaient s'estomper. Elle paraissait troublée et affligée par la perfection de ce qui l'entourait, ainsi que par le silence ambiant et la dignité des gens.

Le véhicule arriva, conduit par un homme tout aussi courtois que l'officier de police. Il ouvrit la portière et fit signe à D'alma et à Casher de prendre place. Ils roulèrent sans bruit et à vive allure à travers des rues d'une propreté extrême, bordées de maisons d'une blancheur immaculée et plantées d'arbres harmonieusement disposés le long des trottoirs.

Arrivés à une place au centre de la ville, ils s'arrêtèrent.

Le conducteur descendit pour leur ouvrir la porte du véhicule et, désignant de la main le portail d'un vaste bâtiment, leur dit : « Vous êtes attendus. »

Casher et D'alma montèrent avec réticence les marches du perron. La vieille femme était réticente car elle sentait que ce bâtiment abritait trop d'arrogante perfection. Et Casher était réticent car il percevait la répugnance de sa compagne et ne pouvait se défendre de la partager.

Passant sous la voûte, ils traversèrent une cour intérieure pour arriver enfin à une vaste et élégante salle de conférences, au milieu de laquelle une table ronde avait été dressée pour le repas.

Dix hommes de belle prestance se levèrent pour les accueillir.

Le premier dit : « Vous êtes Casher O'Neill, l'homme errant, celui qui a voué sa vie à cette planète. Nous apprécions ce que vous avez fait pour nous, bien que le pouvoir du colonel Wedder ne se soit jamais étendu jusqu'ici. »

— « Merci, » répondit Casher. « Je suis surpris d'apprendre que vous me connaissez. »

— « Ne soyez pas surpris, » dit l'homme. « Nous connaissons

tout ce qui concerne chacun. Et vous, » ajouta-t-il en s'adressant à D'alma, « vous savez fort bien que nous n'admettons jamais de femmes en ce lieu. Dans cette ville vous êtes le seul être sous-humain. Un chien par-dessus le marché ! Mais, par égard pour notre hôte, nous vous laisserons entrer. Asseyez-vous si vous le désirez. Nous avons à vous parler. »

Un repas leur fut aussitôt servi. Il était composé de petits carrés de viande à la saveur un peu sucrée, de fruits frais, de tranches de melon, le tout arrosé de boissons soigneusement choisies pour accompagner les mets, et qui éclaircissaient l'esprit tout en le stimulant.

Le ton de la conversation était noble et élevé.

A chaque question posée était donnée une réponse rapide, claire et précise.

Enfin, Casher se décida à dire : « Je ne crois pas avoir jamais entendu parler de vous, les Jwindz, jusqu'à présent. Qui êtes-vous ? »

— « Nous sommes les êtres parfaits, » répondit le plus âgé des Jwindz. « Nous connaissons les réponses à toutes les questions. Après nous, il ne reste plus rien à découvrir. »

— « Comment arrivez-vous ici ? »

— « Nous sommes sélectionnés dans tous les mondes. »

— « Où sont vos familles ? »

— « Nous ne les amenons pas avec nous. »

— « Comment vous défendez-vous contre les intrus ? »

— « Si les gens qui viennent jusqu'ici sont bons, ils souhaitent rester. S'ils ne sont pas bons, nous les détruisons. »

Casher, encore hanté par le souvenir de sa rencontre avec Wedder au palais de Kaheer — affrontement dans lequel il avait engagé les aspirations de toute sa vie — demanda d'un ton léger, presque désinvolte, bien que, là encore, sa vie fût en jeu : « Avez-vous déjà décidé si j'étais suffisamment parfait pour me joindre à vous ou si je devais être détruit ? »

Le plus imposant des Jwindz, un homme grand et majestueux à la chevelure en broussaille, répondit d'un ton solennel : « Monsieur, vous tentez de forcer notre décision, mais je crois que vous devez être quelqu'un d'exceptionnel. Nous ne pouvons pas vous accepter ici. Il y a en vous trop de force. Il se peut que vous soyez parfait, mais je pense que vous êtes plus que cela. Nous sommes des hommes, et je crois que vous êtes devenu plus qu'un homme. Vous êtes presque une machine. Vous êtes quel-

qu'un de mort. Vous êtes la magie des anciennes batailles revenues se livrer parmi nous. Nous vous craignons tous un peu, et pourtant nous ne savons que faire de vous. Si vous deviez rester ici quelque temps, si vous vous apaisiez et perdiez de votre force, peut-être pourrions-nous vous donner espoir. Nous savons parfaitement comment cette femme-chien qui vous accompagne appelle notre ville. Elle l'appelle la banlieue de la Cité de l'Espérance Désespérée. Nous, nous l'appelons simplement Jwindz-Jo en souvenir de l'ancienne Loi des Jwindz qui fut autrefois en vigueur quelque part sur la Vieille Terre. C'est pourquoi nous n'avons l'intention ni de vous tuer ni de vous accepter ici. Nous pensons — n'est-il pas vrai, messieurs ? — que nous allons vous laisser poursuivre votre trajet en vous souhaitant bonne route, ce que nous n'avons jamais fait pour aucun voyageur. Ainsi, vous parviendrez en un lieu auquel bien peu de gens ont accès. Mais vous avez la force, et il vous faudra faire appel à toute cette force si vous allez à la Source du Treizième Nil. »

— « Vous dites qu'il me faudra de la force ? » répéta Casher.

Ce fut le tour du Jwindz qui les avait accueillis à la porte de répondre : « Oui, en vérité, il vous faudra de la force pour vous rendre à Mortoval. Sans doute représentons-nous un danger pour les non-initiés. Mais Mortoval constitue un danger bien pire. C'est un piège mille fois pire que la mort. Allez-y cependant, si vous devez y aller. »

8

CASHER O'Neill et D'alma arrivèrent à Mortoval dans un véhicule à une roue se déplaçant sur un câble tendu au-dessus de gorges pittoresques et de pics dentelés, et qui redescendait ensuite vers une autre boucle du même fleuve : le Treizième Nil illégal et oublié.

Quand le véhicule s'arrêta, les deux voyageurs, que personne n'était venu accueillir, en descendirent. La petite voiture, soulagée de leur poids, se remit en place sur le câble à l'aide de ses gyroscopes et rebroussa chemin.

Cette fois-ci il n'y avait pas de ville : juste une très grande arche. D'alma se serra contre son compagnon et lui prit même un bras pour le passer autour de ses épaules, comme si elle avait

eu besoin de protection. Elle gémissait en escaladant aux côtés de Casher la petite colline qui les séparait de l'arche.

Ils franchirent l'arche, et une voix qui n'était pas faite de son leur cria : « Je suis la jeunesse et je suis tout ce que vous avez été ou serez jamais. Apprenez cela avant que je vous en fasse connaître davantage. »

Casher était courageux et, désormais, il se sentait sereinement désespéré ; aussi répondit-il : « Je sais qui je suis. Mais qui êtes-vous ? »

— « Je suis la force du Gunung Banga, » répondit la voix. « Je suis la puissance qui assure la conservation de chacun sur cette planète, qui fait régner l'ordre parmi les étoiles et garantit que les morts ne marcheront pas parmi les vivants. Je contrôle les destinées et les espoirs de l'avenir. Passez, si vous estimez pouvoir le faire. »

Casher envoya son esprit à la recherche de quelque chose et il trouva ce qu'il cherchait. Il trouva la mémoire d'une enfant de onze ans, T'ruth, qui avait passé près d'un millier d'années sur la planète Henriada. Une enfant charmante et douce en apparence, mais dont la sagesse dépassait l'imaginable et en qui on avait implanté d'inconcevables pouvoirs.

Tout en passant sous l'arche, Casher projetait çà et là les images que son esprit lui renvoyait de T'ruth. Ainsi n'était-il plus une seule personne mais une multitude. Et, la machine, ainsi que l'être vivant qui se cachait derrière la machine, le Gunung Banga, les voyait, lui et D'alma, s'avancer sous l'arche, mais elle n'était pas préparée à reconnaître ces foules anciennes et innombrables.

— « Qui êtes-vous, milliers d'êtres, pour venir ici maintenant ? » demanda-t-elle. « Qui êtes-vous, multitudes, qui n'êtes cependant que deux personnes ? Je sens intuitivement chacun des êtres qui vous composent : les combattants et les sanguinaires, les chercheurs et les oublieux. Je distingue même parmi vous un renégat de la Vieille Australie du Nord. Et je vois le Brave-Capitaine John Joy Tree, ainsi même que deux ou trois hommes de la Vieille Terre. Tous, vous avancez sur moi et vous me traversez. Comment pourrais-je vous tenir tête ? »

— « Rendez-nous à nous-mêmes, » dit Casher d'un ton ferme.

— « Vous rendre à vous-mêmes ! » répliqua la machine. « Vous rendre à vous-mêmes ! Comment le pourrais-je, alors que je ne sais pas qui vous êtes, que vous passez fugitivement comme

des fantômes et que vous embrouillez mes ordinateurs ? Vous êtes trop nombreux, je vous l'ai dit. Vous êtes trop nombreux ! Le sort veut que vous passiez. »

— « Si le sort le veut ainsi, laissez-nous donc passer, » répondit D'alma en se redressant soudain avec fierté.

Et ils poursuivirent leur route.

« Vous nous avez fait passer, » dit la vieille femme à son compagnon. En effet, ils avaient franchi l'arche et se trouvaient maintenant au bord d'une petite rivière sur la berge de laquelle des embarcations attendaient, leurs avirons prêts pour le départ.

— « C'est apparemment par cette voie que nous devons poursuivre, » dit Casher.

D'alma hocha la tête et répondit : « Je suis votre chien, maître. Nous irons là où vous jugerez bon. »

Ils prirent place dans l'une des embarcations. De l'arche leur parvenaient les échos d'un grand tumulte.

— « Adieu les ennuis et les difficultés, » disaient ces échos. « S'il s'était agi de personnes normales, elles auraient été arrêtées. Mais elle était une femme-chien et une servante, qui avait connu de nombreuses années de bonheur sous le Signe du Poisson. Et lui un homme de combat, qui avait incorporé dans son esprit les souvenirs d'amis et d'adversaires, trop vastes pour qu'aucun sondeur puisse les mesurer, trop complexes pour qu'aucun ordinateur puisse les estimer. »

De l'autre côté de la rivière il y avait un petit ponton. Casher y attacha l'embarcation et aida la femme-chien à en descendre. Ensemble ils se dirigèrent vers les bâtiments qu'ils apercevaient derrière un groupe d'arbres.

9

« J'AI déjà vu des photographies de cet endroit, » dit D'alma. « C'est la Kermesse Dorgueil. Et il se pourrait bien qu'ici nous perdions notre chemin, car c'est en ce lieu que convergent toutes les choses agréables de ce monde, mais l'homme cloué sur ses deux morceaux de bois n'y pénètre jamais. Ici, nul n'est malheureux, nul n'est atteint d'infirmité, nul n'est déséquilibré. Chacun goûte les plaisirs de la vie. Peut-être les goûterai-je moi aussi. Mais puisse le Signe du Poisson m'aider à ne pas devenir trop tôt parfaite ! »

— « Vous ne le deviendrez pas, » lui promit Casher.

Il n'y avait pas de sentinelle aux portes de cette ville. Passant devant quelques personnes qui se promenaient paisiblement, Casher et sa compagne arrivèrent en vue de ce qui semblait être une auberge, car beaucoup de gens s'y trouvaient rassemblés pour prendre leur repas.

Un homme apparut sur le seuil de la porte et s'écria : « Quel étrange tableau ! Je n'aurais jamais pensé que le colonel Wedder laissât ses officiers s'éloigner autant de chez eux ! Quant à cette femme, elle n'est même pas un être humain ! Vous formez tous deux un couple bizarre, et je suis certain que vous n'êtes pas des amoureux. En quoi pouvons-nous vous être utiles ? »

Casher fouilla dans sa poche et en tira plusieurs crédits de valeurs diverses, qu'il posa devant l'homme en demandant : « Cela signifie-t-il quelque chose pour vous ? »

L'homme saisit les crédits entre ses doigts et répondit : « Oh ! nous savons ce qu'est l'argent ! Nous l'utilisons parfois, pour des choses importantes, mais nous n'avons pas besoin du vôtre. Nous vivons bien ici. Nous menons une existence agréable, contrairement aux habitants de ces deux villes situées de l'autre côté de la rivière, qui se tiennent à l'écart de la vie. Ces êtres parfaits — ces Jwindz, pour les appeler du nom qu'ils se donnent — n'existent qu'en paroles. Nous ne sommes pas à ce point parfaits. Nous avons des familles, nous mangeons une bonne nourriture, portons de bons vêtements et recevons les dernières nouvelles de tous les mondes. »

— « Vous recevez des nouvelles ? » répéta Casher. « Je croyais que c'était illégal. »

— « Nous recevons tout ce que nous désirons. Vous seriez surpris de voir tout ce que nous avons ici. Vous vous trouvez en un lieu extrêmement civilisé. Mais entrez donc. Voici l'hôtel des Cygnes Chantants, et vous pouvez y demeurer aussi longtemps que vous le désirez. Je pense vraiment ce que je dis là. Nous possédons des ressources extraordinaires, et je vois bien que vous êtes tous deux des gens peu communs. Vous n'êtes certainement pas médecin militaire malgré cet uniforme ; et si votre compagne n'était qu'un chien, un simple sous-être, vous ne seriez pas arrivés jusqu'ici. »

L'homme conduisit Casher et D'alma à un promenoir haut de deux étages ; de chaque côté étaient alignées des petites boutiques remplies de trésors en provenance de tous les univers. Un prix

était indiqué pour chacun des objets, mais il n'y avait personne pour les vendre.

Une bonne odeur de nourriture venait de la salle à manger de l'hôtel.

— « Venez prendre un verre dans mon bureau, » dit l'homme. « Mon nom est Howard. »

— « C'est un vieux nom terrien, » fit remarquer Casher.

— « Pourquoi pas ? » répliqua Howard. « C'est de la Terre, en effet, que je viens. Je me suis mis en quête du meilleur de tous les lieux. Il m'a fallu longtemps pour le découvrir, mais le voici : c'est la Kermesse Dorgueil. Nous ne goûtons ici que de simples et purs plaisirs, nous ne connaissons que les vices qui peuvent nous aider et nous soutenir, nous n'accomplissons que le possible et rejetons l'impossible, nous vivons la vie et non pas la mort. Notre conversation porte sur des sujets concrets et non sur des idées. Nous n'éprouvons que mépris pour cette ville que vous avez traversée, la Cité des Etres Parfaits. Et nous ne ressentons que pitié envers leurs voisins, les fidèles de ce sanctuaire dit de l'Espérance Désespérée, qui pratiquent une religion fausse. J'ai traversé ces lieux, moi aussi, bien qu'il m'ait fallu contourner la Cité des Etres Parfaits. Je sais donc ce qu'ils sont. Je viens de la Vieille Terre et, venant de si loin, je n'ai pas été sans apprendre beaucoup de choses. Vous pouvez me croire sur parole. »

— « J'ai été sur la Terre, moi aussi, » riposta Casher d'un ton assez sec. « Cela n'a rien de tellement extraordinaire. »

L'homme s'interrompit, stupéfait. « Vous avez été sur la Terre ? » répéta-t-il. « Qui êtes-vous donc ? »

— « Mon nom est Casher O'Neill. »

Howard s'inclina en un profond salut et s'écria : « Si vous êtes le grand Casher O'Neill, vous avez changé ce monde. Vous voici de retour, mon seigneur et maître. Soyez le bienvenu. Vous êtes ici dans votre ville. Que désirez-vous faire ? »

— « Observer ce qui m'entoure, » répondit Casher, « me reposer un peu, demander des renseignements pour poursuivre mon voyage. »

— « Poursuivre votre voyage ! Vous voulez donc repartir ? Mais savez-vous bien que des milliers de gens demandent des renseignements sur la manière de parvenir jusqu'à la Kermesse Dorgueil ! »

— « Ne discutons pas de cela pour l'instant, » répondit Casher.

« Conduisez-nous à nos chambres afin que nous puissions faire un peu de toilette. Il nous faut deux chambres séparées. »

Howard leur fit monter un escalier en haut duquel se trouvaient les chambres. D'un geste compliqué de la main, il en ouvrit deux et dit : « A votre service. Appelez-moi : je peux vous entendre de n'importe quelle pièce de cette maison. »

Casher appela une seule fois pour demander un sédatif, des brosses à dents et de quoi se raser. Il insista pour qu'on envoyât une coiffeuse — une femme apparemment d'origine terrienne — s'occuper de D'alma ; et cette dernière alla frapper à sa porte pour le prier de ne pas la combler ainsi de prévenances.

— « Avec la grande bonté qui vous caractérise, vous m'avez aidé jusqu'à présent, » lui répondit-il. « Laissez-moi vous aider un peu à mon tour. »

Ils prirent un léger repas ensemble dans le jardin, puis montèrent se coucher.

Ce fut seulement le matin du deuxième jour qu'ils allèrent, en compagnie d'Howard, se promener dans la ville pour voir ce qui s'y passait.

Toute la population — elle pouvait être de vingt à trente mille habitants — était en liesse.

A un moment donné, Casher s'arrêta. Il ne pouvait s'y tromper : l'odeur de roussi et d'ozone qui flottait dans l'air indiquait l'arrivée ou le départ de vaisseaux spatiaux.

— « Où se trouve le spatioport à destination de la Terre ? » demanda-t-il.

Howard lui jeta un regard vif et pénétrant et répondit : « Si vous n'étiez pas le seigneur Casher O'Neill, jamais je ne vous répondrais. Nous disposons ici d'un petit spatioport. C'est ainsi que nous évitons le trafic avec le reste de Mizzer. Voulez-vous l'utiliser, monsieur ? »

— « Pas maintenant, » dit Casher. « Je me demandais seulement où il était. »

Tout en parlant, ils étaient arrivés auprès d'une femme qui chantait et dansait, accompagnée par deux musiciens jouant sur des guitares archaïques. Les pieds de la femme n'avaient pas la joyeuse légèreté qui caractérise ordinairement, les danses, mais chacun de ses mouvements était assuré, calculé, comme s'il avait une signification précise. Howard la regardait d'un air connaisseur et admiratif, en passant le bout de sa langue sur sa lèvre supérieure.

— « Elle n'est pas encore retenue, » dit-il. « Et pourtant, c'est une personne assez extraordinaire. Une ancienne Dame de l'Instrumentalité qui a résilié ses fonctions. »

— « Cela me paraît extraordinaire, en effet, » approuva Casher. « Quel est son nom ? »

— « Celalta, » dit Howard. « Celalta, c'est-à-dire l'autre. Elle a parcouru bien des mondes, peut-être autant que vous-même, monsieur. Elle a affronté des dangers semblables à ceux que vous avez affrontés. Et... ô, mon seigneur et maître, pardonnez-moi de le dire mais, quand je la regarde danser et que je vous vois la regarder, le voile de l'avenir se soulève un peu pour moi. Je vous vois tous deux morts, l'un à côté de l'autre, et je vois le vent arracher lambeau par lambeau la chair de vos os. Et ces os reposent, blanchis et anonymes, sur le sol à deux vallées d'ici. »

— « Voici une curieuse prophétie, » répliqua Casher. « Surtout venant d'un homme qui ne semble pas avoir l'âme poétique. Qu'est-ce que cela veut dire ? »

— « Il me semble vous voir dans la cuvette du Lac Asséché d'Irène la Damnée, » reprit Howard. « Une route y mène à partir d'ici, et quelques personnes — fort peu, il est vrai — se rendent en ce lieu, et lorsqu'elles y parviennent, elles meurent. Je ne sais pas pourquoi : ne me le demandez pas. »

— « Il s'agit de la route qui mène au Sanctuaire des Sanctuaires, à la Source elle-même, » murmura D'alma. « Essayez de savoir d'où elle part. »

— « D'où part cette route ? » demanda Casher.

— « Oh ! vous l'apprendrez ; il n'est rien que vous ne puissiez apprendre, mon seigneur et maître, » répondit Howard. « La route part de là-bas, juste au-dessous de ce toit orange, » acheva-t-il en désignant du doigt le toit en question.

Sans ajouter un seul mot, il se détourna et frappa dans ses mains pour attirer l'attention de la danseuse. Celle-ci lui jeta un coup d'œil méprisant. Howard frappa de nouveau dans ses mains. Interrompant sa danse, elle se dirigea vers lui en demandant :

— « Eh bien, que voulez-vous à présent, Howard ? »

Howard s'inclina profondément devant elle en répondant : « Ancienne Dame, ma maîtresse, voici le seigneur et maître de cette planète, Casher O'Neill. »

— « Je n'en suis pas réellement le seigneur et maître, » rectifia Casher. « Je l'aurais été si Wedder n'avait pris les rênes du gouvernement des mains de mon oncle. »

— « Cela présente-t-il un intérêt pour moi ? » demanda la jeune femme.

— « Non, je ne le pense pas, » répliqua Casher avec un sourire.

— « Avez-vous quelque chose à me dire ? »

— « Oui, » répondit Casher en lui saisissant le poignet — un poignet presque aussi robuste que le sien. « Vous venez de danser votre dernière danse, madame, du moins pour le moment. Vous et moi allons nous mettre en route vers un lieu que connaît cet homme — un lieu où, dit-il, nous allons mourir et où le vent, soufflant sur nous, arrachera la chair de nos os. »

— « Vous me donnez des ordres ! » s'écria la jeune femme.

— « Je vous donne des ordres, » répéta-t-il.

— « Et de quel droit ? » demanda-t-elle d'un ton méprisant.

— « Du mien. »

Elle le regarda ; il lui rendit son regard tout en continuant à le tenir par le poignet.

— « Je possède des pouvoirs, » dit-elle. « Ne me forcez pas à en user. »

— « Je possède aussi des pouvoirs, » riposta-t-il, « mais personne ne peut me contraindre à m'en servir. »

— « Je n'ai pas peur de vous ; faites ce que vous voudrez ! »

Casher sentit l'esprit de la jeune femme se précipiter vers le sien comme un jet de feu ; il perçut son attaque, sa lutte pour se libérer. Mais il continua de lui tenir le poignet et elle ne dit rien.

Cependant, tandis que leurs deux esprits restaient unis, il dévoila à celui de la jeune femme tous les mondes qu'il avait connus : la Vieille Terre elle-même, la planète aux gemmes, Olympia la planète des courtiers aveugles, Henriada la planète des tempêtes, et des milliers d'autres lieux que la plupart des gens ne connaissaient que par des récits ou n'avaient vus qu'en rêve. Puis, pendant un bref instant, il lui fit comprendre qui il était : un natif de Mizzer devenu citoyen de l'Univers, un combattant qui avait accompli de hauts faits. Il lui fit savoir qu'il portait dans son esprit les pouvoirs de T'ruth, la petite fille-tortue, et qu'à travers elle il les tenait de l'Hechizera de Gonfalon. Il lui montra les vaisseaux tournant en rond dans le ciel en livrant bataille à un adversaire inexistant, cela parce que son esprit à lui, Casher, ou un autre esprit devenu le sien, leur avait commandé de le faire.

Puis, en une vision soudaine, il projeta vers elle l'image des

deux morceaux de bois sur lesquels était cloué l'homme mourant. Doucement, avec l'éloquence que donne une foi profonde, il prononça ces mots : « Ceci est l'appel du Premier Interdit, du Deuxième Interdit et du Troisième Interdit. Le symbole représenté par le Signe du Poisson. Au nom de ce symbole, vous allez quitter cette ville pour venir avec moi et il se peut que nous nous éprenions l'un de l'autre. »

Derrière lui s'éleva la voix de D'alma : « Et moi, je vais rester ici. »

Casher se tourna vers elle. « D'alma, vous m'avez accompagné jusqu'ici ; vous devez aller plus loin. »

— « Je ne le peux pas, mon seigneur, » répondit la vieille femme. « Je vois quel est mon devoir. Je le lis comme s'il m'était tracé. Si les autorités qui m'ont envoyée à votre aide ont besoin de moi, elles me rappelleront sur Pontoppidan, auprès de ma machine à vaisselle. Sans quoi elles me laisseront ici. Momentanément, je suis belle, riche et heureuse, et je ne sais que faire de moi-même ; mais je sais bien que je vous ai accompagné aussi loin qu'il m'était possible de le faire. Puisse le Signe du Poisson demeurer en vous. »

Howard se tenait un peu à l'écart, sans chercher à intervenir.

Celalta se mit en marche au côté de Casher, comme un animal sauvage qui n'aurait jamais été capturé. Casher ne lui lâcha pas le poignet.

— « Aurons-nous besoin de nourriture pour notre voyage ? » demanda-t-il à Howard.

— « Nul ne sait ce dont vous aurez besoin. »

— « Mais devons-nous emporter de quoi manger ? »

— « Je ne vois pas pourquoi vous le feriez, » répliqua Howard. « Vous avez de l'eau. Vous pourrez toujours revenir ici si vous éprouvez des déceptions. Ce n'est guère loin. »

— « Viendrez-vous à notre secours en cas de besoin ? »

— « Si vous y tenez, je suppose que des gens iront jusqu'à vous pour vous ramener. Mais je ne pense pas que vous y teniez, car l'endroit où vous vous rendez est la cuvette du Lac Asséché d'Irène la Damnée, et tous ceux qui y sont allés n'ont jamais voulu en sortir, et ils n'ont pas éprouvé le besoin de manger ni celui de poursuivre leur route. On n'a jamais vu personne arriver de l'autre côté du lac. Mais peut-être y parviendrez-vous. »

— « Je cherche, » dit Casher, « quelque chose. Je cherche quelque chose de plus important que le pouvoir qui s'étend à

tous les mondes. Je cherche un sphinx plus grand que celui de la Vieille Terre. Des armes qui coupent mieux qu'un rayon laser, des forces qui agissent plus vite que des balles. Je cherche quelque chose qui m'enlève mon pouvoir et me rende ma simple humanité. Quelque chose qui ne soit rien, mais un rien auquel je puisse croire. »

— « Vous me semblez être l'homme qu'il faut pour ce genre de voyage, » déclara Howard. « Allez en paix tous les deux. »

— « Je ne sais pas au juste qui vous êtes, mon seigneur et maître, » dit Celalta, « mais je sais bien que j'ai dansé ma dernière danse. Je comprends à présent ce que vous avez voulu dire. Cette route va nous mener loin du bonheur, loin des bons vêtements et des belles boutiques. Là où nous allons il n'est pas de restaurants, d'hôtels ou de rivière. Il n'y a ni croyants ni incroyants ; mais il y a quelque chose qui sort du sol et qui fait mourir les gens. Si vous pensez pouvoir en triompher, je vous accompagnerai, Casher O'Neill. Et si vous n'en triomphez pas, je mourrai avec vous. »

— « Nous allons partir, Celalta, » répondit Casher. « Je ne savais pas que nous ne serions que tous les deux, mais nous allons partir à l'instant même. »

10

Il leur fallut marcher deux kilomètres à peine pour franchir une crête et atteindre une vallée dont l'air sec faisait contraste avec celui des bords de la rivière. Il régnait là un calme bienfaisant tel que Casher n'en avait jamais connu.

Celalta se montrait presque joyeuse. « Est-ce là le Lac Asséché d'Irène la Damnée ? » demanda-t-elle.

— « Je pense que oui, » répondit Casher. « Mais je vous propose de continuer notre marche. Le lac n'est pas très grand. »

Ils poursuivirent leur route.

Tandis qu'ils marchaient, leurs corps devenaient plus lourds, comme s'ils portaient non seulement leur propre poids, mais celui de chacun des mois de leur vie. La perspective de s'étendre au fond de la vallée pour se reposer parmi les squelettes, comme l'avaient fait les autres, leur paraissait enviable. Celalta était

complètement désorientée. Elle trébuchait et son regard devenait trouble.

Mais ce n'était pas en vain que Casher O'Neill avait appris à connaître tous les arts du combat dans des milliers de mondes. Pas en vain non plus qu'il avait traversé l'espace-trois. Cette vallée aurait pu lui sembler tentatrice s'il n'avait déjà parcouru le cosmos.

Mais il l'avait fait. Il connaissait la façon de sortir. Il suffisait de traverser jusqu'au bout. Celalta reprenait un peu de vie à mesure qu'ils approchaient du sommet de la crête, sur le côté opposé. Le monde se transforma soudain pour eux, en moins de dix pas. Loin derrière eux, à plusieurs kilomètres, étaient encore visibles les derniers toits de la Kermesse Dorgueil. Plus près gisaient les squelettes blanchis. Et devant eux...

Devant eux se trouvait le mystère final : la Source du Treizième Nil.

11

Il n'y avait pas la moindre maison, mais des fruits, des melons, du blé poussaient dans le sol, de grands arbres se dressaient à l'entrée des cavernes, et, çà et là, des traces laissaient supposer que des gens étaient venus en ce lieu longtemps auparavant. Il ne semblait plus y avoir personne actuellement.

— « Mon seigneur, » dit celle qui avait été autrefois Dame Celalta, « mon seigneur, je crois que c'est ici. »

— « Mais il n'y a rien, » dit Casher.

— « Précisément. Rien, c'est la victoire, c'est le terme du voyage ; nulle part, c'est le but. Comprenez-vous à présent pourquoi elle nous a quittés ? »

— « Elle ? » répéta Casher.

— « Votre fidèle compagne, la femme-chien D'alma. »

— « Non, je ne comprends pas. Pourquoi nous a-t-elle laissés à cela ? »

Celalta se mit à rire. « En un sens, » dit-elle, « nous sommes Adam et Eve. Nous ne pouvons prétendre qu'un dieu nous soit révélé ou qu'une foi nous soit donnée. Il nous appartient de les découvrir, et ce lieu est l'ultime et le plus paisible de tous les lieux dont on se met en quête. Tout le reste n'était que des fan-

tômes, des hasards placés sur notre route. Le meilleur moyen de découvrir la liberté est de ne pas la chercher, tout comme vous avez obtenu votre revanche sur Wedder en lui faisant un peu de bien. Ne le voyez-vous pas, Casher ? Vous avez remporté finalement une si grande victoire qu'elle fait paraître vaines toutes les autres batailles ! Nous aurons ici de quoi nous nourrir, et nous pourrons même retourner à la Kermesse Dorgueil si nous désirons nous procurer des vêtements, trouver de la compagnie ou entendre des nouvelles. Mais l'important est que ce lieu est celui où je sens la présence du Premier Interdit, du Deuxième Interdit et du Troisième Interdit. Pour cela, il n'est pas besoin d'églises. Je suppose qu'il existe encore des églises sur certaines planètes. Mais ce qu'il nous faut, c'est un lieu où nous puissions nous trouver nous-mêmes, afin d'être nous-mêmes, et je ne suis pas sûre que ce lieu existe ailleurs qu'ici. »

— « Vous voulez dire, » demanda Casher, « que partout et nulle part sont une seule et même chose ? »

— « Ce n'est pas tout à fait cela, » répondit Celalta. « Nous avons du travail à faire ici pour nous installer, pour nous nourrir. Savez-vous faire la cuisine ? Moi, oui. Nous pouvons attraper des animaux pour les manger, nous pouvons nous mettre à l'abri dans cette caverne. Et puis, » ajouta-t-elle avec un sourire qui fit de son visage le plus beau qu'il eût été donné à Casher de contempler, « nous sommes ensemble : vous m'avez et je vous ai. »

Casher se tenait debout comme un soldat prêt à la bataille, face à la plus belle danseuse qu'il eût jamais rencontrée. Il se rendait compte que cette jeune femme avait fait partie de l'Instrumentalité, qu'elle avait gouverné des mondes, joué un rôle dans la destinée de l'humanité. Il ignorait pour quels étranges motifs elle avait renoncé à son autorité et était venue s'installer au bord de cette rivière, difficile à trouver puisque ne figurant sur aucune carte. Il ne savait même pas pourquoi l'hôtelier Howard les avait, lui et elle, aussi rapidement accouplés. Peut-être avait-il obéi à une autre force. Une force également dissimulée derrière la femme-chien qui l'avait envoyé vers sa destination finale.

Casher regarda Celalta, puis leva les yeux vers le ciel en disant : « Le jour s'achève. Je vais aller attraper quelques oiseaux, puisque vous savez les préparer. En effet, nous semblons être une sorte d'Adam et une sorte d'Eve, et je ne sais pas si c'est ici le paradis ou l'enfer, mais je sais que vous y êtes avec moi, et que je peux penser à vous parce que vous n'exigez rien de moi. »

— « C'est vrai, mon seigneur, » répondit Celalta, « je n'exige rien de vous. Moi aussi, je nous cherche tous les deux, je ne cherche pas que moi seule. Je peux faire un sacrifice pour vous, mais je suis à la recherche de ce que seuls vous et moi, agissant en commun, pouvons trouver dans cette vallée. »

Casher fit un signe d'approbation.

« Regardez, » reprit la jeune femme, « voici la Source elle-même, l'endroit où le Treizième Nil sort des rochers, et au-dessous s'étendent des bois dont il me semble avoir entendu parler. Nous avons tout notre temps. Je vais faire du feu pendant que vous irez prendre des oiseaux. Je ne crois pas que ce soient des oiseaux sauvages, mais tout bonnement des poulets abandonnés ici par les précédents occupants et retournés à l'état sauvage depuis leur départ... »

— « Ou leur mort, » interrompit Casher.

— « Ou leur mort, » répéta Celalta. « N'est-ce pas là un risque que chacun doit courir ? Vivons, vous et moi, mon seigneur, et découvrons la magie, la délivrance qu'un étrange destin a placées devant nous. Vous avez libéré Mizzer, n'est-ce pas suffisant ? Par le simple geste de tendre la main à Wedder, vous avez obtenu ce qui, sans vous, n'aurait pu être accompli qu'au prix de grandes souffrances et de violents combats. »

— « Merci, » dit Casher.

— « J'ai appartenu autrefois à l'Instrumentalité, mon seigneur, et je sais qu'elle aime les victoires subites et définitives. Jamais elle n'accepte la défaite et elle ne paye rien de plus que ce qu'elle estime devoir. Le plus court chemin d'un point à un autre peut sembler faire des détours mais c'est faux. Ce n'est que la façon humaine la plus facile d'arriver au but. Vous est-il jamais venu à l'idée que l'Instrumentalité pourrait vous récompenser de ce que vous avez fait pour cette planète ? »

— « Je n'y avais pas songé, » répondit Casher.

— « Vous n'y aviez pas songé ? » répéta-t-elle en souriant.

— « Ma foi... » murmura Casher, embarrassé et ne trouvant plus ses mots.

— « Je suis une sorte de femme très spéciale, » reprit Celalta. « Vous vous en rendrez compte au cours des semaines à venir. Sans cela, pourquoi donc croyez-vous que l'on m'aurait donnée à vous ? »

Casher ne partit pas à la chasse aux oiseaux, du moins pas

à ce moment-là. Il tendit les bras à la jeune femme et, avec plus de confiance et moins de crainte qu'il n'en avait éprouvé depuis bien des années, il la tint serrée contre lui et l'embrassa sur les lèvres. Cette fois, il ne faisait en esprit aucune réserve, aucune promesse de reprendre ensuite son voyage vers Mizzer. Il avait gagné, sa victoire était derrière lui et, devant, il n'y avait que cette belle et paisible vallée et... Celalta (1).

---

(1) La vie ultérieure de Casher O'Neill et de Celalta sur les bords des Nils a été évoquée dans un épisode de la nouvelle *Une étoile pour trois* (numéro 27 de *Galaxie*, pages 131 et suivantes). (N.D.L.R.)

Traduit par Denise Hersant.
Titre original : On the sand planet.

BIBLIOGRAPHIE DE CORDWAINER SMITH

Scanners live in vain, **Fantasy Books**, 1948.
The game of Rat and Dragon, **Galaxy**, octobre 1955 (Le jeu du Rat et du Dragon, **Galaxie**, n° 20, décembre 1965).
Mark XI, **Saturn**, mai 1957.
Western science is so wonderful, **If**, décembre 1958.
No, no, not Rogov !, **If**, février 1959.
The Nancy routine, **Satellite**, mars 1959.
When the people fell, **Galaxy**, avril 1959 (Le jour de la pluie humaine, **Galaxie**, n° 25, mai 1966).
Golden the ship was, oh ! oh ! oh ! **Amazing**, avril 1959 (à paraître dans **Fiction**).
Angerhelm, **Star S.F. stories**, n° 6, 1960.
The lady who sailed the Soul, **Galaxy**, avril 1960 (La dame aux étoiles, **Galaxie**, n° 15, juillet 1965).
Alpha Ralpha boulevard, **F. & S.F.**, juin 1961 (Boulevard Alpha Ralpha, **Fiction**, n° 128, juillet 1964).
Mother Hitton's littul kittons, **Galaxy**, juin 1961 (La Mère Hitton et ses chatons, **Galaxie**, n° 4, août 1964).
A planet named Shayol, **Galaxie**, octobre 1961 (La planète Shayol, **Galaxie**, n° 12, avril 1965 ; repris dans **Histoires fantastiques de demain**, Casterman, 1966).
From Gustible's planet, **If**, juillet 1962.
The ballad of lost C'mell, **Galaxie**, octobre 1962 (La ballade de C'mell, **Galaxie**, n° 17, septembre 1965).
The burning of the brain, **If**, octobre 1962.
Think blue, count two, **Galaxie**, mars 1963 (Pensez bleu, comptez deux, **Galaxie**, n° 56, janvier 1969).
Drunkboat, **Amazing**, octobre 1963 (à paraître dans **Fiction**).
The good friends, **Worlds of Tomorrow**, octobre 1963 (Où sont les autres ?, **Galaxie**, n° 3, juillet 1964).

On the gem planet, **Galaxy**, octobre 1963 (Le cheval de la planète aux gemmes, **Galaxie**, n° 30, octobre 1965).
The boy who bought Old Earth, **Galaxie**, avril 1964 (à paraître dans **Galaxie**).
The crime and glory of Commander Suzdal, **Amazing**, mai 1964 (à paraître dans **Fiction**).
The store of heart's desire, **If**, mai 1964 (à paraître dans **Galaxie**).
The dead Lady of Clown Town, **Galaxy**, août 1964 (à paraître dans **Galaxie**).
On the storm planet, **Galaxy**, février 1965 (à paraître dans **Galaxie**).
Three to a given star, **Galaxy**, octobre 1965 (Une étoile pour trois, **Galaxie**, n° 27, juillet 1966).
On the sand planet, **Amazing**, décembre 1965 (Sur la planète des sables, **Fiction**, n° 187, juillet 1969).
Under Old Earth, **Galaxy**, février 1966 (à paraître dans **Galaxie**).

LESTER

DEL REY

L'enfant qui ne grandirait jamais

Ramon Felipe Sierra y Alvarez del Rey — qui devait écrire sous le nom de Lester del Rey — naquit en 1915, d'une famille de fermiers aux lointaines ascendances espagnoles (ses ancêtres s'étaient fixés en Amérique vers 1750). Sa première nouvelle, The faithful, *parut dans le numéro d'avril 1938 d'*Astounding. *Elle devait marquer le début d'une carrière féconde qui a fait de lui, aux U.S.A., l'un des* old pros *de la science-fiction à l'heure actuelle. A noter que cette carrière s'est surtout exercée dans le domaine de la nouvelle, où il*

compte de nombreuses réussites à son actif. Del Rey n'est qu'occasionnellement un auteur de romans, et il ne s'est signalé dans ce genre que par un seul titre important : Nerves, *ouvrage réaliste dans la lignée de Heinlein. Malgré son renom aux Etats-Unis, del Rey est resté peu connu en France, précisément à cause du fait qu'il est plus un nouvelliste qu'un romancier. Nous comptons nous employer dans* Fiction *à combler cette lacune, en présentant ses meilleurs récits non traduits. C'est ainsi qu'on lira prochainement dans nos pages son chef-d'œuvre incontesté à ce jour :* For I am a jealous people, *l'une des nouvelles de science-fiction les plus provocantes qui aient jamais été écrites.*

A ses débuts del Rey s'était illustré en écrivant, parallèlement à Asimov, des histoires de robot à l'« intérêt humain » — histoires où le robot n'est plus un être de métal à l'intelligence mécanique mais une individualité qui peut se rapprocher de l'humanité : son premier texte dans cette veine fut Helen O'Loy *(numéro de décembre 1938* d'Astounding), *l'histoire d'un androïde féminin programmé pour réagir comme une femme de chair et qui éprouve un tel sentiment d'amour pour son possesseur que celui-ci finit par l'épouser. Ce genre de thème est assez dépassé aujourd'hui, en une époque où les robots sont bien passés de mode dans la science-fiction contemporaine. Mais il eut un grand impact sur la SF d'il y a vingt ou trente ans et influença de nombreux auteurs. Bien que se situant quinze années plus tard dans l'œuvre de del Rey, le récit qu'on va lire appartient encore à cette tendance.*

A. D.

MARYL était assise à l'endroit même où il l'avait laissée en partant le matin. La crasse envahissait toute la maison, à l'exception du grand électrochord qu'Henry avait acheté pour les premières leçons de Jimmy. Il était en acajou synthétique verni et surmonté de la photo en tri-di de leur fils, prise l'année dernière. Maryl était assise face à la photo, les mains croisées sur les genoux. Elle avait enroulé autour d'un doigt une boucle blonde qui datait de la première coupe de cheveux de Jimmy et la caressait doucement du pouce.

Lorsque Henry entra, elle se leva et son visage se durcit. Il se détourna et alla prendre ses pantoufles, que le valet-robot aurait dû lui apporter. Puis il se souvint pour quelle raison le petit robot n'était plus là et leva sur Maryl un regard coupable.

— « Henry ! » Sa voix tremblait légèrement, mais elle était emplie de détermination. « Henry ! Ma décision est prise. Voilà déjà deux jours que Jimmy est chez ta mère. C'est mauvais pour lui d'être si longtemps loin de moi. Je veux que tu ailles le chercher ce soir ! »

Il s'était attendu à cela et avait préparé une excuse compliquée, mais il dit simplement : « J'ai eu une rude journée, chérie. Je suis mort. Et de plus, l'héli fait des blagues. Je ne pense pas qu'il tienne un aller-retour de six cents kilomètres. »

Elle serra les lèvres. « Moi aussi, je travaille, Henry. J'ai passé toute la journée à nettoyer la chambre de Jimmy. » Son visage s'éclaira d'un sourire attendri. « Il est si désordonné, mais quel enfant adorable ! J'ai pensé que nous devrions laisser repousser ses boucles, Henry. Cela lui allait si bien. »

Henry réprima sa colère ; elle était si sensible, et cela avait été très dur pour elle. Les médecins n'avaient pas voulu lui dire qu'elle avait subi une hystérectomie et ne pourrait plus avoir d'enfants ; son plus cher désir était d'en avoir cinq, maximum autorisé par la loi. Mais elle avait appris la vérité, et s'était complètement transformée. La maison allait à vau-l'eau ; elle ne demandait même plus à la bonne-robot de faire les lits, et ne lui faisait faire qu'un semblant de ménage... parfois elle passait toute la journée à faire elle-même la chambre de Jimmy.

— « J'y avais pensé aussi, Maryl. En fait, maman me l'a conseillé. Elle dit que nous sommes trop pressés d'en faire un homme. Ce soir, elle l'emmène en ville pour lui acheter un costume de velours bleu. »

Il attendit sa réaction, et ce fut avec soulagement qu'il la vit s'adoucir. « Je suis contente. Mais ta mère aurait pu me le dire avant. Quand même... tu devrais essayer d'aller chercher Jimmy demain. Evidemment, elle se sent très seule. Mais il faut que tu ailles le chercher demain, Henry. Demain ! »

— « Demain, » promit-il. Il alla d'un pas las à la cuisine pour voir ce que Zenia, la bonne, avait préparé pour le dîner. Evidemment, Maryl avait dîné à cinq heures ; elle avait pris l'habitude de prendre le repas du soir avec Jimmy, au lieu de l'attendre. Il avait parfois l'impression d'être marié avec le robot et non avec sa femme. Ils lui avaient donné le nom d'une vraie bonne qui avait été à leur service plusieurs années auparavant, et son corps avait été modelé à son image, jusqu'aux petites glandes sudoripa-

res qui couvraient son front de minuscules gouttelettes lorsqu'elle travaillait au-dessus du fourneau.

Il lui raconta la dernière histoire qu'il avait apprise au bureau, celle de la représentante en hélis qui avait épousé un dompteur de lions. Elle n'y comprenait bien entendu rien, mais riait au bon moment, et elle lui raconta en échange celle du Français veuf qui voulait acheter des vêtements de deuil. Il alla se coucher de bien meilleure humeur.

Au cours de la nuit, il se réveilla et s'aperçut que Maryl n'était pas dans son lit. Il traversa l'appartement sur la pointe des pieds et la découvrit recroquevillée dans le lit de Jimmy. Elle dormait profondément, mais la lumière dut la gêner car elle se retourna en marmonnant des paroles qu'il saisit en se penchant au-dessus d'elle : « Mon petit Jimmy à moi. » Henry referma doucement la porte et retourna se coucher en soupirant. Si seulement elle consentait à adopter d'autres enfants, au lieu de se mettre en colère à l'idée d'élever des enfants qui n'étaient pas d'elle !

Le Dr Broderick ferait bien de tenir sa promesse, pensa Henry. Si jamais Maryl se doutait que son fils était chez sa grand-mère parce qu'il s'était cassé les deux jambes en tombant d'un arbre... Non, elle ne le découvrirait pas. Mais il ne fallait pas la faire trop longtemps attendre. Chaque jour sans Jimmy faisait empirer les choses.

Le lendemain matin, le Dr Broderick était souriant. Il y avait de quoi, avec ce qu'ils lui payaient pour ses conseils personnels et ses services spéciaux. Enfin, le père de Maryl avait laissé suffisamment d'argent à son beau-fils, et tout valait mieux plutôt que de la revoir sans lui ramener son fils.

— « Il est prêt, » lui annonça le docteur. C'était un homme de haute taille dont le regard désagréablement inquisiteur semblait percer vos pensées les plus personnelles. Il avait la réputation d'être le meilleur expert d'ajustement familial d'Amérique.

Il sortit deux cigares et en tendit un à Henry. « Je suis allé voir Jimmy hier soir, » dit-il. « Un enfant magnifique et très bien élevé. Exactement le type de futur citoyen dont nous avons tant besoin après tous ces névrosés que nos ancêtres nous ont légués. Et vous avez été parfaits avec lui, malgré vos propres déformations. Mais, même avec l'aide de mes conseils, vous ne pouvez pas continuer à l'élever comme un enfant unique. J'ai surpris une

certaine irritabilité dans sa voix, hier soir. Avez-vous parlé à Maryl de cette petite sœur qu'il faudrait adopter ? Jimmy a six ans, vous savez ; il serait grandement temps. »

Henry évita son regard. « Je lui ai parlé il y a deux jours. Mais elle dit que... »

— « Oui. C'est bien ce que je craignais. Elle ne veut pas que quoi que ce soit s'interpose entre elle et son enfant. J'ai peut-être fait une erreur en approuvant son mariage, mais au fond tout allait bien jusqu'à ce que nous ayons dû l'opérer de cette tumeur. La race est bonne, mais sa mère... Et comme elle est la fille d'un homme qui avait droit aux Privilèges Personnels, nous ne pouvons pas l'envoyer sans son consentement dans une clinique d'effacement de la mémoire. A moins, bien entendu, que vous n'en fassiez la demande... »

Henry haussa les épaules. Ce n'était pas la première fois qu'ils en discutaient.

Broderick se leva en hochant la tête. « Les lois, les lois, toujours les lois ! Comment voulez-vous que nous sauvions les gosses si nous devons tenir compte des lois que leurs psychopathes de grand-pères ont votées ? »

— « Vous devriez vous préoccuper davantage de vos autres patients, » lui fit remarquer Henry. « Ils sont devenus adultes, mais ils vous paient toujours. »

— « Certes. Ce n'est pas que je ne me préoccupe pas d'eux, seulement c'est un peu vain ; ils sont heureux dans un monde imaginaire, et il est trop tard pour les aider réellement. Mais il n'est pas trop tard pour sauver leurs enfants. Lorsque nous aurons enfin créé une génération où la norme sera une saine adaptation, nous n'aurons plus à nous inquiéter de l'avenir. Peu importe d'ailleurs, » ajouta-t-il en allant vers une porte latérale. « Voilà ce que vous êtes venu chercher. »

La porte s'ouvrit et un petit garçon entra. Il sourit en voyant Henry et courut vers lui en s'écriant : « Papa ! » Henry eut une réaction instinctive avant de se souvenir que c'était un artifice. Les boucles blondes et le visage jeune et ardent abritaient l'esprit d'un ex-petit robot domestique.

Broderick les interrompit avant que cela ne devienne trop gênant. « Bien, Jimmy, va attendre dehors. Ton papa te retrouvera dans une minute.

» Heureusement, » dit-il à Henry, « nous avons eu la chance de tomber sur un petit robot qui se souvenait très bien de Jimmy.

La substitution sera facile, et j'espère qu'il ne fera pas de lapsus. Il faut dire que cela tient surtout à vous. Etes-vous toujours sûr de pouvoir le traiter comme si c'était le vrai Jimmy ? »

— « Oui, je pense. »

— « Je l'espère. C'était votre idée, après tout. Ce n'est pas la première fois que nous songeons à cette possibilité, mais nous ignorons si cela peut réussir. Si jamais Maryl se doute de quelque chose... il est probable qu'elle ne tiendra pas le coup. Mais si cela marche, grâce à vous bien des misères pourront être soulagées dans le monde. » Le psychiatre empocha son typostyle et termina l'entretien par ces mots : « Prévenez-moi dès qu'il y aura le moindre ennui. Et bonne chance ! »

Jimmy l'attendait devant la porte, et ils montèrent ensemble la rampe de l'héli. Au début, Jimmy fut calme, comme il était normal après une séparation. Puis, peu à peu, il s'anima et se mit à parler de sa grand-mère. Henry lui donnait automatiquement les répliques qui convenaient. Ce serait peut-être plus facile qu'il ne l'avait craint — si Maryl acceptait la substitution. Il le regarda attentivement. Extérieurement, il semblait parfait. Non, pas tout à fait. Il paraissait un peu plus jeune qu'en réalité, et ses cheveux étaient plus longs. Peut-être Broderick avait-il pensé qu'ainsi il serait plus fidèle aux souvenirs de Maryl.

En chemin, ils s'arrêtèrent pour acheter le costume de velours bleu. Ils firent six magasins avant d'en trouver un capable de fabriquer le tissu qu'ils cherchaient, mais ils avaient tout le temps, puisqu'il était censé être allé chercher Jimmy fort loin. Henry eut même le temps de passer au bureau avant de ramener à la maison la copie conforme de son fils.

Maryl descendit les escaliers en courant, et le simulacre d'enfant se jeta dans ses bras. La table était couverte de friandises et Maryl cria à la bonne d'en préparer d'autres. Son visage resplendissait de joie et elle ne regarda même pas son mari.

Il écouta avec une certaine gêne Jimmy répéter tout ce qu'il lui avait déjà dit sur son grand-père. Maryl finit par lever les yeux sur son mari, comme si elle venait seulement de s'apercevoir de sa présence. « Jimmy est revenu ! C'est merveilleux, n'est-ce pas ? Allons, Henry, tu vas être en retard au bureau. » Elle l'embrassa hâtivement sur la joue et retourna auprès de Jimmy qui ouvrait ses cadeaux.

Henry regagna son héli de fort mauvaise humeur. Peu importait, après tout, ce n'était qu'un robot. Mais Broderick avait peut-

être raison. Il devrait insister pour mettre le petit à l'école ; cela faciliterait la transition lorsque le vrai Jimmy reviendrait. Il décida d'attendre la suite des événements.

Lorsqu'il rentra, les choses étaient apparemment revenues à la normale. Zenia lui raconta comment la journée s'était passée ; puis Maryl entra dans la cuisine et le taquina, comme dans le temps, en l'accusant de trop s'intéresser à la bonne. Elle ne resta d'ailleurs qu'un moment avant de remonter dans la chambre d'enfants, où le robot faisait sans doute semblant de dormir. Apparemment, tout se passait bien.

Les jours passèrent. Maryl semblait plus heureuse qu'avant. Selon Zenia, elle allait même jouer avec Jimmy dans le jardin et lui permettait de jouer à la balançoire et de se salir avec le sable. Henry essayait de se convaincre qu'elle se faisait à l'idée de ne plus pouvoir avoir d'enfants.

Il prit une journée pour aller voir le vrai Jimmy, mais tout allait bien de ce côté-là. Ses jambes guérissaient et il parut heureux de le voir. Il téléphona à Maryl en prétextant un voyage d'affaires et décida de ne rentrer que le lendemain. Après tout, Jimmy était un brave gosse — même Broderick le disait — et un père a certains droits sur son fils.

Maryl l'attendait, et il vit tout de suite que quelque chose n'allait pas. Elle paraissait de nouveau soucieuse, et l'accueillit trop gentiment. De plus, la table était mise pour deux, ce qui n'était pas arrivé depuis longtemps. Elle s'assit à sa place, mais resta sans se servir.

— « Où est Jimmy ? » demanda-t-elle à brûle-pourpoint. « Et qu'est devenu le petit valet-robot ? »

C'était si direct que cela le prit au dépourvu. Il chercha fébrilement une explication, tout en s'efforçant de garder un visage impassible.

« Ne me mens pas ! » l'avertit-elle. « Tu m'as déjà menti une fois, à l'hôpital, et je ne l'ai pas oublié. Je n'aurais pas cru que tu oserais recommencer. Henry Needham, qu'as-tu fait de mon fils ? »

Il feignit la surprise. « Tu... tu veux dire que Jimmy s'est enfui ? Tu es folle, Maryl. J'ai vendu le valet il y a quinze jours parce qu'il commençait à mélanger les ordres. Jimmy n'a pas pu s'enfuir avec lui. »

— « Jimmy est dans sa chambre, » dit-elle lentement. Elle plissa le front, puis secoua la tête. « Je croyais... Je me tourmente peut-être à cause de l'école, et tout ça... »

— « Pour l'école, » s'empressa-t-il de suggérer, « on pourrait peut-être attendre encore un an ? » Elle fit un signe d'assentiment, et son sourire revint. Mais une ombre indéfinissable planait encore sur son visage.

Au bout de trois jours, toutefois, cette ombre disparut, et elle redevint radieuse. Henry interrogea Zenia en vain. Il se demanda si la bonne n'avait pas laissé échapper quelque chose.

En tout état de cause, la crise semblait résolue, sans même avoir eu besoin de faire appel au Dr Broderick. Une autre semaine passa, et Maryl dîna deux fois avec lui. La maison retrouvait un rythme plus normal. Certes, elle dormait encore la plupart du temps avec Jimmy, mais parfois, en se réveillant le matin, il avait la surprise de la voir dans l'autre lit jumeau. Avec le temps, tout s'arrangera, pensa-t-il — à condition qu'elle ne se fasse pas de nouveaux soucis. Maryl était solide, au fond. Elle remonterait la pente, malgré toutes les théories pessimistes de Broderick.

Juste une semaine avant le jour prévu pour le retour du vrai Jimmy, en se réveillant le matin, il la surprit à le regarder. Il se redressa, un peu sur la défensive, mais elle le repoussa en souriant.

— « Je t'aime beaucoup, Henry, tu sais, » dit-elle, et son rire était plein d'une jeune chaleur. « Tu es redevenu le garçon intelligent que j'ai toujours connu. Qui d'autre aurait eu l'idée de m'amener un Jimmy robot pendant que mon petit était malade ? Non, ne le nie pas. Une amie de ta mère me l'a dit au téléphone. Non, non, je ne suis pas folle — pas du tout ! C'est si gentil à toi de m'avoir amené le nouveau Jimmy ! Sans lui, je n'aurais pas tenu le coup. »

— « Maryl ! » Il la saisit brusquement par les épaules et interrogea son visage, sans rien y découvrir de caché. Elle avait donc appris la vérité — et avait réagi sainement. Au diable Broderick ! Maryl était redevenue parfaitement normale. Elle n'avait pas été dupe, mais tout s'était bien passé ! « Maryl ! » s'écria-t-il. « Au diable le travail ! Allons passer quelques jours chez ma mère, et nous ramènerons Jimmy. Nous en ferons une vraie fête. Allons... »

Elle sourit mais secoua la tête. « Et les essais du nouveau *jet*

à fusion ? Allons, Henry, ne fais pas de bêtises. Je peux attendre, maintenant ! »

Et elle sut le prouver. Tout au long de l'interminable semaine, Henry ne cessa de l'observer. La réussite du *jet* lui importait moins que le comportement de la nouvelle — ou, plus exactement, de l'ancienne — Maryl. Les essais furent pleinement satisfaisants, et il partit avant l'heure, en riant dans sa barbe. Ces médecins ! Un bon mari vaut bien une douzaine de psychiatres ! Si un homme ne sait pas ce qui convient à sa femme, qui d'autre le saurait ? Il se frotta les mains en pensant à ce qu'il préparait.

Rien de tel qu'une bonne petite surprise. Elle n'attendait Jimmy que le surlendemain, mais il était parfaitement remis, et la joie n'a jamais fait de mal à quiconque. Il prit ses affaires, monta dans l'héli et alla chez sa mère, en se réjouissant d'avance de la tête que ferait Maryl lorsqu'il rentrerait avec Jimmy.

Tout se passa comme prévu — du moins jusqu'à la porte. Il avait prévenu Jimmy de la substitution et de la surprise qu'ils allaient faire à sa mère. Jimmy prit cela très bien et considéra le robot comme une excellente plaisanterie. Côte à côte, ils regardèrent Maryl et le faux Jimmy descendre les marches.

Soudain, elle s'arrêta, et ses yeux allèrent de son mari à son fils. Elle parut hésiter une seconde, puis fit brusquement volte-face et renvoya le petit robot dans sa chambre en lui murmurant quelque chose à l'oreille.

— « Ne t'inquiète pas, Maryl, » commença Henry. « Jimmy est au courant... »

— « Oh ! non, Jimmy est bien trop petit pour comprendre... bien trop innocent ! » Puis elle revint vers eux, très droite et les lèvres serrées. Elle passa devant Henry et alla droit vers son fils.

Elle leva la main et lui donna deux énormes gifles qui l'envoyèrent contre le mur. « Toi ! » C'était un cri de rage. « Toi... oser t'introduire chez nous ! Sors d'ici ! Sors, tu m'entends ? Petit monstre ! Tu crois que je ne sais pas ce que tu vas faire? Tu crois que je vais te laisser prendre la place de mon petit Jimmy ? »

Elle leva de nouveau le bras, mais cette fois Henry s'interposa entre eux. « Maryl ! Mais c'est *lui* le vrai Jimmy ! Regarde comme il a grandi ! D'au moins trois centimètres, et maman a commencé à lui apprendre à lire ! Tiens, tu veux qu'il te montre ? »

Maryl n'était déjà plus là. Elle était allée appeler la bonne.

« Zenia ! Zenia ! Jette-les dehors ! Jette-les dehors, Zenia ! Je ne les laisserai pas faire ! »

Cloué au sol, Henry regarda approcher la bonne-robot, réglée pour obéir avant tout aux ordres de Maryl. Il regarda sans comprendre sa femme ; puis le visage apeuré du vrai Jimmy lui fit oublier sa propre souffrance.

— « Tout va bien, Jimmy, » lui dit-il doucement. « Tout va bien. Ta maman est malade. Je ne te l'avais pas dit, parce que j'espérais qu'elle irait mieux. Allons chercher le Dr Broderick et tout s'arrangera. »

Il lui prit la main et commença à sortir. « Elle délire, Jim. Tu sais, comme ton copain Phil, lorsqu'il avait la fièvre. Mais elle guérira bientôt. Viens, nous allons prendre l'héli et téléphoner au docteur. »

Broderick ne fit aucun commentaire. Il plissa les paupières et hocha la tête. « Bien, Henry. Laissez le petit dans l'héli, » ordonna-t-il, « et au nom du ciel, n'oubliez pas d'enlever la clef. Je vous rejoins devant la maison. »

Broderick arriva enfin. Henry n'avait qu'une idée très vague de ce qui se passait lorsque Zenia les fit entrer. Broderick fit signe à Henry d'attendre en bas et monta vers la chambre d'enfant. Henry se laissa tomber sur le bord d'une chaise et accepta le verre que Zenia lui tendait. Lorsque la porte s'ouvrit, en haut, il entendit des sanglots, puis le silence retomba.

Il en était à son troisième verre lorsque Broderick revint, les traits las et tirés. Henry se leva en chancelant et fit un pas vers lui. « C'est... ? »

— « Ce qui pouvait se passer de pire — ou de meilleur. Je ne sais pas encore. J'aurais dû vous enfermer dans le zoo avec les singes, Henry. Nom d'un chien, je vous avais dit de me prévenir au moindre signe ! C'est ma faute, après tout. Je n'aurais jamais dû faire confiance à un homme qui épouse une femme névrosée et tient absolument à rester avec elle. Vous pouvez monter la voir, mais ne lui parlez pas. Un coup d'œil par la porte, et puis redescendez. »

Henry monta sur la pointe des pieds. Les sanglots avaient cessé, mais on entendait un murmure de paroles incohérentes. Il entrouvrit la porte et, oubliant le conseil de Broderick, essaya de

la réconforter par ses paroles, mais elle ne se retourna même pas. Son visage tout contre le robot-Jimmy, elle lui parlait doucement.

— « Non, ils ne vont pas faire ça. Pas à mon petit robot. Je ne les laisserai pas. Le Dr Broderick nous comprend. Il empêchera ce vilain de nous faire du mal. Tu seras toujours à moi. Toujours. Tu ne grandiras jamais et tu ne seras jamais méchant avec moi. Tu ne grandiras pas, tu ne me quitteras jamais pour aller avec une autre femme. Tu resteras toujours comme tu es maintenant, un petit garçon bien à moi, mon gentil petit robot tout à moi ! N'est-ce pas, mon petit Jimmy ? »

— « Rien qu'à toi, » répondit le robot en posant une petite main caressante sur ses cheveux. « Et je resterai toujours comme je suis. »

Elle roucoula de bonheur. « C'est très bien. Et qu'est-ce c'est qu'un robot, mon petit ange ? »

— « Un robot, c'est le plus gentil des petits garçons, » répondit la créature en roucoulant à son tour. « Et c'est moi, parce que je t'aime. »

— « Et qu'est-ce que c'est qu'une maman ? » demanda-t-elle.

Henry referma doucement la porte et écouta le murmure incessant jusqu'à ce que Broderick monte le chercher. Ils allèrent prendre un verre à la cuisine. « Il ne faut pas oublier Jimmy, » lui rappela le psychiatre. « Le suicide n'est pas une solution, Henry ! »

Il ne s'était même pas rendu compte qu'il y pensait, en effet. « Jimmy, » parvint-il à dire. « Vous pourrez lui ôter ces souvenirs, n'est-ce pas, docteur ? »

— « Bien entendu. Nous faisons tout notre possible pour que nos futurs citoyens n'héritent pas des tares de leurs pères. Mais vous, Henry, pourrez-vous oublier ? S'il y a une chance sur cent de récupérer Maryl, pourrez-vous la saisir et oublier ce qui s'est passé ? Pourrez-vous vous construire une existence entièrement nouvelle ? »

Henry fixa longuement Broderick. Thérapeutique, pensa-t-il. Thérapeutique. Faire patienter le malade par n'importe quelle promesse, en attendant que l'on puisse vraiment le soigner.

Broderick dut de nouveau lire ses pensées, mais cette fois, il secoua la tête. « Cela vous coûtera jusqu'à votre dernier *cent*, Henry. Vous devrez aller vivre dans une ville où personne ne vous connaît, trouver un nouveau logement et un nouveau travail — un

gagne-pain, pour commencer, et non une situation comme vous en aviez une. Et pas de robots. Rien qui puisse vous rappeler cette vie. Nous avons de nouvelles techniques, mais elles sont imparfaites et risquées. Toute psychiatrie est imparfaite. Vous trouverez peut-être de petites différences. »

— « Pour Maryl... » commença lentement Henry.

— « Non, » l'interrompit le psychiatre, « pour Jimmy. La seule promesse que je puisse vous faire, c'est que je ne permettrai pas que quoi que ce soit détruise *son* avenir. Nous désirons que Maryl et vous soyez heureux, mais ce n'est pas primordial. Si quelque chose cloche, ce sera vous qui en souffrirez. Alors ? »

— « Quand ? » demanda-t-il simplement.

— « Dès que vous serez prêt, Henry. Nous aurons tout préparé avant même que vous ayez pu trouver un travail et vous installer convenablement. »

Il réfléchit à ce que Broderick venait de lui dire, cherchant le piège. Peut-être, en lui rendant la tâche difficile, l'obligeraient-ils à accepter un travail sans avenir, où il ne gagnerait jamais assez pour faire vivre sa femme et son fils. Ils pourraient alors caser Maryl avec son robot et élever Jimmy avec leur froide logique scientifique. Une fois parti d'ici, il ne serait plus protégé par les lois sur le Privilège Personnel. Et son *traitement* serait sa lente adaptation à un petit travail routinier, dans le continuel espoir d'un avenir qui reculerait sans cesse devant lui.

Il avait dû parler tout seul, et Broderick devait avoir saisi quelques-unes de ses paroles. « Non, Henry. Il vous restera suffisamment d'argent pour vous installer. Et vous êtes un trop bon comptable pour finir dans un poste sans avenir, même si vous n'avez plus la main. Vous trouverez un débouché où que vous alliez. »

Il devait certainement y avoir un piège, sans quoi ils auraient essayé cette méthode depuis longtemps. Et pourtant, le docteur ne semblait pas vouloir simplement l'apaiser. Quoi qu'il en fût, il avait pris sa décision. « Dans une heure, il y a un avion pour Seattle, » dit-il à voix haute.

Broderick décrocha le récepteur et composa le numéro d'une station d'hélitaxis. « A bientôt, plus tôt que vous ne pensez, Henry, » promit-il.

Il fut fidèle à sa promesse. Moins de deux semaines plus tard, à l'aéroport de Seattle, Henry regarda un petit garçon de six ans

et une Maryl souriante et incertaine descendre de l'avion et se diriger vers lui.

Il ne découvrit la nature du piège que quatre années plus tard, et encore par pur accident, à moins que ce ne fût par un de ces lapsus significatifs que seuls les psychiatres savent expliquer. Il était resté tard au bureau, pour mettre la dernière main à un contrat compliqué les liant à une firme new yorkaise. Il lui tardait de rentrer ; et il n'arrivait pas à se décider entre des fleurs pour sa femme et un nouveau gadget pour son fils. Il composa automatiquement le numéro de New York, puis se rendit compte qu'il venait de faire celui de son ancien appartement.

Il allait raccrocher, mais la curiosité l'emporta. Une image naquit sur l'écran.

Un visage occupait le premier plan, mais il porta immédiatement son attention sur le divan visible au fond — d'abord avec un sourire attendri, puis avec incrédulité et même dégoût. Un petit garçon de six ans, qui ressemblait exactement à l'image que son souvenir avait conservée de Jimmy, y jouait aux cubes avec une Maryl au visage radieux... Une Maryl vieillie, toutefois, version marquée par les ans de l'épouse qui l'attendait à la maison...

— « Bonsoir, monsieur. Ici, la résidence de Mrs Needham, » répéta avec insistance la servante-robot.

Muet de stupeur, Henry regarda le visage de la servante. Ce n'était pas Zenia. Non, certainement pas.

— « Désolé, » bégaya-t-il. « J'ai fait un faux numéro. »

Après avoir raccroché, il resta assis de longues minutes en regardant fixement l'écran éteint. Le téléphone sonna. Sans doute les avocats de New York. Il laissa sonner.

Finalement, il prit sa décision. Il achèterait à la fois les fleurs et le gadget.

Quand on a pour fils un aussi splendide futur citoyen — et pour épouse la *seule* femme absolument fidèle et compréhensive du monde — on peut se permettre de petites extravagances de temps en temps.

Traduit par Frank Straschitz.
Titre original: A pound of cure.

FRED

SABERHAGEN

La jeune fille sur le seuil

Fred Saberhagen a fait ses débuts en 1961 et c'est en 1963, avec Fortress ship *(nouvelle publiée par la revue* If*), qu'il a entamé la série qui devait faire son actuelle renommée : celle des berserkers. Les berserkers sont des machines intelligentes pareilles à des astronefs géants évoluant dans la galaxie ; créées jadis par une mystérieuse race disparue, elles n'ont qu'une seule fonction : détruire la vie partout où elle se trouve ; les épisodes variés de leur lutte contre les humains fournissent à l'auteur la trame d'une succession d'aventures, dont le ressort dramatique principal est l'affrontement entre la ruse, l'astuce, l'esprit d'initiative de l'homme et l'intelligence froide et monolithique de la machine. Il y a là une forme moderne de space-opera dont Saberhagen sait tirer parti avec intelligence. Récemment, il a renouvelé l'optique de sa série en y introduisant le thème de la guerre dans le temps : le conflit entre les humains et les berserkers en vient à se dérouler aussi à diverses époques du passé. En France, la série des berserkers est publiée en exclusivité par* Galaxie, *où ont paru jusqu'ici onze histoires qui en font partie.*

Pour sa première nouvelle dans Fiction, *Saberhagen a choisi une tout autre veine. Il est curieux de penser que cette histoire toute en sensibilité et en nuances est de la plume d'un auteur spécialisé dans l'aventure. Toujours cette faculté de renouvellement des professionnels américains, qui savent adapter « sur mesure » leur style au magazine pour lequel ils écrivent.*

A. D.

CETTE nuit-là il y avait une voiture de police, du modèle qu'on appelle, je crois, K-9, dans le petit parc de stationnement réservé aux employés derrière l'Institut. J'allai me ranger à côté d'elle et descendis de voiture. La lune éclairait de sa lueur blafarde un ciel d'été, mais une lumière brillait derrière la petite porte située sur le côté de l'énorme bâtiment. Portant ma boîte à outils, je me dirigeai vers elle, appuyai sur la sonnette et attendis.

Au bout de quelques secondes un gardien en uniforme apparut derrière la double épaisseur de verre de la porte. Avant qu'il eût ouvert celle-ci, deux policiers en uniforme étaient debout à ses côtés, tenant en laisse un vigoureux chien-loup qui dressait les oreilles dans ma direction.

La porte s'ouvrit. « Contrôle Electronique, » dis-je en présentant ma carte d'identité. Le chien m'inspectait tandis que les trois hommes en uniforme examinaient mes papiers et paraissaient satisfaits.

En quelques mots brefs accompagnés de signes de tête, les policiers m'invitèrent à entrer. Un moment plus tard ils prenaient congé du gardien en disant : « Tout paraît en ordre ici, Dan : on n'a plus qu'à s'en aller. »

Le gardien reconnut qu'il n'y avait rien d'autre à faire et, après avoir adressé à ses compagnons un jovial au revoir, il referma la porte sur eux. Puis il se tourna vers moi avec, aux lèvres, le sourire paternel qu'adresse un homme âgé à un plus jeune. L'effort qu'il faisait pour se souvenir de ce qu'il avait lu sur ma carte d'identité le fit loucher, et il finit par me demander : « C'est bien Joe que vous vous appelez ? »

— « Oui, Joe Ricci. »

— « Eh bien, Joe, notre système d'alarme est détraqué. La salle de contrôle est de ce côté, » ajouta-t-il avec un geste de la main.

— « Je le sais, » répondis-je, « j'ai aidé à l'installer. » Je suivis le gardien nommé Dan à travers des galeries et des couloirs silencieux, faiblement éclairés par des veilleuses. Nous franchîmes de nouvelles portes de verre actionnées par des cellules photoélectriques. Des hommes chargés de l'entretien de l'immeuble, vêtus d'uniformes verts, nettoyaient les vitres ; il y avait parmi eux beaucoup de Noirs et les autres s'interpellaient en polonais.

Dan sifflotait gaiement en montant à mes côtés le vaste escalier central surmonté d'un châssis vitré qui laissait pénétrer

l'ombre de la nuit. Sur le palier supérieur, une simple porte, qu'on remarquait à peine dans la journée, donnait sur une pièce de science-fiction aux lumières fluorescentes, dont les murs s'ornaient de trois larges panneaux portant respectivement les mots *Sécurité*, *Incendie* et *Climatisation*. Au moment où nous entrâmes, un autre gardien était assis, seul, devant le premier panneau.

— « La galerie deux cent quinze s'est encore éclairée, » dit-il d'un ton où perçait une note de triomphe, en se tournant vers nous. Il désigna du doigt l'un des voyants lumineux disposés sur le tableau qui figurait un plan de l'étage et ajouta : « On jurerait qu'il y a quelqu'un là-bas. »

Je posai mes outils à terre et examinai le tableau en cherchant à me remémorer la disposition générale du circuit de sécurité. Depuis longtemps le Contrôle Electronique n'utilise plus rien d'aussi primitif que les cellules photoélectriques, dont le rôle prosaïque consiste simplement à commander l'ouverture des portes. Après l'heure de fermeture de l'Institut, quand le système d'alarme est branché, d'invisibles champs électriques contrôlent chacune des salles dans lesquelles se trouvent des objets de valeur. Un chat ne pourrait pas rôder dans le bâtiment sans laisser sur le panneau de sécurité les traces révélatrices de son passage.

Au moment où j'entrai, tous les voyants du panneau étaient éteints. J'ouvris ma trousse et en tirai les instruments nécessaires pour procéder à une première vérification du panneau.

— « Quand cela se produit, on jurerait qu'il y a quelqu'un dans la galerie deux cent quinze, » répéta le gardien nommé Dan qui, debout à côté de moi, me regardait opérer. Avec un petit rire il ajouta : « Alors, l'un de nous s'apprête à aller voir ce qui se passe ; mais, avant même qu'il arrive à la galerie, il n'y a plus rien. »

Bien entendu, je ne découvris rien d'apparemment défectueux sur le tableau. Je n'y comptais pas d'ailleurs car, avec une machine électronique aussi complexe, on ne pouvait guère s'attendre à se trouver en présence de défauts caractérisés. Je frappai légèrement sur le voyant marqué deux cent quinze, mais sans résultat. « Vous ne recevez de signal que de cette galerie-là ? » demandai-je.

— « Oui, » répondit le gardien assis devant le panneau. « Le voyant s'éclaire, puis il s'éteint et se rallume une ou deux fois, très vite. Ensuite, il reste un moment allumé comme s'il y avait quelqu'un debout, là-bas, au milieu de la salle. Et puis, comme

vous l'a dit mon collègue, il s'éteint dès que quelqu'un se dirige vers la galerie pour voir ce qui s'y passe. Nous l'avons signalé à nos chefs, et c'est pour ça qu'on vous a fait venir. »

Je remis les outils dans ma trousse et ramassai celle-ci en disant : « Je vais aller jeter un coup d'œil sur cette galerie deux cent quinze. »

— « Vous savez où elle se trouve ? » me demanda Dan qui se préparait à manger son sandwich. « Je peux vous y conduire si vous voulez. »

— « C'est inutile, je trouverai bien le chemin, » répondis-je. Sur le seuil de la porte je m'arrêtai et ajoutai, en me retournant pour adresser un sourire aux deux gardiens : « Je suis déjà venu ici plusieurs fois, en plein jour, pour admirer les tableaux. »

— « En amenant votre petite amie, hein ? » dit l'un des gardiens. Tous deux se mirent à rire, soulagés de m'avoir déridé. Je sais que je fais souvent aux gens l'impression d'un type très sévère.

En suivant les couloirs faiblement éclairés, je songeais avec amusement que mes visites dans cet immeuble étaient faites à deux titres bien différents : celui d'électronicien et celui d'amateur d'art. J'étais bien parti pour connaître tout ce qui, dans la vie, peut avoir de l'importance. Somme toute, me disais-je, j'étais un homme de la Renaissance — du moins, de la nouvelle : celle de l'Ere Spatiale !

Toutes les galeries étant numérotées de façon très visible et plus ou moins dans l'ordre, je n'eus aucune peine à découvrir celle que je cherchais. Suivant des numéros qui allaient croissant, je traversai les salles du treizième, du quatorzième, du quinzième siècles. Une multitude de Christs et de Vierges, de saints et de gentilshommes observaient mon passage du haut de leurs cadres.

A plusieurs salles de distance, je vis la jeune fille à travers une vraie porte encadrant la porte peinte sur le seuil de laquelle elle se tient. Je ralentis un peu le pas en pénétrant dans la galerie deux cent quinze. Une vingtaine d'autres tableaux y étaient accrochés, mais pour moi il n'y avait d'autre présence que celle de la jeune fille.

Ce soir-là, je n'avais pas pensé à elle jusqu'au moment où je l'avais vue, et cela me parut curieux car, au cours des visites que j'avais faites au musée dans la journée, je m'étais toujours arrêté devant sa porte. Quoi qu'en pussent penser les gardiens, je n'avais pas d'amie de ce genre à emmener visiter une galerie de peinture.

La lumière, dans le tableau, ne baigne que son visage et sa main gauche, laquelle s'appuie sur la partie fermée d'une porte à deux battants. La jeune fille est un peu penchée en avant et sa tête aux boucles auburn s'incline légèrement vers la gauche, mais ses yeux regardent de l'autre côté. Elle observe et écoute : cela, du moins, est certain, et elle me donne toujours l'impression d'attendre quelqu'un. Son corps aux formes pleines est chastement vêtu d'une robe noire toute simple. En considérant son attitude et son visage, on peut s'étonner de l'admiration que suscite le sourire de Mona Lisa.

Sur la plaque apposée sur le mur à côté du tableau on lit :

REMBRANDT VAN RIJN

Hollandais (1606-1669)

JEUNE FILLE SUR LE SEUIL D'UNE PORTE OUVERTE, 1645.

La jeune fille du tableau devait avoir dix-sept ans quand Rembrandt l'a peinte, et elle a conservé cet âge alors que tous ceux qui sont venus s'arrêter devant elle ont grandi, vieilli, disparu, une génération après l'autre.

Elle attend.

Au prix d'un effort je m'arrachai à ma rêverie, et mon regard fut attiré par le tableau suivant — le « Sabbat des Sorcières », de Saftleven — qui, de jour, m'avait paru amusant. Puis j'allai jeter un coup d'œil sur les salles voisines, en m'efforçant de chasser de mon esprit l'impression que quelqu'un m'observait. Je levai les yeux vers le plafond de la galerie deux cent quinze, qu'éclairait un unique projecteur.

Me contraignant à ne plus penser qu'en électronicien, je me mis en devoir de chercher dans les coins, sous les bancs, partout où aurait pu se dissimuler un transistor oublié qui viendrait troubler le champ électrique du système d'alarme. Mais il n'y avait rien.

Je tirai de ma trousse un petit compteur de courant, et tel un prêtre maniant un encensoir, je le balançai doucement dans l'air autour de moi. L'aiguille oscilla comme elle devait le faire sous l'action de l'invisible présence du champ.

Je perçus un bruit léger, semblable à un hoquet de surprise ; une sorte de soupir aussitôt étouffé troubla le silence et, à ce moment, l'aiguille du compteur oscilla si violemment que mon réflexe de technicien fut de la ramener aussitôt à un point moins sensible.

J'attendis encore pendant une dizaine de minutes, mais rien de nouveau ne se produisit.

— « Ça marche maintenant : j'ai pu suivre tous vos mouvements, » me dit le gardien assis devant le panneau, en se tournant vers moi d'un air assuré quand je rentrai dans la pièce. Dan et son sandwich n'étaient plus là.

— « Quelque chose produit une interférence, » déclarai-je du ton de fausse autorité d'un expert aux prises avec un problème difficile à résoudre. « Vous dites qu'il n'y a rien à signaler en ce qui concerne les autres galeries, n'est-ce pas ? »

— « Non, rien, » répondit le gardien, « du moins, je n'ai jamais... Mais tiens ! regardez donc : on dirait que c'est pour me faire mentir ! » Il eut un petit rire sans joie et reprit : « Voilà le voyant du deux cent vingt-sept qui s'éclaire. C'est la galerie d'Art Moderne. »

Une demi-heure plus tard, je m'introduisais en rampant dans un espace ménagé au-dessus de la galerie deux cent vingt-sept. La lumière des veilleuses qui éclairaient la galerie pénétrait dans cet espace par des milliers de trous percés dans les panneaux acoustiques du plafond.

Un reflet auburn, au-dessous de moi, attira soudain mon attention. Je m'étendis à plat ventre et, par les trous d'un des panneaux, je pus voir presque dans son ensemble l'énorme pièce qui s'étendait au-dessous.

Le reflet auburn chatoyait dans une chevelure qui paraissait identique à celle de la jeune fille représentée sur le tableau, mais peut-être n'était-ce là qu'une coïncidence — si tant est qu'il en existe. La jeune fille qui se trouvait au-dessous de moi était, quant à elle, faite de chair et d'os, et tout aussi vivante que moi-même. Elle portait un long tailleur vert, dont la teinte vive faisait ressortir celle de ses cheveux, et tenait à la main un objet brillant qui semblait être un appareil photographique.

De mon poste d'observation, juste au-dessus d'elle, je ne pouvais voir son visage, mais sa silhouette gracieuse m'apparaissait nettement tandis qu'elle faisait un pas en avant, en élevant l'objet brillant à la hauteur de ses yeux. Puis elle esquissa un autre pas, mais, avant de l'avoir terminé, elle disparut à mon regard, comme engloutie dans une trappe ouverte dans le plancher.

Au bout d'un moment, je me redressai, un peu courbaturé, et repris une position moins inconfortable. Tout, autour de moi, paraissait si calme et si normal que l'inquiétude ou même la sur-

prise auraient été déplacées. Je reculai pas à pas jusqu'à l'échelle que j'avais apportée, redescendis, suivis un couloir et tournai à angle droit pour entrer dans la vaste galerie d'ombre et de lumière qui portait le numéro deux cent vingt-sept.

J'allai me placer à l'endroit brillamment éclairé où s'était tenue la jeune fille et me rendis compte que l'objet sur lequel celle-ci avait braqué son appareil photographique était une sculpture — une énorme masse de bronze toute en creux et en bosses, et surmontée d'une tête qui semblait avoir été taillée par un enfant. Je me dirigeai vers elle et frappai de mes jointures le métal qui rendit un son creux. Je regardai la plaque fixée sur son socle de marbre et j'étais en train de lire les mots « FEMME A LA TETE PENCHEE, 1957 », quand j'entendis marcher derrière moi. Je me retournai aussitôt.

— « C'est vous qui avez fait tout ce vacarme ici, il y a cinq minutes environ ? » me demanda Dan d'un ton patelin. « On aurait dit qu'il y avait toute une foule qui courait dans la salle ! »

J'approuvai de la tête, commençant à ressentir un étrange contentement.

Le lendemain je me réveillai à l'heure habituelle. Le soleil de l'après-midi filtrait par les volets fermés de mon appartement meublé et l'incessant bruit de la rue parvenait jusqu'à moi. J'avais bien dormi, je me sentais frais et dispos, et je me mis aussitôt à penser à la jeune fille.

Même si je ne l'avais pas vue disparaître, il aurait été évident pour moi que ses allées et venues à l'Institut ne s'effectuaient pas selon les méthodes familières aux rôdeurs ou aux cambrioleurs. Il était non moins évident qu'elle ne venait pas là dans un but ordinaire : si elle avait volé ou causé des dégâts aux objets d'art, je me serais certainement réveillé plus tôt.

Je pris mon petit déjeuner, sans remarquer grand-chose ni me faire remarquer moi-même, assis au comptoir du restaurant situé au rez-de-chaussée de la résidence où se trouvait mon appartement. La serveuse portait une robe verte, bien qu'elle eût les cheveux bruns. J'avais fait autrefois de timides efforts pour lui parler, faire connaissance avec elle, en un mot tenter de la séduire ; mais elle avait continué à servir, passant d'une table à l'autre sans m'accorder plus d'attention qu'aux autres clients.

Le soleil était sur le point de se coucher quand je partis travailler, comme à l'accoutumée. J'achetai mon journal habituel, mais renonçai à le lire après avoir jeté un coup d'œil sur la man-

chette qui annonçait : « ÉCHEC DES POURPARLERS DE PAIX ». Ce soir-là, je me trouvais dans les dispositions d'esprit qui doivent être celles d'un amoureux courant rejoindre sa bien-aimée.

Dan et deux autres gardiens m'accueillirent avec les sourires mi-figue mi-raisin que prennent parfois les gens quand — sans qu'ils en soient en aucune façon responsables — quelque chose va de travers pour leur patron. Ils m'apprirent que le présumé rôdeur était entré, une fois de plus, dans la galerie deux cent quinze, avait disparu, comme d'habitude, juste au moment où un des gardiens approchait de cette pièce, et que sa présence dans la galerie deux cent vingt-sept s'était manifestée à plusieurs reprises sur le voyant correspondant à cette galerie. Je me rendis à la galerie deux cent vingt-sept, emportant ostensiblement mes outils et mon matériel, et je m'installai sur un banc dans un coin sombre pour attendre.

Le contentement que j'avais éprouvé pendant vingt-quatre heures se transformait en impatience, et, au fur et à mesure que le temps passait — trop lentement à mon gré — cette impatience devint de l'agitation. J'étais certain que, d'une façon ou d'une autre, la jeune fille pouvait m'observer tandis que je l'attendais ; elle devait savoir que je l'attendais et comprendre que je ne lui voulais pas de mal. Mon seul désir était de la rencontrer : je ne formais pas d'autre dessein.

Nul gardien ne vint me déranger. Autour de moi — en peinture, en bronze, en pierre ou en acier soudé — s'assemblaient les visions torturées du Vingtième siècle. Bientôt, désespérant de voir arriver la jeune fille, je me levai et constatai alors que tout n'était pas torturé : au mur était accroché un tableau de Monet représentant des nénuphars. Tout d'abord, je ne distinguai que de vagues formes peintes ; puis, peu à peu, se dessinèrent les contours d'une mare dans laquelle se reflétait le ciel sombre. J'éprouvai, à contempler fixement cette eau, une sorte de vertige mêlé de soulagement, et cela me fit rire. Quand, enfin, je détournai les yeux, les murs et le plafond miroitaient comme si l'éclat des veilleuses avait été reflété par la mare de Monet.

Je compris alors que quelque chose d'anormal était en train de m'arriver, mais je ne m'en souciai pas. Ricanant à la face du monde, je restais là, debout, respirant un air qui semblait produire des étincelles dans mes poumons. La jeune fille aux cheveux auburn s'approcha de moi, me prit par le bras et me conduisit jusqu'au banc sur lequel était posé mon matériel inutilisé.

Sa voix avait l'intonation mélodieuse que je m'attendais à lui trouver, mêlée toutefois d'un fort et étrange accent. « Oh ! » dit-elle, « je suis désolée de vous rendre ainsi malheureux ; mais vous vous obstinez à rester ici, à y passer beaucoup de temps — un temps que je dois consacrer à mon travail. »

Sur le moment je ne trouvai rien à répondre. La jeune fille me fit asseoir sur le banc et se pencha vers moi d'un air soucieux, avec un mouvement de la tête et un regard interrogateur qui rappelaient ceux de la jeune fille peinte par Rembrandt, en répétant : « Je suis désolée. »

— « Ce ne... n'est rien, » bredouillai-je. Ma langue était pâteuse et j'avais toujours envie de rire.

Elle sourit alors et s'éloigna vivement, s'enfuit pour ainsi dire. Elle portait toujours son long tailleur dont la teinte verte faisait ressortir l'auburn de ses cheveux ; mais, cette fois-ci, elle disparut à ma vue de façon normale, en se retirant derrière l'une des cloisons basses de la galerie, d'où venaient des éclairs de lumière.

Je me mis debout et la suivis d'un pas chancelant. En passant derrière la cloison je vis trois appareils installés sur des trépieds qui étaient disposés, à égale distance l'un de l'autre, autour de la sculpture de la *Femme à la tête penchée*. De ces trois appareils, que je ne pouvais encore identifier, partaient de petits faisceaux de lumière semblables à des dards qui venaient se poser sur la sculpture. Et autour de celle-ci tournoyaient, comme des danseurs aux pas silencieux, deux autres appareils dont le rôle me semblait totalement incompréhensible.

La jeune fille s'avança vers moi pour me soutenir d'une main ferme car je vacillais sur mes jambes. Ses yeux étaient d'un bleu sombre, sa taille fine et bien prise. Avec un sourire elle me dit : « Ne vous inquiétez pas, je ne fais rien de mal. »

— « Ce n'est pas là ce qui me préoccupe, » répondis-je. « Tout ce que je souhaite, c'est de... de ne pas embrouiller les choses... »

— « Comment cela ? » demanda-t-elle en me souriant comme à une personne qui aurait le délire. Elle m'avait drogué en répandant dans l'air de subtiles vapeurs. Je le savais, mais je n'en avais cure.

— « Je reste toujours sur la réserve, » repris-je, « et ne fais ainsi qu'embrouiller les choses pour les autres. Je ne veux pas qu'il en soit ainsi cette fois-ci. Je veux vous aimer sans réticence. Notre

rencontre est un vrai miracle, et je tiens à ce que le miracle continue. A présent, dites-moi votre nom. »

Pendant un moment, elle demeura silencieuse, me regardant d'un air si grave que je craignis de l'avoir fâchée. Puis elle secoua la tête, sourit de nouveau et répondit : « Mon nom est Day-ell. Et maintenant, ne tombez pas ! » ajouta-t-elle en retirant le bras qui me soutenait.

J'étais suffisamment heureux pour n'avoir plus besoin du contact de ce bras. Je m'adossai à la cloison et regardai tourner les machines. « Avez-vous l'intention de voler notre *Femme à la tête penchée* ? » demandai-je, repris d'un rire nerveux car je me demandais qui pourrait bien vouloir de cette sculpture.

— « La voler ? » répéta-t-elle d'un air pensif. « Je dois sauver les deux plus belles œuvres qui sont ici. Je les remplacerai par des copies si bien exécutées que nul ne verra la différence avant... » Elle s'interrompit, puis reprit au bout d'un moment : « Vous seul le saurez. » Sur ces mots, elle se détourna pour surveiller plus attentivement ses machines qui fonctionnaient aussi furieusement que silencieusement. Elle régla un minuscule instrument qu'elle tenait à la main, et il y eut soudain deux *Femmes à la tête penchée,* l'une transparente et plus petite que l'autre, mais qui allait en s'agrandissant au fur et à mesure qu'elle s'avançait vers nous, venant de quelque coin sombre et éloigné qui se trouvait momentanément à l'intérieur de la galerie.

Je tournais et retournais dans mon esprit ce qu'avait dit Day-ell. Troublé et joyeux tout à la fois, je cherchais un habile compliment à faire et je finis par dire : « Je sais quelles sont ici les deux plus belles œuvres d'art. »

— « Vraiment ? » répondit-elle. Sa voix avait le son doux et argentin d'une clochette, mais elle continuait de surveiller ses machines.

— « L'une d'elles est la jeune fille peinte par Rembrandt, » repris-je.

— « Vous avez raison ! » s'écria Day-ell en se tournant vers moi d'un air satisfait. « Je l'ai mise à l'abri hier soir, et soyez certain que, là où je les emporte, ces tableaux originaux sont pour toujours en sécurité. »

— « Mais la plus belle... c'est vous, » ajoutai-je en m'écartant de la cloison. « Je veux faire de vous mon amie, mon amour, pour toujours si c'est possible ou, du moins, pour aussi longtemps que vous le voudrez. »

L'expression de son visage changea et ses yeux s'agrandirent, comme si elle comprenait pleinement la merveilleuse portée de ces mots, particulièrement lorsqu'ils étaient prononcés par le sévère Joe Ricci. Elle fit un pas vers moi.

— « Si vous pensiez vraiment ce que vous dites, » murmura-t-elle, « je resterais avec vous en dépit de tout. »

J'entourai ses épaules de mon bras en disant : « Restez. Bien sûr que je pense ce que j'ai dit. Restez avec moi ! »

— « Viens, Day-ell, viens ! » chantonna une voix douce aux intonations métalliques. En regardant par-dessus l'épaule de la jeune fille, je vis les machines qui attendaient, immobiles à présent sur leurs pieds silencieux. De nouveau il n'y avait plus qu'une seule *Femme à la tête penchée.*

Mes pensées devenaient peu à peu plus claires et je demandai à Day-ell : « Vous avez dit que vous laissiez des copies de ces tableaux et que personne ne remarquerait la différence avant... Mais avant quoi ? Que va-t-il se passer ? »

Elle ne répondit pas et je m'écartai un peu d'elle, en gardant une main appuyée sur son épaule. Elle secouait lentement la tête et des larmes brillaient dans ses yeux. Enfin elle répondit : « Peu importe ce qui se passera, puisque j'ai découvert ici un homme vivant et qui veut bien m'aimer. Dans le monde qui est le mien, il n'y en a pas. Si vous voulez me garder, je resterai. »

Mes mains se mirent à trembler tandis que je murmurais : « Je ne veux pas vous garder ici : j'aurais trop peur de vous voir mourir de quelque accident. Au contraire, c'est moi qui partirai avec vous. »

— « Viens, Day-ell, viens, » répéta encore une fois la terrible voix d'acier.

La jeune fille fit un pas en arrière comme si l'appel de la machine l'y contraignait, et me dit : « Vous ne devez pas venir. Le monde qui est le mien constitue un abri sûr pour tout ce qui est bronze ou peinture, mais non pas pour les hommes qui aiment. Pourquoi donc croyez-vous que nous devons voler ?... »

Je n'entendis pas la fin de la phrase. La jeune fille avait disparu, et les machines et les lumières avec elle.

La *Femme à la tête penchée* est toujours là, immobile — énorme masse de bronze faite de creux et de bosses, et surmontée d'une tête qui semble avoir été taillée par un enfant. Si on la frappe du doigt, elle sonne creux. Peut-être faudra-t-il trois cents ans pour que l'on découvre en elle l'une des deux plus belles

œuvres de ce musée. Peut-être, pour la voir comme telle, faudra-t-il des yeux habitués à discerner plus de dimensions que n'en discernent les nôtres — les yeux de ceux qui ont envoyé Day-ell plonger dans le temps pour sauver les vestiges de la Nouvelle Renaissance enfouis sous la boue de l'ignorant et vaniteux XXe siècle.

Ce n'est pas que son monde à elle soit meilleur. « *Il constitue un abri sûr pour tout ce qui est bronze ou peinture,* » a-t-elle dit, « *mais non pour les hommes qui aiment.* » Je ne pourrais pas y vivre à présent.

Le tableau est toujours le même : une jeune fille de dix-sept ans continue à attendre, figée dans l'attitude que Rembrandt lui a donnée, sur le point de sourire depuis plus de trois cents ans et, depuis le même temps, à l'abri de l'âge, de la mort et des déceptions. Mais qu'une guerre vienne réduire le tableau en cendres la semaine prochaine, ou qu'un tremblement de terre l'engloutisse dans un mois — ou bien encore que notre ville soit bouleversée par des émeutes et que ses habitants meurent en masse au cours d'un « Sabbat de Sorcières » devenu réalité, quel avertissement pourrais-je donner ?... Lorsqu'on m'a retrouvé cette nuit-là, seul et en larmes dans la galerie vide, chacun m'a cru atteint de dépression nerveuse. Les voyants du panneau de sécurité ne s'éclairent plus jamais hors de propos à présent, et je me suis laissé convaincre de ne plus penser à cette histoire — dont je n'ai d'ailleurs raconté qu'une toute petite partie.

Nul monde ne constitue un abri sûr pour ceux qui aiment.

Traduit par Denise Hersant.
Titre original : Young girl at an open half-door.

DANIEL

WALTHER

Je me souviens du vent mauvais de l'espace

Daniel Walther, on en a beaucoup parlé ces derniers mois dans Fiction, *à cause de l'extraordinaire diatribe que sa nouvelle* Flinguez-moi tout ça ! *(n° 179) avait inspirée à l'un de nos lecteurs, Philippe Regenstreif. Ce dernier, avec une verve polémique corrosive, s'en prenait conjointement à Walther et à d'autres cibles dans une lettre publiée dans le Courrier des Lecteurs du numéro 181. Il en résulta un affrontement généralisé où partisans et adversaires de Philippe Regenstreif s'étripaient joyeusement, tandis que certains nous accusaient même d'avoir « inventé » le personnage (n° 183). Cela dit, maintenant que s'est dissipé le nuage des retombées radioactives, nous pouvons bien avouer sans honte que nous préférons de loin Walther dans sa tendance poétique et allégorique, toute en arrière-plans et en prolongements, plutôt que dans des nouvelles « au premier degré » comme* Flinguez-moi tout ça ! *ou* La terre à refaire *(n° 181). Walther peut être (qualité rare chez un auteur français) un visionnaire de la S F. Il a montré dans sa dernière nouvelle publiée :* Veuve-Plaine des tours chantantes *(n° 182). Il le prouve de façon plus nette encore dans* Je me souviens du vent mauvais de l'espace : *une nouvelle fiévreuse, hallucinée, au déroulement chaotique de cauchemar — le type de texte qui pourrait faire de Walther, s'il poursuivait dans cette voie, l'équivalent français d'un Harlan Ellison.*

A. D.

Sur quelle mer obscure Ulysse entendit-il la voix funeste des sirènes ?

Les étoiles, me disait-elle, sont un fleuve. Un fleuve soumis aux courants engendrés par le Créateur. Je riais quand elle disait cela. Je riais mais je me sentais mal à l'aise comme si malgré tout, dans ses paroles, il y avait eu quelque fond de vérité... Vous verrez, ajoutait-elle, quand vous serez seul là-bas ! Oui, je m'en souviens, elle disait là-bas et non là-haut comme la plupart des gens. Je faisais du bruit avec mon verre et elle me regardait comme si j'allais mourir dans la seconde suivante. Je me rendais compte que je m'étais habitué à elle et que, ce faisant, j'avais commis une lourde faute.

Là-bas, c'est triste et mort. Qu'allez-vous y faire ? N'avez-vous pas auprès de moi tout ce que vous pouvez humainement désirer ? Je n'allais tout de même pas lui avouer que j'avais signé mon engagement bien des années auparavant et que les choses, malheureusement, étaient irréversibles ! Je vous demande pardon, pensais-je, mais j'étais à bout de forces à ce moment-là et je n'avais pas d'autre échappatoire...

Maintenant, dans le fleuve mouvant des étoiles, je pense à elle, au calme qu'elle m'avait apporté, à sa façon de dire les choses dans un demi-sourire, et je déteste chaque astre par son nom. Je pense aux abîmes de temps qui me séparent d'elle et que je ne pourrai jamais plus retraverser dans l'autre sens.

Le gigantesque cristal était suspendu dans le vide au bout d'un invisible fil comme une décoration d'arbre de Noël. Nos sondes l'avaient repéré depuis longtemps mais, à présent qu'il s'inscrivait sur nos écrans de contrôle, nous avions de la peine à en croire nos yeux.

— « Vous avez déjà rencontré quelque chose de semblable, vous ? » demandai-je à Travers qui passait pour avoir une longue expérience de l'espace.

— « Jamais, » maugréa-t-il. « Ce truc-là nous tombe dessus comme un cheveu sur la soupe... »

Vous ne reviendrez jamais, disait-elle, même si vous le vouliez ! Car le temps ne vous le permettrait pas. Vous ne savez rien sur le temps. Ce qu'on vous apprend dans vos centres d'instruction ne correspond pas à la réalité. Plus loin vous irez, plus ce sera

irréparable. D'invisibles portes se fermeront dans l'espace. Vous ne reviendrez pas.

Nous endossâmes nos scaphandres, Lew, Werner et moi, et nous bouclâmes nos ceinturons d'armes. Nous étions tous les trois fort excités car c'était la première fois depuis bien longtemps que nous rencontrions quelque chose d'un peu intéressant dans l'espace. Forbes, le rouquin, me demanda si j'avais un dernier souhait à formuler et qui il fallait prévenir en cas d'accident. C'était une plaisanterie facile et elle ne fit rire personne. Au moment de me glisser dans le sas, je me souvins du bruit que faisait sa robe en glissant le long de son corps, un frémissement ténu, et je... Je lui disais : tu sors de ton cocon comme une chrysalide ! Elle aimait que je lui dise des phrases un peu mièvres de ce genre.

Je vous hais, déclara-t-elle, un jour.

Malgré notre intimité, elle avait toujours refusé de me tutoyer. Je ne veux pas m'approcher à ce point de vous. Qu'y gagnerais-je ? Et qu'y gagneriez-vous, mon amour ?

Le sas nous éjecta comme des guêpes étranges. Loin, très loin, un soleil esseulé répandait sa pâle lumière. Nous nous approchâmes rapidement du cristal géant grâce à nos propulseurs dorsaux. L'espace nous donnait une impression de solidité, comme si nous nous déplacions à l'intérieur d'une fange obscure, d'une pesante gelée de ténèbres.

Je vous hais. Oh ! je vous hais ! Je la comprenais mieux encore à présent, dans cette solitude pétrifiée où notre route était définitivement orientée vers un avenir dérisoire. Aussi loin que nous irions, nous n'irions jamais plus loin que la date insignifiante de notre mort. Je ne vous pardonnerai jamais. De toute façon, il n'existait pas de pardon possible.

Maintenant, le cristal était tout proche, une masse irrégulière d'où émanait une vague luminosité pourpre. Je tournai la tête et vis notre astronef griffé dans le ciel noir comme une grande araignée maussade. Un sale bloc de métal qui m'avait pris ce que je possédais de plus précieux au monde.

... Et, sans nous en rendre réellement compte, nous nous retrouvâmes soudain à l'intérieur du cristal.

Il s'agissait d'un monde foudroyé par la lumière. Je tournoyai comme un poisson pris dans une nasse, les yeux arrachés par une tempête de couleurs, les oreilles déchirées par une longue stridulation dont les échos m'atteignaient comme autant de coups de poignard.

Il me sembla que j'étais aspiré le long d'un entonnoir balayé par des vents d'une violence incroyable et que, de quelque part très loin, me parvenaient les cris désespérés de mes compagnons. Puis mon corps disloqué s'enfonça dans une masse cotonneuse et je m'endormis d'un seul coup comme si j'avais été soumis à l'influence d'un puissant narcotique.

La première chose que je vis en ouvrant les yeux, ce fut Werner accroché la tête en bas à plusieurs dizaines de mètres au-dessus de moi. Par le truchement de l'interphone me parvenaient ses cris de colère.

Je me levai d'un bond et voulus faire un pas en avant. Je me heurtai aussitôt à une paroi invisible, exactement comme si je m'étais trouvé dans un de ces ridicules labyrinthes de fête foraine où l'on joue à se perdre entre des vitres trompeuses. A quelques mètres de moi, Lew fit son apparition et m'adressa des gestes spasmodiques. Mais, à la place de sa voix, ce fut une autre qui s'éleva :

« Mouches! Vous êtes de jolies mouches prises à mon piège. Votre organisme est si frêle, si délicat... Je n'ai jamais vu de créatures qui vous soient semblables et pourtant je suis bien vieille... J'existe depuis si longtemps que ma mémoire se refuse à mesurer le temps qui me sépare de ma naissance. Vous êtes de bien jolies mouches. Des mouches à quatre pattes, à la tête brillante, pour me tenir compagnie dans ma solitude. »

Lew et Werner se mirent à tourner autour de moi comme des satellites et je m'évanouis pour la seconde fois.

2

Je me réveillai dans une salle ronde, rigoureusement nue, dont les murs reluisaient d'une vague clarté. J'étais étendu à même le sol et une douce chaleur se répandait dans mes membres, tandis qu'un bourdonnement continuel dont j'attribuai d'abord la cause au battement de mon sang me résonnait aux oreilles. J'étais allongé sur le dos, incapable de bouger, et très loin quelque part *elle* me regardait avec une fixité douloureuse, me disant de sa voix basse, très légèrement rauque :

« Ne vous avais-je pas prévenu, mon amour ? Ne vous avais-je

pas dit que vous vous repentiriez un jour d'être allé courir les froides routes de l'espace ? »

Son visage était empreint d'une lassitude extrême.

« ... ne vous avais-je pas prévenu ? »

Puis une autre voix, étrange, domina la sienne :

« Il ne faudra pas me quitter, jamais... Je vous donnerai tout ce que vous pourrez désirer, tout ce que vous pourrez imaginer. Imaginez n'importe quoi ! Je réaliserai votre moindre souhait. Songez à la solitude de l'espace, au froid qu'il fait là-dehors, à la vie désespérante de chaque instant, à la vie pleine de regrets qui était la vôtre ! N'êtes-vous pas à l'abri ici, bien au chaud à l'intérieur de ma douceur ? »

Je hurlai : « Silence ! »

Et le silence se fit. Je fermai les yeux et m'efforçai de penser à elle, essayant de susciter son visage, mais je ne réussis qu'à faire naître un ovale nébuleux sans le moindre trait. Je l'avais perdue, elle s'était recroquevillée quelque part au fond du gouffre du temps. Alors j'essayai de retrouver au moins la musique de ses paroles mais, au lieu d'une fraîche mélodie de mots tendres et graves, s'éleva la voix détestable et détestée :

« ... petites mouches prisonnières de ma tendre prison, vous avez de bien étranges rêves, de bien étranges rêves... »

Puis les parois de ma cellule devinrent subitement transparentes et je revis mes compagnons étendus sur le sol, l'un au-dessus de ma tête, l'autre à plusieurs dizaines de « mètres » au-dessous de moi. Je poussai un cri qui rencontra l'écho de leur cris.

— « Werner... er... er... niel... niel... ew... ew... »

— « Lew... ew... ew... er... er... niel... niel... »

« ... qu'avez-vous besoin les uns des autres, puisque vous m'avez *moi*, moi et mon immense affection, mon inépuisable amour ! »

— « FERME FERME FERME-LA ! FERME-LA ! » La voix de Lew creva l'écran doucereux des mots susurrés par l'invisible présence...

... et la Voix s'éteignit comme une lampe.

Le silence qui suivit nous coupa le souffle. Un silence semblable dut s'abattre sur la Terre lorsque l'agneau ouvrit le septième sceau.

Puis nous revîmes le ciel et les étoiles, le foisonnement du pollen spatial avec en son plein centre le porc-épic qu'était notre vaisseau. Et j'eus soudain l'espoir insensé qu'ils sortiraient en force dans la nuit noire du vide, pétant le feu de Dieu par les

bouches de leurs lance-rayons, pulvérisant les murs de notre prison pour nous tirer de là, nous faire boire un verre de mauvaise liqueur et nous dire que nous avions été victimes du mal de l'espace. Nous vîmes l'astronef bouger très légèrement puis démarrer d'un seul coup pour tracer une courbe dans le ciel, arquant sa route autour de notre gigantesque prison. Bien sûr, ils allaient nous tirer de là ! Et nous serions bientôt loin de cette abomination qui parlait toute seule. Quand le vaisseau fut presque à la verticale, ce qui est bien sûr une façon de dire les choses, il se mit à vibrer à une telle vitesse qu'il semblait multiplié par dix, puis par vingt, et je me mordis les lèvres pour me convaincre que je ne rêvais pas. Puis d'un seul coup, happé par les ténèbres, il disparut. Je fermai les yeux et je sus que la fin de tout allait arriver.

« ... je *punis ainsi* votre *native méchanceté,* votre bestiale *virilité,* mes mouches indociles, mes petits insectes infidèles. Ils sont *partis* et ne *reviendront ja-mais* !

Je tâtai ma hanche droite à la recherche de mon pistolet, pris d'une frénésie, d'une rage qu'aucun mot n'aurait su exprimer. Je vis que mes compagnons se livraient au même geste :

CREVONS LA SALOPE !

CREVONS LA CHIENNE !

CREVONS LA PUTAIN !

Mais une langueur infinie coula le long de mes membres tandis que la Voix s'insinuait doucement dans mes oreilles :

« ... vos piqûres me seraient bien douces, mes amours, mes amants, mes petits princes cueillis dans le vent de l'espace. Vos piqûres ne me feraient point de mal mais je ne puis m'empêcher de trouver votre geste vain et je tiens à vous épargner toute lassitude inutile. Et maintenant, pour vous faire oublier cette tendre cruauté de ma part, je voudrais vous donner un peu de plaisir afin de compenser dans la mesure de mes moyens celui que vous me donnez, mes doux insectes à la tête miroitante... »

Alors, pour la première fois, je me rendis compte que je portais toujours le casque transparent, vissé sur le scaphandre. Je consultai ma montre-à-tout-faire attachée à mon poignet et constatai que l'atmosphère était devenue respirable.

« ... bien sûr, » roucoula la Voix, « quelle idée, je ne vais pas étouffer mes petites mouches à la tête de cristal ! »

Je retirai mon casque et aspirai une longue goulée d'air qui

picotait légèrement les narines et laissait sur la langue un petit goût d'épice...

...alors dans la dérobée merveilleuse de la chambre
sa robe en tombant le long de ses épaules
de ses hanches
de ses cuisses
jusqu'à ses pieds
refit le même bruit mer-veil-leux et nue extraordinairement nue et prodigieusement rendue à ma mémoire
A TOUTE MA MÉMOIRE QUI FONCTIONNE COMME JAMAIS ELLE
s'approcha de moi et ses paroles furent sublimement siennes :
tu as dit-elle si bien bien bien fait de me revenir oh ! comment as-tu vaincu les abysses du temps les trous sans
fond de l'espace comment as-tu fait en sens inverse
une route irréversible tu as vaincu le doute —
la nuit —
et le silence !
et elle fut dans mes bras — elle fut dans mes bras — et mon
plaisir fut à l'égal de mon bonheur — plus que du bonheur
et mille fois *plus* que du plaisir — indicible —
ver-ti-gi-neux... fut un bonheur s'élargissant autour de moi... comme les cercles concentriques autour d'une pierre jetée soudain dans une eau longtemps — trop longtemps — immobile mon amour mon amour ta voix me gerce comme une merveilleuse douleur et mes paroles portent ombrage à ta beauté mon sang me tonne aux oreilles je désirerais si ma mort doit venir mourir de cette manière parce que cela ne serait jamais mourir mourir est impensable au sein d'un tel déferlement de plaisir d'une si longue agonie de joie —————— mon amour —————— mon amour tu as vaincu le temps et aboli l'espace ———— ce que tu disais sur le fleuve dévorant des étoiles ce n'était qu'une triste erreur de ta part...
ERREUR !
le silence et la nuit
remplacèrent l'avalanche de sons et de couleurs ERREUR ! et surtout ! tromperie !

Quand le jour revint, il avait une laide couleur de cristal et je sus presque tout de suite que j'étais mort à moi-même. Audessus de moi, j'aperçus le visage décomposé de Werner et, quand je détournai la tête, j'entrevis dans la profondeur de notre prison vivante les yeux révulsés de Lew.

« ... oui, vous aurez tout cela chaque fois que vous le désirerez. Je ne suis vraiment pas jalouse, je ne peux pas vraiment être jalouse car votre plaisir est le mien et votre bonheur me comble de vos propres joies. J'ai eu d'autres captifs, des milliers d'autres captifs, mais leurs possibilités dans le domaine de la jouissance et du malheur n'étaient que peu de chose à côté de ce que vous êtes capables de m'offrir ! Pauvres petites mouches qui vous effrayez à tort de votre destin. Je suis pleine de douceur et toute pétrie de compréhension... Je suis prête à réaliser le moindre de vos désirs sauf de vous laisser vous nuire. Ma tristesse est infinie quand il m'arrive de penser que vous êtes mortels ! Promis à un lent pourrissement même en dépit de mes plus affectueux efforts. Quand, oh ! quand donc, je vous le demande, même si je vous sais incapables, pauvres petites mouches pusillanimes, de me répondre, obtiendrai-je l'amour éternel que je désire et que je mérite ? Quand *ils* me jetèrent dans les insondables profondeurs du vide, ils me donnèrent comme malédiction mon insatiable et dévorante soif d'amour. Quand vous mourrez, je connaîtrai à nouveau le désespoir *mais*, durant ces minuscules griffures d'éternité, vous serez à moi et je vivrai avec vous de belles, belles amours... »

Je demeurai couché au milieu de ce flux de paroles, brisé dans toutes les parties de mon corps, si profondément désespéré que je ne rêvais plus que de mourir ou alors de m'endormir pour énormément de temps d'un sommeil pareil à la mort, mais rien de semblable ne se produisit.

3

Il y eut des arbres, le bruit de la mer, des cris, des mouvements d'étoffe, des feux d'artifice, des giclements bariolés, totalement insensés, il y eut du sable, mes pieds en marchant s'y enfonçaient profondément, il se produisit un remue-ménage dans la foule, une galopade sonore de chevaux, un tollé général, des taureaux bondirent dans l'arène, soufflèrent bruyamment dans la poussière surchauffée toute parfumée de sang, dardèrent sur moi le regard de leurs yeux de basalte, il y eut des épées, des sons d'orchestre jouant faux, il y eut du soleil, de la pluie et du crachin et une débandade de bateaux rouillés sur l'océan... il y eut *même* des *arbres*... et *moi*... et Moi on m'a

jeté dans le fleuve des étoiles, dans le vide informe que j'ai peuplé de mon amour, que j'ai peuplé des mille facettes de mon amour.

Il y eut même des arbres
et elle me parlait de la mort qui m'attendait *là-bas* !

Bon Dieu, faites quelque chose, n'importe quoi, vous ne pouvez tout de même pas nous laisser crever. C'est ta voix, Werner ! Pourquoi t'emporter ainsi, pourquoi crier ?

« Oui, pourquoi te mettre dans une telle colère, belle petite mouche ? Chaque fois que tu t'emportes tu abrèges un peu ta vie et, partant, mon plaisir, que dis-je ? mon plaisir, j'ai lu dans vos cerveaux le sens que vous attribuez à ce mot et ce n'est pas *cela* que je cherche. Pas cela, non. Je suis un déversoir d'amour, je suis un immense réceptacle d'amour, je ne suis que cela, rien d'autre... »

... elle me parla des arbres : leur feuillage nous recouvrit, nous caressa, ralluma le désir en nous ; elle me parla des arbres, des arbres quand ils font silence, des arbres quand le vent les agite.

... le vent !

Ne me parlez pas du vent mauvais de l'espace, du vent de l'espace qui engloutit toute chose et qui, pareillement, m'engloutit quand ils me jetèrent dans la froide ténèbre du cosmos, du cosmos dénué d'amour.

... je veux t'entendre parler d'arbres !

Des volte-face brutales de la lumière me ramenèrent au sens de la réalité. Je tombai de mes songes comme une chenille que l'on secoue brutalement de la tige d'une fleur ou de la douce nervure d'une feuille. La lumière m'enfonça des aiguilles ardentes sous les paupières. Je poussai un cri auquel répondirent les clameurs de mes compagnons.

— « Qu'as-tu fait de l'astronef ? »

Il n'y eut pas de réponse. La Présence Bavarde ne se manifesta pas. Dans leurs prisons respectives Lew et Werner s'agitaient comme de lointains insectes, effrayés comme moi par le soudain silence et par l'abrupte rupture de la trame de leurs rêves. Les lumières fusaient, tournoyaient. Je me dressai à demi, tremblant, affolé par l'écrasante certitude que le piège qui nous avait capturés était sans failles ni bavures. Je reconnus au fond de moi la vieille peur de mourir, de n'être plus rien que mort, que silence, que pourri-

ture... Le monde clos, borné, stupide, aux conversations paresseuses qu'était l'astronef me sembla capitonné de protectrice bienveillance, d'amitié tutélaire infiniment souhaitable. A défaut d'être accueillant, l'astronef représentait au moins une façon de vivre, de penser, de s'engueuler, d'attendre, de passer le temps. L'astronef fonçait tout droit — il n'y avait pas à s'en faire (et on ne s'en faisait pas !) : un cerveau-guide traçait son inébranlable route dans l'espace — fonçait tout droit vers notre ultime destination : une jolie planète mauve avec des vignes et *deux* soleils, des cannes à sucre et des roseaux, des indigènes stupides à qui l'on pouvait donner de grands coups de pied dans le derrière, des femelles faciles à manœuvrer, et une succession acceptable de saisons printempsétéautomnehiveretc. Encore quelques mois de patience et on y serait arrivés ! On aurait pu s'asseoir dans un coin et réfléchir à toutes les occasions manquées, à la chasse au lapin, à la course aux armements, aux dépits amoureux, et au détraquage mental consécutif à la démystification de l'amour sexuel.

Je reconnus que j'étais prisonnier d'une monstrueuse entité, d'une cellule cancérigène, dévorante, qui happait les vies quelles qu'elles fussent pour leur sucer leur contenu d'amour, qui se tenait accrochée dans l'espace comme une perfide dionée. Il y avait une chance sur un terrible nombre de millions pour qu'elle nous gobât au passage mais elle *nous avait gobés* ! Et dans un certain sens, je comprenais le monstre, je le *plaignais* même.

J'ai exploré de fond en comble les couloirs intimes du cristal. Je pouvais voir de loin mes compagnons et j'ai tenté à de multiples reprises de les rejoindre. Mais tout contact est impossible. Nous sommes encapsulés dans nos niveaux respectifs et de délirants trompe-l'œil nous éloignent les uns des autres quand nous croyons que nous allons pouvoir nous tendre la main. Parfois nous sommes là, face à face, presque à nous toucher, mais il n'y a rien à faire : nous basculons en arrière, nos bras s'agitent en tous sens, nos doigts tâtonnent, frôlent des surfaces de verre impeccablement lisses et polies...

« ... non, non, non, petites mouches, » dit la voix, « je vous aime trop pour vous laisser faire de telles bêtises. »

J'ai utilisé le très vieux procédé de Robinson Crusoe. J'ai compté les tours de cadran sur ma montre et j'ai fait des marques

rondes ou carrées sur un petit carnet que j'ai retrouvé au fond d'une de mes poches imperméables. Il y a maintenant 48 jours que nous nous trouvons dans le cristal. Depuis notre entrée dans la bête de pierre, nous n'avons ni mangé, ni bu, ni fait de besoins naturels... Nous ne pouvons même pas dire que nous dormons. Parfois la lumière s'éteint au fond de nous-mêmes et nous oublions le temps. Peut-être mes calculs sont-ils entièrement erronés et cela fait-il infiniment plus de temps que nous nous trouvons dans le ventre du cristal. Jusqu'à ma barbe qui au bout de — je suppose — quarante-huit heures s'est arrêtée de pousser. Sans doute nous préfère-t-ELLE glabres...

Oh ! c'est horrible ! Ce matin, Werner et moi nous avons vu mourir notre compagnon. Oui, ce fut positivement horrible. Les détails tiennent du cauchemar. C'était quelque chose de tout à fait stupide. Peut-être une péritonite ou quelque chose de semblable. Je serais incapable de donner plus de précisions. Toujours est-il que Lew se tenait le ventre et hurlait comme un chien. Il hurlait et, par-dessus ses cris de souffrance, nous parvenaient les gémissements de notre geôlière :

« ... pauvre, pauvre petite mouche, tu as si mal, si mal et je t'aime tant. Ne puis-je vraiment rien faire pour t'empêcher de mourir ? Ne puis-je te donner un peu de l'excédent de ma longue vie ? Ne meurs pas petite mouche, oh ! surtout, *surtout ne meurs pas* ! ! ! »

Mais Lew creva tout de même. Et sa fin fut effroyable. Il se contorsionna comme si on lui fouillait les entrailles avec des tenailles ardentes, comme si on lui arrachait le bas-ventre avec des pinces rougies au feu. Rien, pas le moindre détail de sa terrible agonie ne nous fut épargné. Et par Dieu je m'en souviens ! Je m'en souviens.

Si cette salope n'avait pas détruit l'astronef, cela aurait été un jeu d'enfant de tirer Lew d'affaire.

... 57e jour ! (Si mes comptes sont exacts...) Je vois Werner assis sur son derrière, dans une position extrême-orientale et perdu dans la contemplation de son nombril. Dans le coin du cristal où je n'ose regarder, la masse contractée par la douleur et la mort qui fut Lew est toujours présente. Je n'y comprends rien !

La « bête » a supprimé en nous la soif et la faim mais elle a été impuissante à détourner la souffrance et la mort de notre compagnon...

Mon angoisse est torturante depuis que je ne rêve plus d'elle !

Peut-être le cristal veut-il nous punir.

A moins qu'il ne porte le deuil de Lew !

C'est intolérable.

C'est intolérable... Oui c'est vraiment in-to-lé-ra-ble ! Je suis couché sur le dos et je LA supplie. Fais-moi rêver. Je t'en prie. Je me fiche de tout, de crever comme de l'éternité, mais fais-moi rêver ! Envoie-moi des images. *Des images. Des impressions. Des sensations. Des sensations fortes.* Puisque TU connais *très* exactement mes désirs. Tu ne peux pas me faire *ça* ! Me laisser claquer comme ça. Me laisser carrément claquer dans l'ignorance. Si tu m'aimes, aide-moi ! Envoie-moi des rêves ! De *beaux rêves* ! Des rêves, tu sais, avec elle et tout le reste, avec elle et puis sa robe qui glisse et ses mains qui se posent sur moi. TU vois ce que *je veux dire* ?

C'est intolérable !

Est-ce que ton vieux regard de cristal si terriblement amoureux est devenu incapable de discerner mes songes, dis ? Ou bien alors est-ce que tu aimais Lew plus que *moi,* salope ?

... 62e jour ! Mais comment avoir une certitude ? Werner rampe sur le ventre à travers les corridors du cristal. Il essaye visiblement de se rapprocher de moi, le pauvre idiot. Je m'endors et, quand je me réveille, il est toujours en train de ramper. J'ai l'impression très nette qu'il a perdu la raison. Le cristal ne me parle plus. De poignantes douleurs me tiennent le cœur. Je suis désespéré. Je ne souhaite qu'une chose : qu'ELLE m'endorme et qu'ELLE me fasse rêver, cette pute jalouse, cette saleté !

... 68e jour ! Je crois.

Werner se trouve à quelques mètres de moi et me regarde avec des yeux stupides. Il me montre quelque chose au-dehors. Je regarde. Il y a le grand entonnoir obscur de l'espace et, dans l'espace, une tache jaune. J'en ai le vertige. Je me mets à rire.

Il fait de grands gestes. A n'en pas douter, je rêve. De toute façon, Werner est complètement fou. Je reste couché sur le dos : tout cela ne m'intéresse pas!

——— il y a eu récemment de grandes explosions de lumière. Et il y a à nouveau elle et les merveilleux rêves. *Elle et tout. Elle et tout le reste.* Grâce à cette chose crachée dans l'espace par je ne sais *qui*. Je rêvais si bien et puis, en plein milieu de nos merveilleuses amours, il y a eu des explosions ! Et puis aussi le noir. Le noir. Le grand noir dénué de rêves, dénué du bruit de sa robe qui glisse le long de ses hanches. Il y a eu des impressions fugaces... des impressions ! Des êtres engommés, casqués qui envahissaient mon rêve. Nom de Dieu ! Et une chose qui aurait pu faire penser à l'astronef, quelle aberration, nichée en plein milieu du ciel !

Et des voix, des voix qui disaient, nasillardes, crevant mes rêves comme des cercles de papier :

« C'est le seul qui reste, mais *pour ce qu'il en reste* ! »

——— des formes s'agitent. Je me demande qui elles sont, ce qu'elles me veulent.

des mouches dirait-on des mouches peut-être

mais je m'en moque

car je ne suis rien d'autre qu'une pierre et je me souviens du vent mauvais de l'espace

4

Le commandant Meyers laissa retomber le rideau. La façon dont le médecin de bord hochait la tête était assez éloquente pour qu'on s'abstînt de commentaires. Pourtant l'officier ne put s'empêcher de penser à haute voix :

— « Cette chose nous a rejetés en arrière très loin, si loin qu'il nous a fallu de nombreuses semaines pour la retrouver. A croire qu'elle avait brouillé pour nous les pistes du temps... J'ignore ce qu'est cette chose et je ne tiens guère à le savoir. Dieu seul sait ce qu'ils ont pu voir là-dedans... à moins que... »

Il jeta un regard apitoyé sur le rideau qui cachait le rescapé roulé en boule dans la position fœtale, incapable de souffler mot, complètement enkysté au fond de lui-même.

« Vous ferez braquer toutes les pièces sur ce mauvais caillou et vous ne briserez le champ de force protecteur que le temps de la canonnade ; je ne tiens pas à prendre de nouveaux risques. Jusqu'à présent, nous n'avons réussi qu'à creuser un tout petit tunnel dans le cristal. La « bête » est résistante en diable. C'est une saleté vicieuse. »

— « Je me demande, » fit le premier officier, « comment nous avons pu résister à ses... appels. »

— « Peut-être parce que nous ne sommes pas sentimentaux. L'espace a fini par faire de nous des pierres... ou bien manquons-nous d'imagination ? »

Il regarda le cristal sur l'écran panoramique, avec des yeux où il y avait presque du regret.

« Vous entendez, *toutes* les pièces, et feu à volonté ! »

Les canonniers allèrent rejoindre leur poste. Le cristal rehaussait la nuit d'un flamboiement pourpré.

Le commandant Meyers ferma les yeux, juste le temps d'un soupir, puis il ordonna :

« *Feu !* »

Au moment où le cristal éclata, répandant aux quatre cardinales du firmament d'infinitésimales gouttes de lumière, le rescapé poussa un cri à la limite de l'audible et mourut. Son corps se recroquevilla comme une boule de papier chiffonné et ce fut dans cette position qu'on l'éjecta dans l'espace aveugle.

CLIFFORD

D. SIMAK

La génération finale

Depuis l'époque lointaine (1952) où le Club Français du Livre offrait (par esprit de pionnier ou par inconscience) à ses adhérents éberlués la première édition française de Demain les chiens, *le nom de son auteur alors inconnu, Clifford D. Simak, est devenu l'un des plus prestigieux de la science-fiction américaine aux yeux des amateurs de notre pays. Il fait partie, avec van Vogt, Heinlein et Asimov, des écrivains dont l'œuvre a été le plus traduite en France, au point de ne plus guère comporter de livres inédits. (Le score actuel s'établit ainsi : van Vogt, 16 ouvrages, en comptant les deux recueils de nouvelles sur le point de paraître au C.L.A. ; Heinlein, 11 ouvrages, en considérant comme un seul titre les deux tomes de* l'Histoire du futur ; *Asimov, 12 ouvrages, en considérant également comme un seul titre les deux tomes de* Histoires mystérieuses ; *enfin Simak, 12 ouvrages, en comptant son dernier feuilleton en date dans* Galaxie : La planète des ombres.) *Parmi ces douze titres de Simak parus en France, tous les aspects de son œuvre ont été représentés : depuis le space-opera de ses débuts* (Les ingénieurs du cosmos) *jusqu'à ses plus récentes productions* (Les fleurs pourpres, Le principe du loup-garou), *en passant par les chefs-d'œuvre qui marquèrent le point culminant de sa carrière* (Demain les chiens, Dans le torrent des siècles).

« Point culminant » : est-ce à dire que, depuis, le cours de cette carrière se soit infléchi vers un degré de qualité moindre ? Dans le cas d'un auteur de la classe de Simak, la qualité reste certes à un niveau constant. Pourtant, aux Etats-Unis mêmes, certains de ses romans récents ont reçu un accueil

assez froid de la part de la critique (1). *Et il est indéniable que des romans comme* Une certaine odeur. Les fleurs pourpres *ou* Le principe du loup-garou, *quel que soit l'agrément qu'on retire de leur lecture, n'offrent pas l'originalité et la beauté des chefs-d'œuvre précités. On a en outre reproché à Simak, alors que jadis on célébrait son humanisme, de faire désormais de cet humanisme un peu une marque de fabrique, au point d'adopter un ton volontiers prêchi-prêcha. Ses thèmes bucoliques (l'éloge de la vie rurale et des mœurs champêtres, l'apologie de la solitude dans les campagnes verdoyantes, loin de la civilisation mécanique) ont été tant de fois utilisés par lui qu'ils finissent par être un peu usés. Bref, pour certains* fans *sans pitié, Simak serait à mettre au rang des croulants.*

La vérité se situe en-deçà de ces constatations. Simak n'est peut-être plus redevenu le créateur inspiré qu'il a été à une certaine période, mais il n'en reste pas moins que sa carrière, considérée dans son ensemble, constitue l'un des plus beaux exemples de continuité qui existe dans le domaine de la science-fiction. Du jeune écrivain qui, en 1939, écrivait Les ingénieurs du cosmos *jusqu'au vétéran de 65 ans qui, aujourd'hui, continue de publier régulièrement un nouveau roman presque chaque année, il y a un long chemin jalonné d'œuvres mémorables. Comme celui de Bradbury ou de van Vogt, le nom de Simak est un de ceux qui, en France, ont débordé du cercle des amateurs pour être connus même des non-initiés. Et ce n'est que justice.*

Reste à parler de la nouvelle qui suit. Parue en 1950 dans Astounding, *elle se situe donc à l'apogée de la carrière de Simak. Elle est basée sur une idée qui fut extrêmement en vogue durant tout l'âge d'or de la science-fiction et même au-delà : celle du vaisseau spatial qui met des siècles à atteindre son but et où, au fil des générations, les descendants des premiers voyageurs ont oublié le sens de leur mission et développé une société en vase clos. Cette idée a donné lieu à de nombreux romans et récits, dont nous ne citerons que quelques exemples :* Les orphelins du ciel *de Robert Heinlein (dans le tome 2 de l'*Histoire du futur *au C.L.A.),* Croisière sans escale *de Brian Aldiss (Denoël),* Le navire-étoile *de E.C. Tubb (Fleuve Noir),* Les chercheurs d'étoiles *de Milton Lesser (Daniber),* Les souhaits aux étoiles *de Judith Merril (*Fiction *n° 63),* Le vent souflfe où il veut *de Chad Olivier (*Fiction *n° 68), etc. L'intérêt de ce récit est donc de permettre une confrontation entre l'usage que fait Simak de ce thème et les autres traitements qui en ont été donnés par ailleurs. Rien de mieux qu'un tel sujet de convention, analogue à un exercice imposé, pour juger en définitive de la valeur d'un écrivain. Disons tout de suite que Simak sort à son avantage de l'épreuve.*

A. D.

(1) A titre d'exemple, voici un extrait du compte rendu de l'avant-dernier roman de Simak : *Why call them back from heaven ?*, sous la plume féroce d'Algis Budrys (dans *Galaxy* de juin 1967) : « *Ce livre n'a d'existence que dans quelques scènes. (...) C'est seulement lorsque son héros est en contact avec le monde le plus réel aux yeux de l'auteur (la campagne du Wisconsin et du Minnesota) que Simak écrit vraiment quelque chose. Encore n'écrit-il rien qu'il n'ait déjà écrit auparavant. Le reste du temps, en tâcheron consciencieux, il débite des fadaises, de façon plus laborieuse que d'autres qui font cela d'instinct.* »

DEPUIS bien des générations, c'était le silence. Et le silence prit fin.

A l'*aube* naquit le Murmure.

Ceux du Peuple s'éveillèrent et, tapis au creux de leurs lits, écoutèrent le Murmure.

Car n'était-il pas dit qu'un jour viendrait le Murmure ? Et que le Murmure serait le commencement de la Fin ?

Jon Hoff s'éveilla. Et s'éveilla Mary Hoff, son épouse.

Ils étaient seuls dans leur compartiment car ils n'avaient pas d'enfants. Ils n'avaient pas le droit d'en avoir. Il fallait d'abord qu'il y ait place pour un enfant, par conséquent le vieux Joshua devait mourir. Ils seraient alors autorisés à en avoir un. Aussi attendaient-ils la mort de Joshua, honteux des prières silencieuses qu'ils adressaient pour qu'il trépassât bientôt.

Le Murmure naquit et se propagea dans tout le Vaisseau. Le lit dans lequel Jon et Mary se recroquevillaient bascula en arrière et projeta ses occupants contre la paroi de métal trépidante tandis que le reste du mobilier — la commode, les chaises, la table — bondissant soudain, s'écrasait sur le mur, s'y immobilisant comme si celui-ci était soudain devenu plancher, comme si le plancher était soudain devenu mur.

La Sainte Image continua de se balancer un instant au plafond, qui un moment plus tôt était l'autre mur, puis à son tour elle chut.

Alors le Murmure cessa et ce fut de nouveau le silence. Mais point le silence d'avant car, s'il n'y avait pas de bruits particuliers décelables et identifiables, il existait une multitude de sons. Sons devinés, sinon entendus, d'une énergie jaillissante, de la rumeur de vieilles machines renaissant à la vie, d'un ordre ancien, longtemps assoupi, qui reprenait vigueur.

Jon Hoff s'extirpa tant bien que mal de sous le lit et, prenant appui sur ses bras, le souleva de son dos pour que sa femme pût se dégager à son tour. Une fois libres, ils se tinrent debout sur le mur-qui-était-devenu-plancher et contemplèrent le mobilier détruit — mobilier qui n'était pas seulement le leur mais qui avait servi et s'était transmis jusqu'à eux de génération en génération.

Car rien ne devait se perdre, rien ne devait être jeté. Telle était la loi — une loi parmi beaucoup d'autres : on ne devait rien perdre, rien jeter. On se servait de tout ce qui existait jusqu'au bout, jusqu'à l'ultime limite. On absorbait ce qu'il fallait de nourriture — ni plus, ni moins. On buvait ce qu'il fallait d'eau —

ni plus ni moins. On respirait perpétuellement le même air — littéralement le même. Les résidus corporels aboutissaient au convertisseur qui les transformait en quelque chose que l'on pouvait — ou que quelqu'un d'autre pouvait — utiliser à nouveau. On se servait même des morts. Il y avait eu de nombreux morts depuis le Prime Commencement. Dans quelques mois, bientôt peut-être, Joshua rejoindrait à son tour leur cohorte, il offrirait son corps au convertisseur pour le plus grand bénéfice de ses compagnons, il restituerait finalement et irrévocablement ce qu'il avait reçu de la communauté, il paierait *sa* dernière dette — et donnerait à Jon et à Mary le droit d'avoir un enfant.

Car il nous faut un enfant, songeait Jon en regardant le compartiment dévasté. Il leur fallait un enfant à qui transmettre la Lettre et le Lire.

Il existait aussi une loi concernant le Lire. On ne devait pas lire : la lecture était un art maléfique issu du Commencement et, lors du Grand Eveil, dans les ténèbres du Lointain Passé, le Peuple avait pourchassé ce péché d'entre les péchés et décrété qu'il ne fallait pas qu'il fût.

Aussi était-ce un maléfice que Jon avait à transmettre, un art démoniaque et pourtant il s'était engagé envers son père, mort depuis longtemps, il avait juré. De plus, il avait le sentiment harcelant que la loi se trompait.

Pourtant, les lois ne se trompaient jamais. Toutes avaient leur raison. Une raison à leur mode de vie, une autre au Vaisseau, une autre expliquant pourquoi il existait et pourquoi il portait le Peuple dans ses flancs.

Quoique, à bien y réfléchir, peut-être Jon ne transmettrait-il pas la Lettre. Peut-être serait-ce lui qui l'ouvrirait car il était écrit sur l'enveloppe qui la contenait qu'elle devait être ouverte en cas d'urgence. Et il y avait peut-être urgence maintenant que le Murmure avait brisé le silence, que le plancher était mur et le mur plancher, songeait Jon.

Des voix s'élevaient des autres compartiments, voix effrayées qui hurlaient, voix vibrantes de terreur, piaillements frêles et aigus des enfants.

— « C'était le Murmure, Jon, » dit Mary Hoff. « La Fin va commencer. »

— « Nous ne savons pas. Il faut attendre. Nous ne connaissons pas la Fin. »

— « On dit... »

Toujours la même chose, pensa Jon.

On dit. On dit. On dit.

Des paroles. Pas des écrits. Il n'y avait rien à lire.

Et le lointain souvenir des mots prononcés par son père lui revint en mémoire :

Le cerveau et la mémoire t'induiront en erreur car la mémoire oublie les choses et les déforme. Mais le mot écrit demeure à jamais tel qu'au premier jour. Il n'oublie pas son sens et ne le change pas. Tu peux te fier au mot écrit.

— « On dit que la Fin viendra très vite après que le Murmure se sera fait entendre, » dit Mary. « Les étoiles ne se déplaceront plus, elles seront immobiles dans les ténèbres et ce sera le signe certain que la Fin sera proche. »

La Fin de quoi ? se demanda Jon. La nôtre ? Celle du Vaisseau ? La fin des étoiles elles-mêmes ? Ou, peut-être, la fin de tout — du Vaisseau, des étoiles et de la vaste nuit dans laquelle elles tourbillonnent.

Il frémit, non point parce que le Vaisseau ou parce que le Peuple dussent finir mais parce qu'il était terrifiant de songer que l'ordre de leur vie — si merveilleux, si efficace, si bien équilibré — dût finir. N'était-il pas splendide que tout, en effet, fonctionnât de façon si parfaitement ordonnée que la subsistance soit toujours assurée pour le Peuple sans qu'il y ait jamais d'excédents ? Ni excédents de nourriture, ni excédents d'eau, ni excédents d'air ni même excédents de population car on ne pouvait avoir d'enfant avant la mort de la personne assignée.

Des pas résonnaient dans le couloir extérieur, des cris retentissaient et, soudain, quelqu'un frappa la porte à coups de poing.

— « Jon ! Jon ! » s'exclama une voix. « Les étoiles sont immobiles ! »

— « Je le savais ! » s'écria Mary. « Je te le disais, Jon... Cela se passe comme on l'a toujours dit. »

Les poings heurtaient toujours la porte.

Et la porte était là où logiquement une porte doit être, là où l'on débouchait directement sur le corridor au lieu d'avoir à gravir l'échelle maintenant inutile qui, à présent, la reliait de façon ridicule au mur-qui-avait-été-le-plancher.

Pourquoi n'y ai-je pas songé avant ? s'interrogeait Jon. Pourquoi l'idée ne m'était-elle pas venue qu'il était absurde de grimper pour atteindre une porte s'ouvrant dans le plafond ?

Peut-être... peut-être aurait-il dû en aller ainsi de tout temps.

Peut-être les choses étaient-elles fausses avant. Et peut-être les lois étaient-elles fausses.

— « J'arrive, Joe. »

Quand Jon eut ouvert la porte, il vit que ce qui avait été la paroi du couloir faisait office de plancher, que toutes les autres portes des compartiments débouchaient sur le couloir où les gens se bousculaient et il pensa : On peut désormais supprimer les échelles. Nous n'en avons plus besoin. Il n'y aura qu'à les livrer au convertisseur. Cela nous donnera la marge que nous n'avons jamais eue.

Joe l'empoigna par le bras. « Viens avec moi. »

Ils se rendirent dans une bulle d'observation sens dessus dessous. Les étoiles étaient immobiles.

Exactement comme il était dit : elles étaient immobiles.

C'était un spectacle effrayant car on voyait maintenant qu'elles n'étaient pas de simples tourbillons de lumière se mouvant sur un noir et plat rideau mais qu'elles flottaient dans le vide — un vide qui vous étreignait le cœur, qui vous suffoquait, qui vous faisait vous agripper aux montants de métal des hublots et lutter pour conserver son équilibre, lutter pour chasser le vertige qui s'emparait de vous à la vue de cet incompréhensible abîme.

Ce *jour-là* on ne joua pas, on ne se promena pas, on n'alla pas se délasser au foyer.

De petits groupes de gens effrayés s'aggloméraient et parlaient entre eux. On pria dans la chapelle qui abritait la plus grande des Saintes Images figurant l'Arbre, les Fleurs, la Rivière et la Maison lointaine avec un Ciel où il y avait des nuages, et un Vent invisible mais dont on savait l'existence. On remit de l'ordre dans les compartiments pour la *nuit* et le sommeil ; on raccrocha les Saintes Images qui étaient le plus précieux trésor de chaque ménage. On enleva également les échelles.

Mary Hoff récupéra sa Sainte Image parmi les débris qui jonchaient le plancher, Jon grimpa sur une chaise et la fixa au mur-qui-avait-été-le-plancher tout en se demandant pourquoi chacune des Saintes Images différait légèrement des autres. C'était la première fois qu'il se posait cette question.

L'arbre apparaissait aussi dans la Sainte Image des Hoff. Mais sous l'arbre, il y avait un Mouton, une Barrière, un Ruisseau et, dans le coin, quelques minuscules Fleurs. Et, naturellement l'Herbe qui montait jusqu'au Ciel.

Mary se rendit ensuite dans un compartiment voisin pour parler avec d'autres femmes et Jon s'engagea dans le couloir d'un pas nonchalant comme s'il flânait, pour que personne ne le remarque ou ne décèle en lui la moindre précipitation.

Mais une hâte soudaine et terrible le poussait en avant.

Il tâchait de donner l'impression de badauder pour passer le temps. Cela lui était facile car il n'avait fait que ça toute sa vie. Comme les autres. Sauf quelques-uns — heureux ou malheureux : tout dépendait de la façon dont on envisageait les choses — qui, au lieu d'être oisifs, s'occupaient des jardins hydroponiques (1), des étables ou des poulaillers.

Mais, songeait Jon, tout en s'éloignant d'un pas flâneur, ses compagnons et lui, pour la plupart, étaient tout bonnement devenus des spécialistes en l'art de tuer le temps — rien de plus. C'était vrai pour lui comme pour Joe. Leurs interminables parties d'échecs en témoignaient. Le soin qu'ils mettaient à se rappeler chaque mouvement des pièces, chaque tournoi. Et les heures qu'ils passaient à en analyser les enregistrements, à noter minutieusement toutes les tactiques heureuses... Et pourquoi pas ? Pourquoi ne pas conserver trace de ces parties et les annoter ? Que faire d'autre ? Que faire ?

Il n'y avait personne dans le couloir assombri. A présent, seules, ici et là, des ampoules électriques luttaient contre l'obscurité. Il n'en restait plus guère : les gens les dérobaient depuis tant d'années pour les installer dans leurs habitacles.

Arrivé à la hauteur d'une bulle d'observation, il s'y tapit et scruta le couloir. Patiemment, il attendit au cas où quelqu'un l'au-

---

(1) L'hydroponique est l'art de faire pousser des plantes dans de l'eau additionnée de substances chimiques. De nombreuses expériences ont démontré le caractère pratique de l'hydroponique mais, jusqu'à présent, de telles cultures ne se sont jamais révélées économiquement satisfaisantes à ma connaissance. Les corps chimiques nécessaires à la croissance végétale sont le carbone, l'oxygène, l'hydrogène, l'azote, le potassium, le calcium, le magnésium, le soufre, le phosphore et le fer. De petites quantités de bore, de zinc, de manganèse et de cuivre sont également requises, et parfois un soupçon de molybdène. Dans un astronef, l'hydroponique serait un moyen idéal de produire de la nourriture et présenterait un avantage supplémentaire : en effet, les plantes, en croissant, absorberaient l'oxyde de carbone et libéreraient de l'oxygène, ce qui simplifierait le problème du maintien de l'atmosphère. Et comme, dans un astronef, il n'y aurait pas de saisons, la récolte serait permanente. Certes, au début, les insectes parasites pourraient constituer un inconvénient mais ils seraient probablement éliminés en l'espace d'une génération, moins peut-être, de sorte que les cultures n'auraient plus à souffrir de parasitisme. Même chose en ce qui concerne les maladies végétales. Une fois éliminés ces deux fléaux, il n'y aurait plus de danger car tout risque de contamination ultérieure serait *ipso facto* écarté. Comme il n'y aurait pas de lumière solaire à bord d'un astronef — la lumière solaire est indispensable à la croissance végétale — des lampes pallieraient cette carence.

C.S.

rait suivi. Il était sûr qu'il n'y aurait personne mais on ne sait jamais et il ne pouvait pas prendre ce risque.

Comme personne ne se montrait, il se remit en route et ne tarda pas à arriver à l'escalator délabré conduisant aux niveaux centraux. Cette fois encore, ce n'était plus pareil. Naguère, à mesure qu'il gravissait les degrés, il perdait du poids, ses pieds avaient de moins en moins de prise sur les marches et c'était en nageant plutôt qu'en marchant qu'il gagnait le cœur du Vaisseau. Or il constata qu'il ne perdait pas de poids et qu'il ne flottait pas. Il lui fallut avancer péniblement d'escalator brisé en escalator brisé. Il parcourut ainsi seize entreponts.

Il était à présent dans le noir. Il n'y avait plus une seule ampoule : toutes avaient été volées ou avaient grillé. Il progressait en se guidant sur la main courante, devinant à l'avance les puits d'intersection.

Il atteignit enfin le niveau voulu et se dirigea en tâtonnant jusqu'à la cachette, une infirmerie.

Il ouvrit un tiroir de l'armoire à pharmacie murale et fouilla. Sa main rencontra les trois choses que le tiroir recélait : la Lettre, le Livre et une ampoule.

Toujours tâtonnant, il localisa la douille, y fixa l'ampoule et la lumière inonda la pièce exiguë, son plancher recouvert de poussière, le lavabo, la paillasse, les placards vides, les portes béantes.

Il étala la Lettre sous l'ampoule et lut ces mots écrits en majuscules :

A N'OUVRIR QU'EN CAS D'URGENCE.

Il réfléchit longuement. Il y avait eu le Murmure. Les étoiles étaient immobiles.

C'était un cas d'urgence, songea-t-il.

Car n'était-il pas dit que, lorsque viendrait le Murmure et que les étoiles s'immobiliseraient, la Fin serait proche ?

Et si la Fin était proche, c'était un cas d'urgence.

La Lettre à la main, il hésita. Quand il l'aurait ouverte, il n'y aurait plus de Lettre et plus de Lire à transmettre. Car c'était pour cet instant que la Lettre était passée de père en fils tout au long de tant et tant de générations.

Lentement, Jon la retourna. Il déchira le bord cacheté d'un coup d'ongle. La cire desséchée se rompit en craquant et le rabat de l'enveloppe s'ouvrit.

Il prit le message et le lissa sur un meuble. Puis il lut

à mi-voix comme lit quelqu'un qui a lentement déchiffré le sens des mots dans un antique dictionnaire :

Au fils du fils de mes lointains fils.

Tes ancêtres t'auront dit — et, quand tu liras ceci, il se peut que tu le croies — que le vaisseau est un mode de vie, qu'il est né d'un mythe et va vers une légende, que sa réalité et son but n'ont pas de sens.

Il serait vain de ma part d'essayer de t'expliquer le sens ou la finalité du vaisseau car si les mots sont en eux-mêmes l'expression de la vérité, ils auront peu de poids contre la perversion de leur sens qui, lorsque tu les liras, aura peut-être pris l'ampleur d'une religion.

Mais le vaisseau a une finalité, encore que, à l'heure même où j'écris ceci, elle se soit obscurcie. Il continuera sa route et, plus le temps passera, plus le boisseau du rationalisme humain obscurcira ce qui pourrait encore subsister de cette finalité.

Le jour où des yeux liront ce message, il y aura des explications pour rendre compte du vaisseau et de son peuple mais ces explications seront coupées du savoir.

Le savoir est nécessaire pour que le vaisseau atteigne sa destination. Aussi en ai-je assuré la sauvegarde pour toi, moi qui suis mort, moi dont le corps s'est dissous dans une plante mangée depuis longtemps, dans un morceau de tissu depuis longtemps usé, dans une molécule d'oxygène, dans une pincée d'engrais. Le second feuillet de cette lettre contient les directives requises pour acquérir le savoir.

Et je te charge de l'acquérir et de l'utiliser afin que la vie et l'intelligence de ceux qui ont lancé le vaisseau, de ceux qui lui ont fait poursuivre sa route et de ceux qui habitent maintenant dans ses flancs n'aient pas été vaines, afin que leur dévouement n'ait pas été vain, afin que le Rêve de l'Homme ne meure pas parmi les étoiles lointaines.

Quand tu liras ceci, tu sauras mieux que moi qu'il ne faut rien perdre, rien gaspiller. Et si le vaisseau n'atteignait pas sa destination, s'il ne parvenait pas au but qui est sa raison d'être, ce serait un gaspillage si gigantesque qu'il passerait l'imagination. Des milliers de vies gâchées, le savoir et l'espoir anéantis... Ce serait abominable.

Tu ne connaîtras pas mon nom car, quand tu liras ces lignes,

il se sera dissipé comme se sera dissipée la main qui a tenu la plume mais mes mots continueront de vivre ainsi que le savoir et la responsabilité qu'ils recèlent.

Et je signe : ton ancêtre.

Suivait une arabesque que Jon ne put déchiffrer.

Il laissa tomber la Lettre sur le meuble couvert de poussière. Les mots qu'il avait lus assaillaient son cerveau.

Un vaisseau né d'un mythe et allant vers une légende. Mais la Lettre disait que c'était faux. Il y avait une finalité et il y avait une destination.

Une destination ? Qu'est-ce que c'était ? Le Livre me l'apprendra, pensa Jon.

Les mains tremblantes, il prit le Livre dans le tiroir, l'ouvrit à la lettre D et suivit la colonne du doigt : *dessuinter, dessus, destin, destinataire, destination...*

Destination (n.f.) lieu fixé pour la fin d'un voyage ou vers lequel quelque chose est expédié ; endroit ou point que l'on vise.

Le Vaisseau avait une destination. Il allait quelque part. Un jour, il parviendrait à l'endroit vers lequel il se dirigeait. Alors, bien sûr, ce serait la Fin.

Le Vaisseau allait quelque part.

Mais comment ? Se mouvait-il ?

Jon secoua la tête avec incrédulité. Il était inconcevable que le Vaisseau pût se mouvoir. C'étaient les étoiles qui se mouvaient, pas le Vaisseau.

Il devait y avoir une autre explication, c'était certain.

Jon prit le second feuillet et le lut de bout en bout mais il ne comprit rien car son cerveau était las et ses pensées confuses. Il rangea la Lettre, le Livre et l'ampoule dans le tiroir qu'il referma et s'en fut.

Son absence n'avait pas été remarquée. Jon, allant et venant au milieu de ses compagnons, tentait de redevenir l'un d'entre eux, d'envelopper sa neuve nudité de la vieille couverture de l'habitude — mais il n'était plus un parmi les autres.

Un savoir terrible le séparait maintenant de ses frères : il savait que le Vaisseau avait une finalité et une destination, qu'il était né quelque part et qu'il allait quelque part, que, lorsqu'il

serait arrivé là où il devait arriver, ce serait la Fin, non pas du Peuple, non pas du Vaisseau, mais seulement la fin du Voyage.

Il entra dans le salon et resta un temps immobile dans l'encadrement de la porte. Joe jouait aux échecs avec Pete et, à cette vue, il éprouva un fugitif mouvement de rage : en effet, il y avait des années et des années que Joe jouait exclusivement avec lui. Mais sa colère s'apaisa aussi vite qu'elle était née et, pour la première fois, il regarda les pièces — c'est-à-dire qu'il les vit vraiment pour la première fois. Ce n'étaient que de futiles morceaux de bois sculpté, parfaitement étrangers au nouvel univers de la Lettre et de la Finalité.

George jouait au solitaire un peu plus loin, d'autres jouaient au poker en se servant de jetons de métal qu'ils appelaient *argent* bien que personne ne sache pourquoi on leur donnait ce nom. Ce n'était qu'une appellation de même que le Vaisseau était l'appellation du vaisseau, les Etoiles celle des étoiles. Dans un coin, Louise et Irma écoutaient un vieux disque usé et la voix stridente de la chanteuse remplissait la pièce de ses sonorités aiguës :

Mon amour est parti pour les étoiles.

Longtemps, il sera loin de moi...

Quand Jon avança, George leva les yeux de ses cartes.

— « Nous t'avons cherché, » dit-il.

Jon répondit :

— « J'ai été faire une promenade. Une longue promenade. Je suis allé jusqu'aux ponts centraux. Tout est sens dessus dessous. On est forcé de grimper. »

— « Les étoiles n'ont pas bougé de la journée. »

Joe tourna la tête. « Elles ne bougeront plus. C'est ce qui est dit. C'est le commencement de la Fin. »

— « Qu'est-ce que la Fin ? » demanda Jon.

— « Je ne sais pas, » répondit Joe en se penchant à nouveau sur l'échiquier.

La Fin... Et aucun d'entre eux ne savait ce qu'elle serait. Pas plus qu'ils ne savaient ce qu'était un vaisseau, ce qu'était l'argent, ce qu'étaient les étoiles.

— « Nous allons nous réunir, » fit George — et Jon secoua la tête.

Une fois de plus, ils réciteraient l'Histoire et prieraient pour retrouver le confort et la sécurité devant l'Image. Et moi ? Et moi ?

Il s'en fut, songeant qu'il aurait mieux valu qu'il n'y ait eu ni

Lettre ni Livre. Alors, il n'aurait pas été un étranger nu et solitaire, un homme se demandant qui avait raison, l'Histoire ou la Lettre.

Il réintégra son habitacle. Mary était allongée sur le lit, des coussins sous la tête. L'ampoule chétive brûlait.

— « Te voilà enfin, » murmura-t-elle.

— « Je suis allé me promener. »

— « Tu as manqué le repas. Ta part est là. »

Elle était sur la table. Il prit une chaise et s'assit. « Merci. »

Mary bâilla. « Quelle journée fatigante ! » s'exclama-t-elle. « Ce que les gens étaient excités ! »

Le repas se composait de levure de protéine, d'épinards, de petits pois, d'une épaisse tranche de pain et d'une écuelle de potage sentant les champignons et les herbes. La ration d'eau prescrite accompagnait ce repas.

Jon se pencha sur l'écuelle et commença de jouer de la cuiller.

— « Toi, tu n'es pas excité, mon chéri. Tu n'es pas comme les autres. »

Jon leva la tête et regarda sa femme, pris de l'envie subite de tout lui raconter. Mais il repoussa cette idée, craignant que, poussé par le désir de trouver un être qui le comprenne, il ne soit trop bavard. Non... Il fallait prendre garde.

Car parler serait se proclamer hérétique, nier l'Histoire, le Mythe et la Légende. Alors, Mary ferait comme les autres : elle reculerait et il lirait la haine dans ses yeux.

Pour lui, ce n'était pas la même chose : il vivait depuis le début de son existence, ou presque, au bord de l'hérésie. Cela avait commencé le jour où son père lui avait parlé du Livre.

— « Je pensais, » dit-il.

— « A quoi peut-on penser ? » riposta Mary.

Elle avait raison, bien sûr. Il n'y avait pas matière à penser. Tout était expliqué, tout était net et ordonné. L'Histoire parlait du Commencement et du commencement de la Fin. Or il n'y avait rien, absolument rien d'autre sur quoi méditer.

Il y avait eu le chaos, et l'ordre était issu du chaos sous les espèces du Vaisseau, et, hors le Vaisseau, le chaos demeurait. L'ordre, l'efficace et la loi n'existaient qu'à l'intérieur du Vaisseau. Pas seulement la loi : toutes les lois, le *tu ne gaspilleras pas*, le *tu ne manqueras pas* et les autres. Et il y aurait une Fin mais la Fin restait un mystère, encore que l'espérance demeurât car les Saintes Images étaient nées dans le Vaisseau et elles

étaient le symbole de l'espoir puisqu'elles figuraient d'autres lieux où régnait l'ordre (peut-être plus vastes que des vaisseaux) et que tous les éléments symboliques qu'elles contenaient avaient leurs noms — l'Arbre, le Livre, le Ciel, les Nuages et d'autres choses encore que l'on ne voyait pas mais dont on savait qu'elles existaient comme le Vent et la Lumière Solaire.

Le Commencement était lointain. Il remontait à tant de générations que les histoires, les contes, le folklore des hommes et des femmes de cet âge distant se confondaient avec ceux d'autres hommes et d'autres femmes qui se perdaient dans la brume du temps.

— « Sur le coup, j'ai eu peur mais je n'ai plus peur maintenant, » dit Mary. « C'est conforme à ce qui a été dit et nous ne pouvons rien faire. Nous savons seulement que c'est pour le mieux. »

Jon mangeait, écoutant le bruit des pas et des voix de l'autre côté de la porte. Des pas sans hâte, des voix sans terreur. Le Peuple n'avait pas mis longtemps à se ressaisir. Leur vaisseau avait basculé cul par-dessus tête mais c'était toujours pour le mieux !

Se pouvait-il que ce fussent eux qui eussent raison, après tout ? Et que la Lettre eût tort ?

Il aurait voulu sortir, héler l'un des passants pour converser avec lui mais il lui était interdit de converser avec aucun des occupants du Vaisseau, pas même avec Mary.

A moins que Joshua...

Il songea à Joshua qui allait son petit bonhomme de chemin tout en s'affairant sur les plantes des jardins hydroponiques.

Quand il était gosse, Jon allait le retrouver avec ses copains — Joe, George, Herb et tous les autres. A cette époque, Joshua était un homme entre deux âges qui avait toujours une histoire à raconter, un sage conseil à donner et une tomate ou une rave à glisser en contrebande dans la main d'un petit garçon affamé. Jon se rappelait : il parlait d'une voix douce, il y avait de la franchise dans son regard, son attitude était bourrue mais amicale.

Il y avait longtemps qu'il n'avait vu Joshua. Peut-être parce qu'il éprouvait un sentiment de culpabilité à son égard.

Mais Joshua, lui, était capable de le comprendre. Une fois déjà il s'était montré compréhensif.

Jon et Joe avaient volé des tomates. Le jardinier les avait sur-

pris et morigénés. Les deux garçons étaient amis depuis qu'ils avaient commencé à marcher et ils l'étaient toujours restés. Quand il y avait une bêtise de faite, on pouvait être sûr qu'ils y étaient pour quelque chose.

Peut-être que Joe... Jon secoua la tête. Non. Pas lui. Il avait beau être son meilleur ami, son copain d'enfance, chacun avait beau avoir été le témoin de l'autre à son mariage, ils avaient beau jouer aux échecs ensemble depuis vingt ans, Jon ne pouvait pas lui parler de cela.

— « Tu es toujours en train de réfléchir, chéri ? » s'enquit Mary.

— « J'ai fini. Raconte-moi ta journée. »

Elle la lui raconta.

Elle lui raconta ce que Louise avait dit, ce que Jane avait dit. Elle lui raconta que Molly avait été vraiment idiote. Elle lui raconta les rumeurs délirantes qui s'étaient propagées, la terreur qui avait gagné et qui, peu à peu, s'était apaisée à mesure que les gens s'étaient rendu compte que ce qui s'était produit était en définitive pour le mieux.

— « En un temps pareil, notre Foi est un réconfort, Jon. »

— « Oui. Un grand réconfort. »

Mary se leva. « Je vais voir Louise. Tu restes ? »

Elle se pencha pour l'embrasser.

— « Je vais faire un petit tour en attendant l'heure de la réunion. »

Jon Hoff acheva son repas, but lentement en savourant chaque goutte d'eau et sortit.

Il se dirigea vers les jardins hydroponiques. Joshua était là — un peu plus vieux, les cheveux un peu plus blancs, traînant un peu plus la patte mais les mêmes rides autour des yeux, le même sourire lent à s'épanouir sur son visage.

Et ce fut par une plaisanterie remontant au passé qu'il accueillit Jon :

— « Tu viens voler des tomates ? »

— « Pas aujourd'hui. »

— « Comment s'appelait ton copain ? »

— « Joe. »

— « Ah ! oui, maintenant, ça me revient. Il y a des moments où j'oublie. Je vieillis et il m'arrive d'avoir des trous de mémoi-

re. » Son sourire était serein. « Ça ne tardera pas trop, mon gars. Vous n'aurez pas bien longtemps à attendre, Mary et toi. »

— « Maintenant, cela n'a plus une telle importance. »

— « J'avais peur que tu ne viennes plus me voir après ce qui s'est passé. »

— « C'est la loi, » répondit Jon. « Nous n'y pouvons rien, ni vous, ni moi, ni Mary. La loi est juste. Nous ne pouvons pas la changer. »

Joshua prit Jon par le bras.

— « Regarde les tomates nouvelles. Jamais je n'en ai réussi d'aussi belles. Elles sont juste prêtes à être cueillies. »

Il en arracha une — la plus mûre, la plus rouge — et la tendit à Jon.

Et Jon frotta la peau du fruit éclatant, lisse, chaud. Il en sentait le suc sous la peau.

— « Ça a meilleur goût quand on les cueille. Vas-y... Mange-la. »

Jon porta la tomate à ses lèvres et mordit. Elle avait un goût frais et acide.

— « Tu voulais me dire quelque chose, mon gars ? »

Jon hocha la tête.

— « Tu ne m'as pas rendu visite depuis que c'est arrivé. Depuis que tu sais qu'il faut que je meure pour que tu aies un enfant, tu te sens coupable et cela t'a éloigné de moi. Je reconnais que c'est dur — plus dur pour toi que pour moi. Tu ne serais pas venu sans une raison majeure. »

Jon ne répondit pas.

Joshua reprit : « Et ce soir, tu t'es rappelé que tu pouvais me parler. Avant, tu venais souvent bavarder avec moi parce que tu te souvenais de nos conversations quand tu étais gamin. »

— « Quand j'étais gamin, j'ai enfreint la loi. Je suis venu avec Joe pour voler des tomates et vous nous avez surpris. »

— « Moi aussi, je viens d'enfreindre la loi en te donnant une tomate. Je n'avais pas le droit de te la donner et tu n'avais pas le droit de la prendre. Mais je l'ai transgressée parce que la loi n'est rien de plus qu'une raison et faire cadeau d'une tomate ne porte pas préjudice à la raison. Sans raison, la loi n'a pas de sens. »

— « Mais il est mal d'enfreindre la loi. »

— « Ecoute-moi... Tu te souviens de ce matin ? »

— « Bien sûr. »

— « Regarde ces rainures. Elles sont profondément creusées dans le métal et suivent le mur. »

Jon regarda et les vit.

— « Jusqu'à ce matin, » reprit Joshua, « ce mur était le plancher. »

— « Mais les bacs ! Ils... »

— « Exactement ! C'est exactement ce que j'ai pensé. C'est même la première chose à laquelle j'ai pensé quand je me suis trouvé précipité au bas de mon lit. Mes bacs ! Mes jolis bacs. Fixés au plancher et suspendus au mur. Vidés de toute l'eau qu'ils contenaient. Les plantes répandues partout, les engrais chimiques perdus... Mais il n'en était rien. »

Il tapota la poitrine de Jon. « Il n'en était rien. Non pas à cause d'une certaine loi mais à cause d'une certaine raison. Regarde à tes pieds. »

Jon baissa les yeux et vit que les rainures du mur se prolongeaient sur le sol.

— « Les bacs sont solidaires de ces rails. Il y a des roulettes dans les rainures. Quand le plancher est devenu le mur, les bacs ont glissé le long des rails et ont pris place sur le nouveau plancher. Tout était en ordre. Juste un peu d'eau qui avait coulé et quelques plantes endommagées mais pas beaucoup. »

— « Ç'avait été prévu à l'avance. Le Vaisseau... »

— « Il doit y avoir une raison pour justifier chaque loi. La loi disait que les rails du mur — de l'ancien mur, j'entends — devaient être dégagés de tout obstacle et régulièrement graissés. Parfois, on se demandait pourquoi car cela semblait une loi inutile. Mais, parce que c'était une loi, nous la suivions aveuglément et, quand le Murmure est venu, les rails étaient dégagés de tout obstacle, ils étaient lubrifiés et les bacs ont glissé sans difficulté. En suivant la loi, nous avons suivi la raison et c'est la raison qui compte, pas la loi. »

— « Qu'essayez-vous de me dire ? »

— « Que nous devons suivre aveuglément chaque loi jusqu'à ce que nous connaissions la raison qui la justifie. Et lorsque nous connaissons — si jamais nous parvenons à les connaître — la raison et le but, nous devons alors être capables de déterminer si cette raison et si ce but sont valables. Car, si la raison est mauvaise, la loi elle-même est mauvaise, une loi n'étant rien de plus qu'une règle conforme à une certaine raison ou à une certaine finalité. »

— « Une finalité ? »

— « Naturellement, mon gars, une finalité. Il faut bien qu'il y en ait une. Quelque chose d'aussi bien conçu que le Vaisseau ne peut pas ne pas avoir de finalité. »

— « Le Vaisseau ? Vous pensez que le Vaisseau a une finalité ? On dit... »

— « Je sais ce qu'on dit : tout ce qui arrive est nécessairement pour le mieux. » Joshua secoua la tête. « Tout doit avoir une finalité, même le Vaisseau. Jadis, il y a bien longtemps, son but était sans doute clair. Mais nous l'avons oublié. Il y a certainement des faits et une connaissance... »

— « Il y avait un savoir dans les livres mais on les a brûlés. »

— « Ils recélaient des mensonges. Ou ce qui paraissait être des mensonges. Mais l'on ne peut connaître la vérité tant que l'on n'a pas de données et je doute que ceux qui ont brûlé les livres en aient possédé.

» Je suis un homme solitaire. J'ai un travail à faire et rares sont les visiteurs qui viennent me trouver. Je n'ai pas de commérages pour me distraire bien que le Vaisseau en soit plein. Aussi ai-je réfléchi. Beaucoup réfléchi. A nous et au Vaisseau. Aux lois et à la finalité.

» Je me suis demandé ce qui fait croître les plantes, pourquoi elles ont besoin d'eau et de produits chimiques pour pousser. Je me suis demandé pourquoi il fallait allumer les lampes pendant un nombre d'heures fixé. Qu'y a-t-il dans les lampes qui aide une plante à croître ? Mais si l'on oublie de les allumer, la plante meurt. Aussi, je sais que les lampes sont nécessaires.

» Je me suis demandé pourquoi une tomate pousse toujours sur un pied de tomates et un concombre sur un pied de concombres. Tu ne trouveras jamais de tomates sur un pied de concombres. Il faut bien qu'il y ait une raison à cela.

» Derrière une chose aussi simple que la culture des tomates, il y a forcément une foule de raisons, des données fondamentales. Et, ces faits, nous ne les connaissons pas. Nous ne possédons pas le savoir.

» Je me suis demandé pourquoi les lampes s'allument quand on tourne le bouton.

» Je me suis demandé ce que notre corps fait de la nourriture. Comment le tien utilise-t-il la tomate que tu viens de manger ? Pourquoi faut-il manger pour vivre ? Pourquoi devons-nous dormir ? Comment avons-nous appris à parler ? »

— « Je n'ai jamais pensé à tout cela, » dit Jon.

— « Tu n'as jamais pensé. Ou plutôt pas suffisamment. »

— « Personne ! »

— « Voilà précisément l'ennui. Personne ne pense. On passe le temps sans jamais creuser pour trouver des raisons, sans jamais s'interroger. Ce qui arrive est pour le mieux : on ne voit pas plus loin. »

— « J'ai commencé à penser. »

— « Tu voulais quelque chose. Ta visite avait un motif. »

— « Cela n'a plus d'importance. Vous m'avez répondu. »

Jon repartit, se faufilant dans les allées que flanquaient les bacs, respirant l'odeur des plantes qui poussaient, écoutant l'eau qui gargouillait dans les pompes. Il enfila corridor sur corridor. Dans chaque bulle d'observation, il voyait à travers les hublots briller les étoiles immobiles.

Joshua avait parlé de raisons. De raisons et de finalité. Et la Lettre parlait aussi de raisons et de finalité. Il y avait des mensonges comme il y avait des vérités et il fallait un certain savoir pour dire d'une chose qu'elle était vraie ou qu'elle ne l'était pas.

Courbant le dos, Jon poursuivit sa marche.

La réunion était commencée quand il arriva à la chapelle. Il entra sans bruit. Mary était là. Il s'approcha d'elle. Elle glissa la main dans la sienne et lui sourit.

— « Tu es en retard, » fit-elle à mi-voix.

— « Excuse-moi, » répondit-il dans un murmure.

Ils étaient tous les deux côte à côte, la main dans la main, les yeux fixés sur les grands cierges à la lumière vacillante qui flanquaient la Sainte Image démesurée.

Jon songea qu'il ne l'avait jamais vue aussi belle. Ce n'était que dans les grandes occasions qu'on allumait les cierges.

Il reconnut l'homme assis sous l'Image — c'était son ami Joe. Greg et Frank étaient à côté de lui. Jon était fier à l'idée que Joe, son cher Joe, fût parmi les trois qui siégeaient sous l'Image car il fallait être pieux et il fallait être un chef pour en avoir le droit.

L'assemblée acheva de réciter le Commencement et Joe se leva pour conduire la récitation de la Fin :

— « *Nous allons vers une fin. Il y aura des signes avant-*

coureurs de l'approche de la Fin mais nul ne sait rien de la Fin car elle n'a pas été révélée... »

Mary serra plus fort la main de Jon, qui en fit autant. Cette pression de mains était un réconfort — le réconfort qu'apportent l'épouse et la Foi, la sécurité qu'apporte la fraternité du Peuple réuni.

C'était un réconfort, avait dit Mary tout à l'heure quand il prenait le repas qu'elle lui avait mis de côté. Notre Foi était un réconfort, avait-elle dit. Et c'était vrai. Il était consolant de savoir que tout était prévu d'avance, que tout était pour le mieux et que la Fin elle-même serait pour le mieux.

Nous avions besoin de réconfort, songea Jon. Plus que de tout autre chose. Nous étions seuls, surtout depuis que les étoiles avaient cessé de tournoyer, qu'elles s'étaient figées et que l'on pouvait voir derrière les hublots le vide qui s'étirait entre les astres. D'autant plus seuls qu'il n'y avait ni finalité ni connaissance. Pourtant, c'était une consolation que de savoir que tout était pour le mieux.

« *Le Murmure viendra et les étoiles cesseront de tourner et elles brilleront nues, solitaires et scintillantes dans les profondeurs des ténèbres, des ténèbres éternelles qui recouvrent tout hormis le Peuple à l'intérieur du Vaisseau...* »

Voilà... C'était cette mesure d'exception qui les consolait, ce savoir spécial qui était leur apanage : eux seuls d'entre toutes les choses existantes avaient un sanctuaire qui les protégeait de l'éternelle nuit. Mais d'où venait ce savoir particulier ? De quelle source de connaissance avait-il jailli ? Quelle révélation l'avait dispensé ?

Jon se reprocha de nourrir de telles pensées car elles n'étaient pas de mise à la chapelle quand il y avait assemblée.

Il était comme Joshua. Il mettait tout en question. Il s'interrogeait sur ce qu'il avait admis toute sa vie, sur ce qui avait été admis sans discussion par des générations sans nombre.

Levant les yeux, il regarda la Sainte Image — l'Arbre, les Fleurs, la Rivière, la Maison lointaine et le Ciel avec ses nuages et le Vent que l'on ne voyait pas mais que on savait être là.

C'était beau. C'était splendide. Il y avait des couleurs qu'il n'avait jamais vues ailleurs que dans les Images. Existait-il un lieu qui leur ressemblât ? Ou n'était-ce qu'un symbole, l'idéalisation de ce qu'il y avait de plus merveilleux chez le Peuple, la

quintescence des rêves de ceux qui étaient prisonniers du Vaisseau ?

Prisonniers du Vaisseau ! Il tressaillit tant cette idée était incongrue. Prisonniers ! Non ! Pas prisonniers. Mais protégés, abrités, en sécurité, isolés de tout ce qui hantait les ténèbres de l'éternelle nuit. Baissant la tête, Jon fit son acte de contrition, s'accusant d'avoir eu une telle pensée.

La main de Mary était dans la sienne et il pensa à l'enfant qu'ils auraient quand Joshua serait mort. Il pensa à ses parties d'échecs avec Joe. Il pensa aux longues nuits passées aux côtés de Mary.

Il pensa à son père et des mots depuis longtemps éteints résonnèrent comme un tonnerre dans sa tête. Il pensa à la Lettre qui parlait de connaissance, de destination et de finalité.

Que faire ? s'interrogea-t-il. Quelle route suivre ? Quel est le Sens et quelle est la Fin ?

Il compta les portes, repéra la bonne et entra. La pièce était remplie de poussière mais l'ampoule électrique éclairait encore. En face de lui se trouvait l'autre porte, celle dont il était fait mention dans la lettre, la porte au centre de laquelle saillait un bouton moleté. La chambre forte, était-il dit dans les instructions.

Il avança, laissant l'empreinte de ses pas dans la poussière, se mit à genoux, essuya la serrure à l'aide de sa manche et vit qu'il y avait des chiffres. Posant le feuillet devant lui, il tourna le bouton. L'index se posa sur le 6, puis sur le 15, revint au 8, passa au 22 et s'immobilisa finalement sur le 3. Jon travaillait avec minutie, appliquant soigneusement les directives. Et quand l'index fut arrêté sur le 3, il entendit le déclic sourd et métallique des ergots qui se mettaient en place.

Alors, il saisit la poignée et tira. La porte s'ouvrit. Lentement car elle était lourde. Jon appuya sur l'interrupteur et la lumière s'alluma. Tout était exactement conforme aux instructions : il y avait le lit, la machine et le gros coffre d'acier dans un coin.

L'atmosphère sentait le renfermé mais il n'y avait pas de poussière, la chambre forte n'étant pas reliée au système de conditionnement qui, au fil des siècles, avait répandu la poussière dans les autres pièces.

Et comme il était là, seul, sous la lumière crue de l'ampoule, devant le lit, la machine et le gros coffre d'acier, Jon sentit la

terreur l'envahir, une panique hurlante qui le faisait trembler bien qu'il s'efforçât de rester droit et rigide pour la contenir, ressac d'une épouvante accumulée au cours des générations, fille de l'ignorance et de l'insouciance.

La connaissance... Mais la connaissance faisait peur car elle était chose néfaste. C'était ce qu'avaient décidé des années auparavant ceux à qui il appartenait de prendre des décisions et ils avaient promulgué une loi prohibant le Lire, ils avaient brûlé les livres. Or la Lettre disait que la connaissance était nécessaire.

Et Joshua, au milieu de ses bacs remplis de tomates et de plantes qui poussaient, Joshua avait dit qu'il devait y avoir une raison et que la connaissance révélerait cette raison.

Mais il n'y avait que la Lettre et que Joshua, eux seuls contre tous les autres, eux seuls contre la décision arrêtée dans un lointain passé.

Non... Non, il n'y avait pas qu'eux, se dit Jon. Il y avait mon père et son père avant lui et leurs pères avant eux qui avaient transmis de génération en génération la Lettre, le Livre et le Lire. Et si Jon avait eu un enfant, il savait qu'il lui aurait remis la Lettre et le Livre, qu'il lui aurait appris le Lire. Il se voyait en compagnie de son fils recroquevillé dans quelque obscure cachette en train d'étudier à la lueur chétive d'une ampoule la façon dont les lettres s'assemblaient pour former les mots, accomplissant un acte interdit et prolongeant la chaîne de l'hérésie qui s'était communiquée d'âge en âge au sein du Peuple. C'était maintenant son aboutissement : le lit, la machine et le coffre d'acier. L'ultime maillon...

Jon s'approcha du lit avec précaution comme s'il redoutait qu'il y eût un piège caché ; il le tapota, le palpa : ce n'était rien de plus qu'un lit.

Alors, il porta son attention sur la machine, vérifia les contacts ainsi que l'ordonnaient les instructions. Il trouva le casque et trouva les boutons. Au cours des opérations de contrôle, il constata que deux fiches avaient du jeu et il les resserra. Enfin, après une hésitation, obéissant toujours aux directives, il enclencha le premier bouton et le témoin rouge s'alluma.

Dès lors, tout était prêt.

Il prit place sur le lit, coiffa le casque, puis il actionna le second bouton.

Dans sa tête retentit une berceuse. En même temps il avait l'impression d'être doucement balancé. Il était somnolent.

Jon Hoff s'endormit.

Quand il se réveilla, la connaissance était en lui.

Il lui fallut faire un effort pour identifier l'endroit où il se trouvait, le mur sans Sainte Image, l'étrange machine, l'épaisse porte, non moins étrange, le casque qui lui enserrait la tête.

Il l'enleva et, le tenant à bout de bras, le contempla. Peu à peu, la mémoire lui revint. Les souvenirs s'agençaient péniblement les uns aux autres — la découverte de la pièce, son entrée dans la chambre forte, les vérifications qu'il avait faites, le moment où il s'était allongé sur le lit, le casque sur le crâne...

Il savait où il était et pourquoi il était là. Et il savait bien d'autres choses encore. Des choses qu'il avait toujours ignorées jusque-là. Des choses terrifiantes.

Il laissa tomber le casque sur ses cuisses et se dressa sur son séant, empoignant les montants du lit.

L'espace ! Le vide. Un vide immense peuplé de soleils flamboyants que l'on appelait des étoiles. Et à l'autre bout de l'espace, au-delà d'une étendue trop vaste pour être mesurée en kilomètres et avoir d'autre étalon que l'année-lumière — la distance que franchit la lumière en un an — une chose filait à toute vitesse qui s'appelait un vaisseau. Pas le Vaisseau avec un V majuscule mais simplement un vaisseau semblable à une foule d'autres.

Un vaisseau venu de la planète Terre. Pas du Soleil lui-même, pas de l'étoile, mais d'une des nombreuses planètes qui tournaient autour de celle-ci.

Ce n'est pas possible, songeait Jon. Le Vaisseau ne peut se mouvoir. Il ne peut y avoir d'espace. Il ne peut y avoir de vide. Nous ne pouvons pas être un point infime, un atome de poussière perdu errant dans les profondeurs d'un néant universel.

Car, s'il en était ainsi, le Peuple ne signifiait plus rien. Ses membres n'étaient que des éléments fortuits dans l'univers. Pas même cela ! Ils étaient moins que rien. Une petite tache vagabondant parmi les étoiles sans nombre qui l'écrasaient.

Jon s'assit au bord du lit, le regard fixé sur la machine.

Elle était le réceptacle de la connaissance. C'était ce que disaient les instructions. Une connaissance emmagasinée dans des

rubans et qui lui était entrée dans la cervelle. Une connaissance imprimée, implantée, greffée dans l'esprit d'un homme endormi...

Et ce n'était qu'un commencement. La première leçon, les rudiments du vieux savoir endormi, une connaissance en réserve pour le jour où l'on aurait besoin d'elle, une connaissance cachée.

Et, à présent, elle était à Jon. Elle était gravée sur les bobines, elle habitait le casque. Il lui appartenait de s'en emparer et de l'utiliser. Mais à quelles fins ?

Etait-elle véridique ? Voilà la question ! Ce savoir était-il vrai ? Comment reconnaître la vérité ? Comment la distinguer du mensonge ?

Il n'y avait pas moyen de le savoir, bien sûr, de même qu'il n'y avait pas moyen de discerner la vérité. La connaissance ne pouvait être jugée qu'en fonction d'une autre connaissance et Jon savait bien peu de choses. Il en connaissait, certes, plus que les autres habitants du Vaisseau mais c'était si peu !

La lettre parlait de *finalité* et de *destination*. La finalité et la destination... Ces deux choses-là, il importait que Jon les connaisse.

Il rangea le casque où il l'avait trouvé, quitta la chambre forte dont il referma la porte et s'éloigna. Son pas était un peu plus assuré mais il sentait toujours peser sur ses épaules le fardeau de la culpabilité. En effet, maintenant, il n'avait pas seulement violé l'esprit mais aussi la lettre de la loi. Il enfreignait la loi pour une raison et soupçonnait que cette raison et sa finalité détruiraient la loi.

D'escalator en escalator, il regagna les niveaux inférieurs.

Joe était au foyer devant l'échiquier sur lequel les pièces étaient disposées.

— « Où as-tu été ? » lui demanda-t-il. « Je t'attendais. »

— « J'ai fait un tour. »

— « Comme il y a trois jours ? » Joe lui décocha un regard inquisiteur. « On était de vrais diables quand on était gosses, tu te rappelles ? Tu te souviens quand on allait marauder et quand on se livrait à de mauvais tours ? »

— « Je m'en souviens. »

— « Tu avais toujours un drôle d'air lorsqu'on se préparait à faire des farces. Eh bien, tu as le même, aujourd'hui. »

— « Je ne songe ni à faire des farces ni à marauder. »

— « Nous sommes de vieux amis, Jon. Tu as quelque chose en tête. »

Jon s'efforça de retrouver l'enfant dans son interlocuteur mais l'enfant avait disparu, laissant place à l'homme qui siégeait sous l'Image, l'homme qui lisait le Commencement, l'homme pieux, l'homme intègre qui comptait parmi les chefs de la communauté.

Il hocha la tête. « Excuse-moi, Joe. »

— « Je voulais seulement t'aider. »

Mais s'il savait, se dit Jon, il refuserait de m'aider. Il me regarderait avec horreur, il me dénoncerait à la chapelle, il serait le premier à crier à l'hérésie.

Car il s'agissait bien d'une hérésie, c'était la négation du Mythe, l'arrachement à la sécurité de l'ignorance, le rejet de la croyance professant que tout était pour le mieux. C'était affirmer qu'il n'était plus possible de rester les bras croisés en s'abandonnant à l'ordre planifié du Vaisseau.

— « Faisons une partie, » fit Jon avec résolution.

— « C'est vraiment ton désir ? »

— « Oui. »

— « A toi de commencer. »

Jon avança le pion de la reine. Joe le dévisagea : « Tu joues d'ordinaire le pion du roi. »

— « J'ai changé d'avis. Je pense que cette ouverture est meilleure. »

— « A ta guise. »

La partie s'engagea. Joe gagna sans difficulté.

Après avoir passé des jours allongé sur le lit, le casque sur la tête, à s'endormir au chant de la berceuse et à se réveiller avec un peu plus de science, Jon apprit enfin toute l'histoire.

Il connaissait maintenant la Terre, il savait comment les Terriens avaient construit le Vaisseau et l'avaient envoyé vers les étoiles, et il comprenait un peu ce qui avait poussé les humains à le fabriquer.

Il savait comment l'équipage avait été sélectionné et entraîné, avec quel soin on avait choisi les ancêtres des futurs colons, il savait en fonction de quels critères biologiques leurs unions avaient été déterminées de sorte que, quand la quarantième génération atteindrait enfin les étoiles, ce soit une race intrépide, efficace et prête à affronter les problèmes qu'elle trouverait là-bas.

Il sut tout du programme éducatif qui avait été prévu et des

livres destinés à préserver le savoir et il eut quelque idée de l'aspect psychologique du projet.

Mais quelque chose avait mal fonctionné. Pas dans le Vaisseau : chez les gens.

Les livres avaient été livrés au convertisseur. Le Mythe était né et la Terre avait été oubliée. La connaissance s'était perdue et la légende avait pris sa place. En l'espace de quarante générations, le plan s'était évanoui, le but obscurci et le peuple vivait avec la certitude rassurante qu'il se suffisait à lui-même. Que le Vaisseau était le commencement et la fin, qu'il avait accédé à l'existence, lui et ceux qui l'habitaient, grâce à quelque intervention divine, que la vie était régie par un plan où tout était agencé pour le mieux. On jouait aux échecs et aux cartes, on écoutait d'anciennes musiques sans jamais se demander qui avait inventé les cartes et les échecs, qui avait créé la musique. De la naissance à la mort, on passait le temps à bavarder et à raconter des vieilles histoires se rapportant aux anciennes générations. Mais le peuple n'avait pas d'histoire, il ne s'étonnait pas, il ne regardait pas vers l'avenir — car tout ce qui arrivait était pour le mieux (1).

Les années vides se succédaient et le Peuple ne connaissait qu'une chose : le Vaisseau. Avant même que ne fussent morts ceux de la première génération, la Terre n'était plus qu'une chose brumeuse et lointaine, — pas seulement dans le temps et dans l'espace : lointaine, aussi bien, dans le souvenir.

Pour ses passagers, le Vaisseau était une mère dans le giron

---

(1) L'importance des archives écrites, par opposition au souvenir, dans la mesure où l'on souhaite faire intervenir la notion de vérité historique, a été mise en évidence depuis bien des années par l'historien anglais Sir George Cornewall qui s'est livré à une étude exhaustive en ce qui concerne la crédibilité de l'histoire romaine. Au terme de ses recherches, Lewis est arrivé à la conclusion que les détails exacts d'un événement historique transmis oralement de génération en génération ont une viabilité extrême d'un siècle — et encore est-ce une limite exceptionnelle. En conséquence, dans l'hypothèse d'une croisière de mille ans, si l'on ne conserve pas d'archives écrites, il est vraisemblable que le souvenir de la Terre s'oubliera ou, au mieux, ne subsistera que comme une légende. Mille ans à l'époque actuelle où les financiers jonglent avec des milliards de milliards, cela peut sembler peu de chose ; c'est facile à dire, facile à écrire mais, en vérité, c'est une période excessivement longue. L'invasion de l'Angleterre par Guillaume le Conquérant ne remonte pas à un millénaire. Il n'y a pas encore mille ans que les Vikings ont abordé en Amérique et cinq cents ans ne se sont pas encore écoulés depuis que Christophe Colomb a découvert le Nouveau Monde. Si le voyage de Colomb et l'invasion normande n'avaient pas été consignés par écrit, ce seraient, à l'heure présente, des incidents oubliés ouverts à toutes les spéculations des théoriciens. En réalité, les incursions vikings sont connues de façon très imparfaite car il n'en reste que des témoignages fragmentaires rédigés de longues années après l'événement et introduites dans les sagas commémorant celui-ci. C.S.

de laquelle on se blotissait. Il nourrissait ses occupants, leur était un asile et un abri douillet.

Nulle part où aller. Rien à faire. Rien à penser.

On s'était adapté.

Des bébés, songeait Jon Hoff. Des nourrissons dans les bras de leur mère. Des nourrissons qui répétaient en gazouillant de vieilles comptines. Et certaines paroles de ces chansons étaient plus vraies qu'ils ne le pensaient.

Il avait été dit que, quand le Murmure viendrait et que les étoiles s'arrêteraient, la Fin serait proche.

Et c'était vrai : en effet, les étoiles se mouvaient parce que le Vaisseau pivotait sur lui-même selon son axe longitudinal afin d'engendrer une gravité artificielle.

Mais quand le Vaisseau approcherait de sa destination, ce tournoiement s'interromprait automatiquement et il reprendrait son vol normal, des choses appelées gyroscopes se chargeant alors de créer la pesanteur.

En ce moment même, le Vaisseau plongeait droit sur l'étoile, sur le système qui lui avait été fixé comme cible. A condition qu'il n'ait pas dévié de sa trajectoire, se dit Jon dont le corps, à cette idée, se couvrit soudain de sueur.

Car, si les gens avaient changé, le Vaisseau, lui, était resté immuable. Il ne s'était pas adapté, il se rappelait ce que ceux qu'il portait dans ses flancs avaient oublié. Fidèle aux directives de vol enregistrées dont il avait été pourvu voici plus de mille ans, il avait poursuivi sa route, il avait conservé sa finalité, il était exact au rendez-vous qui, maintenant, était proche.

Il fonctionnait de façon automatique. Mais pas totalement.

Il n'était pas capable de se mettre en orbite autour de la planète visée sans le concours d'un cerveau humain, sans une main humaine pour l'aider. Pendant un millénaire, il n'avait pas eu besoin de l'homme mais, au dernier moment, l'intervention de celui-ci était indispensable pour que l'objectif soit atteint.

Et je suis l'homme qui doit intervenir, se disait Jon Hoff.

Mais que peut faire un homme ? Un homme seul...

Il passa en revue ses compagnons. Joe, Herb, George et tous les autres : il ne pouvait avoir confiance en aucun d'eux, il ne pouvait rien expliquer à aucun d'eux.

Le Vaisseau n'avait plus de mystère pour lui. Il connaissait maintenant la théorie et le mode opératoire. Mais peut-être

n'était-ce pas suffisant. Il fallait sûrement avoir vécu avec un vaisseau avant de pouvoir le diriger. Et le temps faisait défaut à Jon.

Il se tenait devant la machine qui lui avait donné la connaissance et dont les bobines n'avaient plus rien à lui apprendre maintenant que le but était atteint, que la Lettre avait atteint le sien. Maintenant que l'Humanité et le Vaisseau allaient accéder à leur finalité si l'esprit de Jon était clair et sa main assurée. Et s'il en savait suffisamment.

Restait encore à ouvrir le coffre. Dès lors, tout reposerait sur lui.

Jon Hoff s'approcha lentement du coffre devant lequel il s'agenouilla. Il en souleva le couvercle.

Il y avait une multitude de rouleaux de papier et, en dessous, des livres, des livres par dizaines. Et, dans un coin, une capsule de glassite recélant un instrument. Bien qu'il n'en eût jamais vu, il comprit instantanément que c'était un pistolet.

Il prit la capsule. Elle était posée sur une enveloppe portant la mention : CLES.

Il la déchira. Elle contenait deux clés munies d'une étiquette portant respectivement l'indication POSTE DE PILOTAGE et SALLE DES MACHINES.

Il les glissa dans sa poche et, d'un geste vif, tordit la capsule de glassite. Quand l'air envahit le récipient scellé sous vide, il y eut une espèce de soupir.

Maintenant, Jon avait le pistolet à la main. Il n'était pas lourd mais l'était suffisamment pour conférer à l'arme une autorité. Il en émanait comme une force, une inquiétante cruauté. Jon crispa sa main sur la crosse, pointa le pistolet et, lorsqu'il sentit s'enfler en lui l'ancienne et fatidique vague de la puissance — la puissance de l'Homme, du tueur — il éprouva de la honte.

Remettant le pistolet dans le coffre, il développa précautionneusement l'un des rouleaux de papier qui protesta en craquant. C'était une sorte de dessin et Jon se pencha sur le document pour tenter de déchiffrer les mots imprimés entre les lignes.

N'y comprenant goutte, il réenroula le manuscrit comme si c'était une chose vivante et en choisit un autre. Cette fois, c'était le plan d'une section du Vaisseau.

Il y en avait d'autres, une foule d'autres. Toujours des sections

du Vaisseau : les corridors, les escalators, les bulles d'observation, les habitacles.

Enfin, il trouva un plan général du Vaisseau. Tout y était — les compartiments et les jardins hydroponiques. Et, à l'avant, le poste de pilotage, la salle des machines à l'arrière.

Jon l'étudia avec soin. Quelque chose ne collait pas. Enfin, il comprit que tout cadrait à condition de faire abstraction de la salle de pilotage et de la salle des machines. Bien sûr ! C'était normal... Jadis, quelqu'un avait isolé ces deux pièces pour les mettre à l'abri d'éventuelles déprédations, pour assurer leur sécurité en vue du jour où elles auraient leur rôle à jouer. Et ce jour était venu.

Pour le Peuple, ni le poste de pilotage ni la salle des machines n'existaient. Voilà pourquoi le diagramme avait paru faux de prime abord.

Jon prit un autre rouleau. Cette fois, c'était la salle des machines. Il l'étudia, le front plissé, s'efforçant d'identifier ce qui s'y trouvait. S'il y avait des installations dont il pouvait deviner le rôle, de nombreuses autres lui échappaient totalement.

Il repéra le convertisseur et se demanda comment cet instrument en usage depuis tant d'années pouvait se trouver dans une pièce scellée. Finalement, il s'aperçut que le convertisseur possédait deux issues, une au-delà des jardins hydroponiques et l'autre à l'intérieur de la salle des machines elle-même.

Il réenroula le plan comme il avait réenroulé les autres et se prit à réfléchir en se balançant d'avant en arrière. S'il avait eu besoin d'une preuve supplémentaire pour le convaincre, il l'avait à présent.

Les plans du vaisseau. Des plans imaginés par des hommes, dessinés par des mains humaines. Un rêve d'étoiles jeté sur un morceau de papier. Pas d'intervention divine. Pas de Mythe, rien de plus qu'un projet né de l'esprit des hommes.

Et les Saintes Images, se demanda Jon, étaient-elles aussi étrangères à l'histoire du Mythe ? Quelle tristesse si c'était vrai ! Car elles apportaient un tel réconfort. Comme la Croyance. La Foi était un réconfort.

Recroquevillé dans l'étroite chambre forte avec la machine, le lit, le coffre, les rouleaux à ses pieds, Jon, les bras serrés sur la poitrine, s'apitoyait sur lui-même d'une façon presque abjecte.

Il regrettait de s'être lancé dans cette aventure. Il regrettait l'existence de la Lettre. Comme il aurait voulu s'enfouir à nou-

veau dans l'ignorance et la sécurité. Comme il aurait voulu être en train de disputer une partie d'échec avec Joe...

— « C'est donc ici que tu te caches, » dit Joe, debout dans l'embrasure de la porte.

Le regard de Jon se posa sur les pieds de son ami, remonta le long de son corps et se braqua sur son visage. Une ébauche de sourire figé retroussait la lèvre de Joe.

— « Des livres ! »

C'était un mot scandaleux et Joe l'avait craché comme une obscénité. Comme s'il avait surpris Jon en train de commettre un acte inavouable, comme s'il avait surpris une pensée contre nature dans sa tête.

— « Joe... »

— « Tu as préféré garder le silence. Tu m'as dit que tu ne voulais pas de mon aide. Je ne m'étonne pas que tu l'aies refusée ! »

— « Ecoute-moi, Joe... »

— « Des livres clandestins ! »

— « Laisse-moi t'expliquer, Joe. Tout ce que nous croyons est faux. Ce sont des gens comme toi et moi qui ont construit ce vaisseau. Et il va quelque part. Je connais le sens de la Fin... »

Il n'y avait plus ni stupéfaction ni horreur sur le visage de Joe. Son expression était sinistre. Une tête de juge... Il dominait Jon de toute sa taille et il n'y avait pas une once de pitié en lui. Pas même de commisération.

— « Joe ! »

Joe pivota sur ses talons et se précipita dans la coursive.

— « Joe ! Attends une minute, Joe ! »

Mais Joe n'était plus là. Jon entendait l'écho de ses pas. Il courait, se ruait vers l'escalator qui le ramènerait jusqu'aux niveaux habités.

Il se précipitait pour alerter la meute, pour lancer ses compagnons à la poursuite de Jon Hoff. Ils fouilleraient le Vaisseau et quand ils l'auraient capturé...

Quand ils l'auraient capturé, ce serait la Fin pour Jon Hoff. Et la Fin de cette Fin énigmatique dont on parlait à la chapelle. Car, après Jon Hoff, plus personne ne connaîtrait la Signification, la Finalité et la Destination.

En conséquence, des milliers d'hommes et de femmes mourraient en vain. Les efforts, le génie, l'espoir de ceux qui avaient lancé le vaisseau — tout cela n'aurait servi à rien.

Quel effroyable gaspillage ! Or gaspiller était un crime. Il ne fallait rien perdre. Rien jeter. Qu'il s'agisse de la vie et des rêves des hommes ou de la nourriture et de l'eau.

Jon referma sa main sur le pistolet et ses doigts l'étreignirent avec rage, la rage du désespoir. L'espace d'un instant, il fut en proie à la fureur aveugle de l'homme à qui l'on retire l'ultime espoir de vivre.

Et il ne s'agissait pas seulement de sa vie : il s'agissait aussi bien de celle de tous les autres, de la vie de Mary, de la vie d'Herb, de la vie de Louise, de la vie de Joshua.

Il se rua hors de la chambre forte et, d'une glissade, prit le virage en angle droit du corridor. Il plongea dans l'ombre vers l'escalator et poussa un soupir de soulagement car il avait si souvent fait le voyage que l'obscurité ne l'empêchait pas de retrouver son chemin. Il était à son aise dans les ténèbres et c'était un avantage que ne possédait pas Joe.

Il gravit l'escalier quatre à quatre, fit une nouvelle glissade, enfila la coursive, escalada une nouvelle volée de marches. Le bruit de la course hésitante de Joe parvenait à ses oreilles.

Il savait qu'une lampe solitaire brûlait au bout du prochain corridor. S'il parvenait à atteindre celui-ci à temps...

Il galopait, frôlant à peine la main courante, glissant plutôt qu'il ne courait.

A la lueur chétive de la lampe, il distingua une silhouette qui se hâtait. Alors, il leva le pistolet et pressa un bouton. L'arme sauta dans sa main et une lueur flamboyante jaillit.

Elle était si intense qu'elle l'aveugla et il se figea, plié en deux, songeant : j'ai tué Joe, j'ai tué mon ami.

Mais ce n'était pas Joe qu'il avait tué. Ce n'était pas son ami d'enfance. Ce n'était pas son partenaire aux échecs. Non, c'était quelqu'un d'autre : un homme au visage de juge, un homme qui aurait lancé la meute à ses trousses, qui aurait condamné tous les occupants du Vaisseau à la Fin, cette inconnue.

Jon était persuadé d'avoir raison. Néanmoins, il tremblait.

Il recouvra enfin l'usage de la vue. Il y avait une masse noire sur le sol.

Immobile, recroquevillé sur lui-même, il sentit la nausée monter en lui et une faiblesse s'empara de son corps.

Il ne faut rien perdre.

Il ne faut rien jeter.

Tels étaient les commandements oraux. Mais il y avait d'autres

lois, des lois qui n'avaient jamais été formulées car il n'en était pas besoin. On ne disait pas qu'il ne fallait pas prendre la femme d'autrui, ni porter de faux témoignages, ni tuer car c'étaient là des crimes qui avaient été extirpés longtemps avant que le vaisseau stellaire n'eût quitté la Terre.

C'étaient les lois de la décence et du savoir-vivre. Et Jon avait enfreint l'une d'entre elles. Il avait tué un de ses frères humains. Il avait tué son ami.

Mais ce n'était pas mon ami, songeait-il. C'était un ennemi. Notre ennemi à tous.

Il se redressa et maîtrisa le tremblement qui le secouait. Glissant le pistolet dans sa ceinture, il s'approcha, marchant comme si ses jambes étaient des bûches, de la chose noire qui gisait sur le sol au bout de la coursive.

L'obscurité lui facilita les choses car il voyait mal. Il ne voyait pas le visage de sa victime, plaquée sur le plancher. Ç'aurait été plus pénible si le mort l'avait regardé.

Il réfléchit. Bientôt, on s'apercevrait de la disparition de Joe et on se mettrait à sa recherche. Il ne fallait pas qu'on le retrouve. Le Peuple ne devait jamais savoir ce qui s'était passé. La notion de meurtre avait disparu depuis longtemps et cette idée ne pouvait venir à l'esprit de personne. Car si un homme était tué, de quelque façon et pour quelque raison que ce fût, d'autres crimes risqueraient de s'ensuivre.

Jon ne pouvait pas dissimuler le cadavre car il n'y avait aucune cachette impénétrable. Il ne pouvait pas le livrer au convertisseur parce qu'il était dans l'incapacité de parvenir jusqu'à celui-ci : pour cela, il lui aurait fallu traverser les jardins hydroponiques.

Mais voyons ! Il y avait un autre moyen d'atteindre le convertisseur ! En passant par la salle des machines...

Jon palpa sa poche. Les clés étaient toujours là. Il se pencha, empoigna le corps et, au contact de la chair encore chaude, il eut un mouvement de recul et dut s'adosser à la paroi de métal, pris d'une brusque envie de vomir. Il avait une conscience aiguë, physique, de sa culpabilité.

Il pensa à ses conversations avec son père, revit son visage de granit. Il pensa à l'homme qui, jadis, avait écrit la Lettre. Il pensa à tous les autres, à tous ceux qui avaient transmis la Lettre de père en fils, acceptant d'être des hérétiques au nom de la vérité, au nom de la connaissance et du salut.

Il y avait eu beaucoup trop d'audace, beaucoup trop de bravoure, beaucoup trop de témérité, beaucoup trop de nuits solitaires à se ronger en se demandant si ce que l'on faisait était juste pour que, maintenant, tout soit perdu par couardise ; ou par la faute d'un sentiment de culpabilité.

Il s'accroupit devant le corps et le chargea sur son épaule.

Le cadavre oscillait. Gargouillait. Quelque chose d'humide et de chaud coula dans le dos de Jon qui, serrant les mâchoires pour empêcher ses dents de claquer, vacillant sous le poids de son fardeau, se mit en marche en direction de la chambre des machines.

Il gravit les escalators depuis longtemps paralysés, trébucha de coursive en coursive avant d'atteindre enfin la porte.

Alors, il déposa le cadavre à ses pieds pour chercher les clés, choisit la bonne qu'il glissa dans la serrure. La porte s'ouvrit lentement et une bouffée d'air chaud lui jaillit au visage. Des lampes éclatantes scintillaient et l'on entendait le bourdonnement profond de l'énergie, la plainte des mécanismes de métal.

Jon chargea à nouveau Joe sur son épaule, entra et referma la porte. Immobile, il contempla la travée bordée d'immenses machines. L'une d'elles tournoyait et il l'identifia : c'était un gyroscope, un stabilisateur à cardans qui vrombissait.

Combien de temps faudrait-il à un homme pour comprendre ce qu'il y avait à comprendre de toutes ces machines massives et compliquées ? Quelle somme de connaissance s'était perdue en l'espace de mille années ?

Son fardeau ballottait et Jon entendait les gouttes gluantes s'écraser sur le sol — lentement, régulièrement.

Il était figé d'horreur et d'émerveillement. La boucle était bouclée. Il était revenu mille ans en arrière. A une époque où il existait une science capable de construire de telles machines. C'était un retour qui allait bien au-delà des émotions humaines susceptibles de conduire un homme à tuer un autre homme.

Il faut que je me débarrasse de lui, se dit âprement Jon Hoff. Mais je ne m'en débarrasserai jamais. Quand il aura disparu, quand il sera devenu autre chose que ce qu'il est, quand les substances qui le composent se seront, elles aussi, transformées en autre chose, je ne serai toujours pas débarrassé de lui. Je n'en serai jamais débarrassé !

Il trouva la trappe du convertisseur et, se raidissant, il l'ouvrit. Il lui fallut faire un effort car elle résistait. Enfin, la gueule de l'instrument bâilla. Elle était assez vaste pour engloutir un

corps. Par-delà les déflecteurs, Jon percevait la clameur de l'énergie et il crut apercevoir les lueurs infernales du brasier. Il fit glisser le cadavre de son épaule le plus doucement possible dans cette gueule béante, referma la trappe.

C'était fait.

Jon s'éloigna du convertisseur à reculons et s'épongea le front. Il s'était débarrassé de son fardeau. Pourtant, il en sentait encore le poids. Et il le sentirait toujours.

Comme il l'avait toujours senti.

Quand retentirent les pas, il ne se retourna pas car il savait ce qu'ils étaient : les pas fantômes qui le harcèleraient tout au long de sa vie, les pas du péché sonnant dans sa tête.

Une voix s'éleva : « Qu'as-tu fait, mon garçon ? »

Et Jon répondit : « J'ai tué un homme. J'ai tué mon ami. »

Alors il se retourna car ni les pas ni la voix n'étaient ceux d'un spectre.

— « Avais-tu une raison pour cela, mon gars ? » lui demanda Joshua.

— « J'avais une raison. Une raison et une finalité. »

— « Tu avais besoin d'un ami, petit. »

Jon acquiesça. « J'ai trouvé la finalité du Vaisseau. Et la destination. Il m'a découvert. Il allait me dénoncer. Je... je... »

— « Tu l'as tué. »

— « Je me suis demandé : une vie ou toutes les vies ? Je n'en ai pris qu'une. Lui, il les aurait prises toutes. »

Les deux hommes restèrent longtemps face à face. Enfin, le vieillard reprit la parole :

— « Une vie ne s'arrache pas. Cela n'est pas juste. »

Sa silhouette, trapue et massive, se détachait sur la toile de fond des machines et il y avait en lui une force, une dynamique qui l'animait comme elle animait les machines. « Et il est injuste de condamner le Peuple à un destin qui n'était pas prévu, » poursuivit Joshua. « Il est injuste de ne pas réaliser une finalité par carence ou par ignorance. La finalité du Vaisseau... est-elle bonne ? »

— « Je ne sais pas, » répondit Jon. « Je ne peux pas en être sûr. Mais, en tout cas, il y en a une. Et une finalité, un but, quels qu'ils soient, valent mieux que pas de but du tout. »

Jon repoussa en arrière ses cheveux collés de sueur.

— « Soit, » murmura-t-il. « Je vous suis. J'ai pris une vie. Je n'en prendrai pas une autre. »

— « Non, mon gars, » répliqua le vieil homme d'une voix douce. « C'est moi qui te suivrai. »

Contempler le gouffre du vide où les étoiles brasillaient comme d'infimes et éternelles balises était déjà un spectacle angoissant vu d'une bulle d'observation. Mais le même spectacle à travers le grand panneau transparent du poste de pilotage plongeant droit dans la gueule de l'espace, c'était encore pire.

On avait beau chercher, il n'y avait pas de fond. On avait beau lever les yeux, il n'y avait pas de limites. On aurait juré que telle ou telle étoile était toute proche comme un fruit prêt à être cueilli et, l'instant d'après, elle était si lointaine que l'on éprouvait un vertige en songeant à la distance qui vous en séparait.

Oui, les étoiles étaient loin.

Toutes, sauf une. Et celle-là flamboyait, éblouissant soleil, un peu à gauche.

Jon Hoff jeta un bref coup d'œil à Joshua. Le visage du vieil homme était un masque d'incrédulité, d'effroi et d'horreur. C'en était bouleversant.

Je le savais, songea Jon. Je savais que ce pourrait être ainsi. J'en avais une vague idée. Mais pas lui.

Il détourna son regard du panneau d'observation et, à la vue des instruments alignés devant lui, son cœur se serra et ses doigts devinrent gourds.

Je n'ai pas le temps de me familiariser avec le Vaisseau, se dit-il. Pas le temps de savoir ce qu'il est réellement. Ce qui devait être fait ne pouvait l'être que par son intelligence, que grâce au savoir fragmentaire qui avait été introduit dans son cerveau — un cerveau qui n'était pas entraîné et qui n'était pas prêt. Qui ne pourrait l'être avant de nombreuses années.

— « Qu'allons-nous faire ? » demanda Joshua dans un souffle. « Qu'allons-nous faire, mon gars ? »

Qu'allons-nous faire ? répéta silencieusement Jon.

Lentement, il se dirigea vers le fauteuil dont le dossier portait la mention NAVIGATEUR. Quand il y fut installé, ce fut comme s'il était assis au seuil même de l'espace, au-dessus d'un précipice dans les profondeurs abyssales duquel il risquait à chaque instant de choir.

D'un geste délibéré, il étreignit avec force les accoudoirs du fauteuil et lutta pour s'orienter. Il savait qu'il était à la place du

navigateur, que, devant lui, il y avait des boutons et des touches qu'il pouvait enfoncer, qu'en les enfonçant, il enverrait des signaux à la salle des machines trépidante d'activité.

— « Cette étoile, » dit Joshua. « La grosse, à gauche. Celle qui flamboie... »

— « Toutes flamboient. »

— « Mais celle-ci... la grosse... »

— « C'est l'étoile vers laquelle nous nous précipitons depuis mille ans, » répondit Jon.

Il espérait que c'était bien celle-là. Ah ! Si seulement il pouvait en être sûr !

Au moment même où il formulait ce souhait intérieur, une sonnette d'alarme retentit dans son esprit. Il y avait quelque chose qui ne collait pas. Qui ne collait pas du tout.

Il essaya de réfléchir mais l'espace l'assaillait, et l'espace était trop vaste, trop vide. D'ailleurs, à quoi bon réfléchir ? On ne prend pas l'espace en défaut. On ne se bat pas contre lui. Il est trop grand, trop cruel. L'espace ignorait la compassion. L'espace se moquait bien de ce qui pouvait advenir du Vaisseau et de ses occupants.

Cela n'avait jamais intéressé que les hommes de la Terre qui avaient lancé le Vaisseau et, pendant quelque temps, les tout premiers passagers. A présent, cela n'intéressait plus que Jon lui-même et un vieillard. Deux hommes contre l'espace. Deux seulement !

— « Elle est plus grosse que les autres, » dit Joshua. « Nous sommes plus près d'elle. »

Mais voilà ce qui n'allait pas ! Ce qui avait déclenché cette sonnette d'alarme dans la tête de Jon ! L'étoile était beaucoup trop proche ! Elle n'aurait pas dû l'être autant !

Jon Hoff s'arracha à la fascination de l'espace et son regard se posa sur le tableau de commande. Ce n'était qu'une masse incompréhensible de touches, de leviers, de rangées de boutons, de cadrans alignés...

Comme il examinait le pupitre, son intelligence commença peu à peu à faire le tri, à y trouver une logique. Le savoir que la machine lui avait infusé prit progressivement le dessus. Des formules mathématiques jaillirent à l'improviste de sa mémoire dans un ballet de cauchemar.

C'était inutile. L'idée avait été bonne mais elle ne marchait pas. On ne peut pas instruire un homme avec une machine. On ne peut

pas lui inculquer la connaissance indispensable pour piloter un vaisseau semblable.

— « Je ne peux pas, Joshua ! » s'exclama-t-il. « C'est impossible. »

Où étaient les planètes ? Comment les trouver ? Et, à supposer qu'il les trouve, que ferait-il ensuite ?

Le Vaisseau tombait dans le soleil.

Jon ne savait pas où chercher pour découvrir les planètes. Et le Vaisseau allait trop vite... Beaucoup trop vite. La sueur s'amassa en gouttelettes sur son front, ruissela le long de son visage, humecta ses aisselles.

— « Du calme, mon gars. Ne nous affolons pas. »

Jon essaya vainement de suivre ce conseil. Se baissant, il ouvrit le petit tiroir qui se trouvait sous le pupitre de commande. Il contenait du papier et des crayons. Il prit une feuille et y nota les indications des cadrans : vitesse absolue, accélération, distance de l'étoile, approche angulaire...

Il y avait d'autres chiffres mais ceux-là étaient les plus importants, c'étaient eux qui comptaient.

Soudain, une pensée se fit jour dans le cerveau de Jon, une notion qui lui avait été serinée comme à coups de marteau : *pour piloter un vaisseau, il ne faut pas le diriger vers un point déterminé mais savoir où il sera à un moment donné dans l'avenir immédiat.*

Jon fit ses calculs. Les données mathématiques affleuraient sa conscience. Quand il eut terminé et tracé une courbe, il tendit le bras et poussa un levier de contrôle de deux crans, faisant des vœux pour ne pas s'être trompé.

— « Tu t'en sors ? » s'enquit Joshua.

Jon secoua la tête. « Nous le saurons dans une heure. »

Un léger accroissement de la poussée pour empêcher le Vaisseau de frôler le soleil de trop près, pour qu'il le contourne et décrive une courbe déterminée par la force d'attraction... Alors, le Vaisseau plongerait dans l'espace et ferait demi-tour. Jon espérait que cela marcherait. La machine lui avait enseigné que c'était ainsi qu'il fallait faire.

Affalé sur son siège, il se prit à songer à cette singulière machine, se demandant jusqu'à quel point on pouvait faire confiance à un ruban se déroulant sur une bobine et à un casque.

— « Nous sommes là pour un bon moment. »

Jon acquiesça. « J'en ai peur, Joshua. Cela prendra longtemps. »

— « Dans ce cas, je vais chercher de quoi manger. »

Le vieillard s'avança vers la porte. Il se retourna et demanda : « Et Mary ? »

Jon hocha la tête. « Pas encore. Laissons-les en paix. Si nous échouons... »

— « Nous n'échouerons pas. »

— « Si nous échouons, » répéta Jon d'une voix métallique, « il est préférable qu'ils ne sachent pas. »

— « Peut-être as-tu raison. Je vais chercher du ravitaillement. »

Deux heures plus tard, Jon avait la conviction que le Vaisseau n'entrerait pas en collision avec le soleil. Il le frôlerait de près, presque trop près — il passerait seulement à quelque chose comme un million de milles du corps céleste — mais sa vitesse serait telle qu'il l'éviterait pour plonger à nouveau dans l'espace. Il vaincrait la force d'attraction de l'astre embrasé et perdrait de sa vitesse. Sa trajectoire s'infléchirait et il se mettrait en orbite — une orbite extrêmement dangereuse car, lors du passage suivant, s'il était laissé à lui-même, il s'abîmerait dans le soleil.

Entre le moment où il aurait dépassé l'astre et celui où sa trajectoire s'infléchirait, il serait indispensable que Jon prenne le contrôle. Mais ce qui était important, c'était d'avoir pu gagner du temps. S'il n'avait pas fait accélérer le vaisseau en poussant le levier de deux crans, ou bien la nef aurait plongé au cœur de l'astre, ou bien elle se serait placée sur une orbite décroissante et, quelle que fût la puissance des moteurs, rien n'aurait pu l'en arracher.

Jon avait du temps, il avait les connaissances et Joshua allait rapporter de la nourriture. Du temps, il fallait en faire bon usage. Les connaissances, implantées quelque part dans les profondeurs de son cerveau, il fallait qu'il les déterre pour accomplir la tâche à laquelle cette science était destinée.

A présent, Jon Hoff était plus calme et un peu plus sûr de lui. Naïvement, il se demandait comment les hommes de la Terre qui avaient lancé le Vaisseau, l'avaient surveillé et s'étaient occupé de lui avant l'Ignorance avaient pu viser si juste. Peut-être était-ce un coup de chance car il ne paraissait pas possible de lancer un projectile dont le voyage devait durer mille ans de façon telle

qu'il conserve sa trajectoire et touche une cible aussi minuscule. Mais était-ce vraiment impossible ?

Automatique... automatique... automatique...

Le mot pulsait dans l'esprit de Jon. Un seul et même mot sans fin répété. Le Vaisseau était automatique. Il se dirigeait tout seul, il se réparait lui-même, s'entretenait lui-même, corrigeait lui-même son cap. Il avait seulement besoin de la main et de l'intelligence de l'Homme pour lui dire ce qu'il avait à faire. Alors, il obéissait. Des instructions : c'était tout ce qui lui était nécessaire.

Le problème était de savoir comment donner des ordres au Vaisseau. Que fallait-il lui dire ? Et comment ? A ce propos, de vagues idées flottaient confusément dans la tête de Jon, qui se leva pour inspecter la cabine. Tout ce qui s'y trouvait était recouvert d'une fine couche de poussière mais il suffisait de l'essuyer d'un coup de manche pour que le métal retrouve son lustre et son brillant originels.

Jon découvrit diverses choses. Certaines qu'il connaissait ou reconnaissait, d'autres qu'il ne connaissait pas. Mais sa trouvaille la plus importante fut le télescope. Après quelques essais, il se rappela comment fonctionnait l'instrument. Maintenant, il savait comment il pourrait détecter les planètes — si cette étoile était bien l'étoile visée et s'il y avait des planètes.

Trois heures s'étaient écoulées et Joshua n'avait pas reparu. Trois heures... C'était trop long. Il aurait déjà dû être de retour avec le ravitaillement. Jon arpentait l'habitacle, s'efforçant de vaincre ses appréhensions. Quelque chose devait être arrivé au vieil homme.

Il reprit le télescope et s'employa à rechercher les planètes. C'était un dur travail, tout d'abord ingrat, mais, petit à petit et avec l'aide des appareils, les données qui gisaient dans l'inconscient de Jon commencèrent de faire surface.

Il repéra une planète. Au même moment, on frappa à la porte. Abandonnant son télescope, Jon alla ouvrir.

Le corridor était plein de gens qui, à sa vue, se mirent à hurler, à l'accabler de mots de haine. Si puissante était la fureur de ces voix qui le condamnaient que Jon recula d'un pas comme si le choc avait été physique.

Au premier rang se tenaient Herb et George. Et derrière eux, tous les autres. Les hommes et les femmes. Jon chercha Mary du regard mais il ne la vit pas.

La foule s'élança. Les visages qui lui faisaient face étaient dé-

formés par la haine et par l'exécration. Il émanait de cette mer de visages comme un brouillard de peur qui s'abattit sur Jon Hoff.

Sa main glissa vers sa ceinture et se referma sur la crosse du pistolet. Libérant l'arme, il la pointa vers le sol et appuya légèrement sur le bouton. Un jet de lumière fusa et la horde reflua. La porte, maintenant, était noircie et il flottait une odeur de peinture brûlée.

— « Ceci est un pistolet, » dit Jon d'une voix calme. « Je peux vous tuer et je vous tuerai si vous essayez d'intervenir. N'approchez pas. Retournez d'où vous venez. »

Herb fit un pas en avant. « C'est toi qui interviens, » dit-il. Et il avança encore d'un pas.

Jon braqua le pistolet sur lui.

— « J'ai tué un homme et je suis prêt à recommencer. »

Il le pensait. Il était si facile de parler de tuer, de prendre une vie humaine. Oui, maintenant qu'il l'avait fait une fois, il était prêt à recommencer.

— « Joe a disparu, » reprit Herb. « Nous nous sommes mis à sa recherche. »

— « Ce n'est plus la peine. »

— « Mais Joe était ton ami. »

— « Toi aussi, » répliqua Jon. « Mais le But dépasse l'amitié. Tu es avec moi ou tu es contre moi. Il n'y a pas de moyen terme. »

— « Nous t'exclurons de la chapelle. »

— « Vous m'exclurez de la chapelle, » répéta Jon sur un ton railleur.

— « Nous te bannirons et t'exilerons dans la partie centrale du Vaisseau. »

— « Depuis des générations, nous sommes tous des exilés. Et nous ne le savions pas. Nous ne le savions pas, je te le dis ! Et, l'ignorant, nous avions imaginé une belle histoire. Une bien belle histoire ! Nous nous sommes persuadés qu'elle était vraie et nous vivions en fonction d'elle. Et comme je vous montre que ce n'est rien d'autre qu'une belle histoire inventée parce qu'il nous était indispensable — je dis bien indispensable — d'en avoir une, vous voulez m'exclure de la chapelle et m'exiler. Il te faudra faire plus que cela, Herb. Beaucoup plus. Moi, je peux faire davantage, » conclut-il en tapotant le pistolet.

— « Tu es fou, Jon. »

— « Et toi, tu es un imbécile. »

D'abord, Jon avait eu peur. Puis, il s'était mis en colère. Maintenant, il n'éprouvait plus que du mépris pour ces êtres massés dans la coursive qui se blotissaient les uns contre les autres et proféraient des menaces d'une voix vacillante.

— « Qu'avez-vous fait de Joshua ? »

— « Nous l'avons ligoté, » répondit Herb.

— « Allez le détacher et amenez-moi de la nourriture. »

La foule hésita. Jon fit un geste avec son pistolet. « Allez ! » Ils partirent en courant.

Jon referma la porte et prit à nouveau place derrière le télescope.

Il détecta six planètes. Deux d'entre elles possédaient une atmosphère, la seconde et la cinquième. Il jeta un coup d'œil à sa montre. De nombreuses heures s'étaient écoulées et Joshua n'avait toujours pas réapparu. Nul n'avait gratté à la porte. Il n'y avait rien ni à manger ni à boire. Jon se rassit dans le fauteuil du navigateur.

L'étoile se trouvait loin derrière le Vaisseau. Il avait commencé de décélérer mais sa vitesse était encore trop grande.

Jon fit basculer le levier, les yeux fixés sur l'indicateur de vitesse. Cela valait mieux... Il l'espérait. Il était plus sage de réduire la vitesse.

A présent, le tableau de commande lui paraissait moins confus, moins incohérent. Jon en savait un peu plus long à son sujet. Ce n'était pas tellement dur, songea-t-il. Et le reste ne sera pas tellement dur non plus. Tu as du temps. Assez de temps. Il faut réfléchir à la manœuvre mais tu as le temps d'y réfléchir.

Il examina le pupitre et trouva la calculatrice, qu'il n'avait pas encore remarquée, le petit cerveau de métal grâce auquel on pouvait donner des ordres au Vaisseau. Cela lui avait échappé et c'était pour cela qu'il s'était demandé comment faire pour parler au vaisseau. Il suffisait de s'adresser à ce petit cerveau.

Le mot *automatique* continuait de le hanter. Il découvrit le bouton marqué *télescope,* le bouton marqué *orbite* et un troisième bouton marqué *atterrissage.*

Voilà ! Tant de questions, tant de craintes... Et c'était tout simple. Bien sûr ! Ceux qui, jadis, avaient construit le Vaisseau avaient voulu que ce soit simple. Simple... incroyablement simple. Assez simple pour que le dernier des sots puisse effectuer la manœuvre d'atterrissage. Le premier venu capable d'appuyer sur un

bouton. Les créateurs du Vaisseau avaient certainement pressenti ce qui risquait d'arriver au bout de plusieurs générations. Ils avaient sûrement deviné que les passagers oublieraient la Terre et qu'une nouvelle culture naîtrait, adaptée au Vaisseau. Mais ne l'avaient-ils pas prémédité ? La culture du Vaisseau s'intégrait-elle à un plan général ? Le Peuple aurait-il survécu un millénaire s'il avait eu connaissance de la finalité et de la destination ?

Non, il n'aurait pas survécu si longtemps car les gens auraient eu le sentiment d'être spoliés, dupés. Sachant qu'ils n'étaient rien de plus que des relais chargés de transmettre la vie, que leur propre vie et celle de leur progéniture pendant les générations à venir étaient vouées à la dissolution pour que leurs descendants atteignent finalement la planète désignée, ils seraient devenus fous.

Il n'y avait eu qu'un seul moyen d'éviter cet aboutissement : l'oubli. Et ils avaient oublié et ç'avait été pour le mieux.

Au bout de quelques générations, ceux du Peuple avaient mené leur petite vie étroite dans leur petit univers, dans le cadre culturel qui était apparu — et c'était suffisant. Alors, ces mille années ne furent plus rien car elles n'existaient pour personne.

Et, pendant tout ce temps, le Vaisseau filait à travers l'espace, se précipitant vers son objectif sans que sa trajectoire déviât.

Jon Hoff reprit le télescope. Il le braqua sur la Planète V et régla les contrôles radar qui le stabiliseraient. Cela fait, il retourna à la calculatrice et enclencha les deux boutons, celui marqué *télescope* et celui marqué *orbite*.

Alors, il s'assit et attendit. Il n'y avait rien d'autre à faire.

La Planète V était une planète morte.

Les rapports des analyseurs ne laissaient aucun doute : l'atmosphère était essentiellement composée de méthane, la gravité était de trente fois supérieure à la normale et, sous les nuages de gaz délétères bouillonnants, la pression était voisine de mille atmosphères. Il y avait encore d'autres facteurs mais un seul de ces trois-là était déjà suffisant.

Jon Hoff décrocha le Vaisseau de son orbite et le dirigea vers le soleil. Il repéra la Planète II au télescope, fixa l'instrument, mit la calculatrice en marche et se rassit à nouveau pour attendre.

Il ne leur restait plus qu'une seule chance. De toutes les planètes satellites, deux seulement étaient dotées d'une atmosphère. Désormais, ce serait la Planète II ou rien.

Et si la Planète II était, elle aussi, une planète morte ?

Il n'y avait qu'une réponse. Il ne pouvait pas y en avoir une autre. Diriger le Vaisseau vers une autre étoile, accélérer et espérer... espérer que, d'ici quelques générations, le Peuple trouverait enfin une planète sur laquelle il pourrait vivre.

Jon avait faim. Son ventre creux était douloureux. Il avait découvert un distributeur d'eau contenant encore quelques tasses de liquide mais il y avait maintenant deux jours qu'il avait bu pour la dernière fois.

Joshua n'était pas revenu. Le Peuple n'avait pas donné signe de vie. A deux reprises, Jon avait ouvert la porte et fait quelques pas dans la coursive dans l'intention de se mettre en quête de nourriture et de boisson mais, réflexion faite, il y avait renoncé. Il ne pouvait pas courir ce risque — le risque de se faire repérer, pourchasser. De se faire interdire l'entrée du poste de pilotage.

Mais un moment viendrait où il serait contraint de jouer son va-tout, de tenter un raid pour se ravitailler. Encore un jour, et il n'aurait peut-être plus assez de force. Et des jours et des jours s'écouleraient avant que le Vaisseau aborde la Planète II.

Le moment viendrait où il n'aurait pas le choix. Impossible de s'entêter : s'il ne sortait pas pour se mettre en quête de ravitaillement, il ne serait plus qu'une carcasse inutile, vidée de son énergie, incapable de penser, quand le Vaisseau atteindrait la planète.

Jon examina le tableau de bord. Tout semblait se passer bien. La vitesse augmentait. Le témoin de la calculatrice faisait scintiller son œil bleu et fredonnait : *tout va bien, tout va bien, tout va bien.*

Jon Hoff s'extirpa du fauteuil et alla s'étendre dans le coin qu'il avait élu pour dormir. Il se ramassa en boule, les genoux serrés contre son ventre pour atténuer les affres de la faim. Il ferma les yeux et tenta de sombrer dans le sommeil.

L'oreille collée contre le plancher de métal, il entendait la lointaine pulsation des machines, le chant de l'énergie qui irriguait tout le Vaisseau. Il se souvint s'être dit que, pour pouvoir le piloter, un homme devrait avoir vécu avec lui. Mais il s'était trompé. Il comprenait, néanmoins, que l'on apprenait à vivre avec un vaisseau, qu'un vaisseau pouvait devenir partie intégrante d'un homme.

Il s'endormit, se réveilla, s'endormit de nouveau pour se réveiller encore. Cette fois, quelqu'un criait, quelqu'un martelait la porte à coups de poing.

Lestement, Jon bondit sur ses pieds et, la clé déjà au poing, s'élança en avant. Quand le battant s'ouvrit, Mary s'engouffra dans la pièce en titubant. D'une main, elle tenait une grande boîte carrée et, de l'autre, un énorme sac. Derrière elle, dans la coursive, se ruait une foule impétueuse et hurlante. Des gourdins tournoyaient.

Jon attira Mary et referma la porte qu'il verrouilla. Des corps heurtèrent le métal avec un choc sourd et le vantail résonna sous les massues tandis que la horde s'égosillait.

— « Mary ! » murmura Jon d'une voix étranglée par l'émotion. « Mary ! »

— « Il fallait que je vienne, » fit-elle en pleurant. « Quoi que tu aies fait, il fallait que je vienne. »

— « Ce que j'ai fait, je l'ai fait pour le mieux. C'était prévu dans le Plan, Mary, j'en suis convaincu. Cela faisait partie du Grand Plan que les gens de la Terre ont mis sur pied. Il s'est simplement trouvé que c'est sur moi que... »

Elle l'interrompit :

— « Tu es un hérétique. Tu as saccagé notre Foi. A cause de toi, ceux du Peuple se prennent à la gorge... »

— « Je connais la vérité. Je connais la finalité du Vaisseau. »

Levant les mains, elle prit le visage de Jon entre ses paumes, l'approcha du sien et se pelotonna contre son mari.

— « Cela m'est égal. Cela m'est égal. Maintenant, je m'en moque. Au début, non, je t'en voulais, Jon. J'avais honte de toi. Je suis presque morte d'humiliation. Mais quand ils ont tué Joshua... »

— « Que dis-tu ? »

— « Ils ont tué Joshua. Ils l'ont battu à mort. Et il n'a pas été le seul. D'autres voulaient venir t'aider. Oh ! pas beaucoup. Juste quelques-uns. Eux aussi, ils les ont tués. On s'assassine dans le Vaisseau. Le Vaisseau est hanté par la haine et par la suspicion et il court toutes sortes d'affreuses rumeurs. On n'a jamais vu une chose pareille. Jamais cela ne s'était produit avant que tu ne détruises la Foi. »

Une culture s'effondre, songea Jon, en l'espace d'une heure ! Une croyance extirpée en un clin d'œil. Maintenant, c'était la folie, c'était le meurtre. Il ne pouvait en aller autrement.

— « Ils ont peur, Mary. Ils ont perdu leur sentiment de sécurité. »

— « J'ai essayé de venir plus tôt. Je savais que tu devais avoir

faim et je craignais que tu n'aies pas d'eau. Mais il a fallu que j'attende le moment d'échapper à la surveillance. »

Il la serra très fort contre lui et ses yeux étaient un peu brouillés.

« J'ai apporté de la nourriture et de l'eau... Tout ce que j'ai pu emporter. »

— « Ma femme... ma femme bien-aimée... »

— « Il y a de quoi manger, Jon. Pourquoi ne manges-tu pas ? »

Il se leva et l'aida à se mettre sur ses pieds.

— « Dans une minute. Je veux d'abord te montrer quelque chose. Je veux te faire voir la Vérité. »

Il la guida jusqu'aux marches du fauteuil de navigation et les lui fit gravir.

« Regarde. C'est là où nous allons. Et c'est ici que nous étions. Quoi que nous ayons pu nous raconter, ce que tu vois devant toi est la Vérité. »

La Planète II, c'était la réalisation des Saintes Images. Il y avait des Arbres et des Ruisseaux, des Fleurs et de l'Herbe, un Ciel et des Nuages, du Vent et la Lumière.

Debout à côté du siège du navigateur, Mary et Jon avaient les yeux rivés sur le panneau d'observation.

L'analyseur émit un imperceptible borborygme et déglutit son rapport. *Viable pour les humains,* disait le ruban imprimé. A cela s'ajoutait un grand nombre de détails relatifs à la composition atmosphérique, au compte bactérien, à l'intensité du rayonnement ultra-violet et bien d'autres choses encore. Mais la conclusion était suffisante à elle seule : *viable pour les humains.*

Jon tendit le bras et posa la main sur la commande centrale. « Et voilà, » dit-il. « Ainsi s'achève un millénaire. »

Il fit jouer la commande. Les indicateurs cliquetèrent et les index se placèrent sur le zéro des cadrans, les aiguilles se mirent au point neutre, le fredonnement de l'énergie qui parcourait le Vaisseau mourut et ce fut à nouveau le silence, le silence d'antan, le silence de l'époque où les étoiles étaient des stries, où les murs étaient des planchers.

Alors, ils entendirent le son. Le gémissement humain. Il était pareil à un mugissement animal.

— « Ils ont peur, » dit Mary. « Peur à en mourir. Ils ne sortiront pas du Vaisseau. »

Elle avait raison. Ils ne quitteraient pas le Vaisseau : Jon n'avait pas pensé à cela.

Il y avait des générations et des générations que le Vaisseau était leur sanctuaire, leur havre. Pour eux, l'immensité du monde qui s'étendait au-delà de la nef, le Ciel sans fin, l'absence de toute frontière — tout cela était tissé de panique.

Il allait falloir d'une façon ou d'une autre les faire déguerpir — c'était le mot propre — et boucler hermétiquement le Vaisseau pour qu'il leur soit impossible de le réintégrer. Car le Vaisseau était l'ignorance et la couardise, c'était une coquille démesurée, la matrice d'où renaîtrait la race.

— « Que vont-ils nous faire ? » demanda Mary. « Je n'avais pas songé à cela. Nous ne pouvons ni nous cacher ni... »

— « Ni rien. Et ils ne feront rien... tant que j'aurai ceci, » acheva-t-il en frappant sur la crosse de son pistolet.

— « Mais, Jon, le meurtre... »

— « Il n'y aura pas de meurtre. Ils auront peur et la peur les obligera à faire ce qu'il faut faire. Au bout d'un certain délai — long, peut-être — ils retrouveront leur lucidité et la peur mourra. Mais, pour commencer, il faut... » Quelque chose frémit dans son cerveau — le savoir qu'y avait implanté l'étrange machine. « Il faut une direction. C'est de cela qu'ils ont besoin... Un chef qui les guidera, qui leur dira ce qu'ils doivent faire, qui les aidera à œuvrer ensemble. »

Je croyais que c'était la fin mais ce n'est pas fini, se dit amèrement Jon. Faire atterrir le Vaisseau n'était pas suffisant. Je dois continuer. Quoi que je fasse, il n'y aura pas de fin aussi longtemps que je vivrai.

Se réorienter, réapprendre. Il y avait des livres dans le coffre : plus de la moitié de son contenu ! Peut-être des manuels de base. Les textes qui seraient nécessaires pour les débuts.

Et peut-être y avait-il aussi des instructions ? Des instructions laissées avec les livres pour qu'un homme comme lui en prenne connaissance et les exécute.

DIRECTIVES A METTRE EN OEUVRE APRES L'ATTERRISSAGE : l'enveloppe porterait cette souscription ou une autre, analogue. Jon la déchirerait et il y trouverait des feuillets pliés.

Déjà, une fois, dans une autre lettre, il avait découvert des feuillets pliés.

Et la seconde ? Il était sûr qu'il y en aurait une seconde.

— « Tout a été organisé sur la Terre, Mary. Chaque étape était

déterminée. Ils ont travaillé à partir du principe que l'oubli global était le seul moyen permettant à des humains de faire le voyage. Ils ont organisé l'hérésie qui était la porteuse de la connaissance. Ils ont construit le Vaisseau de façon qu'il soit d'une simplicité telle que n'importe qui puisse le manœuvrer... le premier venu. Ils ont préfiguré l'avenir et ont su ce qui devait fatalement arriver. Depuis le début, le programme nous a toujours précédé d'un pas. »

Il se tourna vers le panneau dans lequel s'encadraient un fragment du paysage, les Arbres, l'Herbe et le Ciel. « Je ne serais pas surpris qu'ils aient imaginé une solution pour nous chasser du Vaisseau. »

Un haut-parleur grésilla et une voix retentit d'un bout à l'autre du bâtiment. Et tout le monde l'entendit. *Ecoutez ! Ecoutez !* disait le vieil enregistrement à peine éraillé. *Ecoutez ! Le Vaisseau doit être évacué dans les douze heures. A l'expiration de ce délai, un gaz mortel se répandra dans tout le Vaisseau.*

Jon étreignit la main de Mary. « J'avais raison. Ils avaient tout prévu. Ils sont toujours en avance d'un pas sur nous. »

L'homme et la femme, immobiles, songeaient aux êtres qui avaient eu tant de clairvoyance, qui avaient vu si loin, qui avaient prévu les problèmes et avaient imaginé les moyens de les résoudre.

— « Viens, » dit Jon.

— « Jon... »

— « Oui ? »

— « Pourra-t-on avoir des enfants maintenant ? »

— « Oui. Tous ceux qui le voudront pourront en avoir. A bord du Vaisseau, nous étions trop nombreux. A présent, sur cette planète, nous ne sommes qu'une poignée. »

— « Il y a de la place... de la place à ne savoir qu'en faire. »

Jon referma soigneusement la porte du poste de pilotage et tous deux s'engagèrent dans les couloirs sombres.

Le haut-parleur revint à la charge : *Ecoutez ! Ecoutez ! Le Vaisseau doit être évacué...*

Mary se pelotonna contre lui, Jon sentit qu'elle tremblait.

— « Jon... nous allons sortir ? Est-ce que nous allons sortir ? »

Elle avait peur. C'était bien normal. Jon, lui aussi, était terrifié. On ne se débarrasse pas entièrement des frayeurs vieilles de plusieurs générations, même à la lumière de la vérité.

— « Pas tout de suite. Il faut que j'aille chercher quelque chose. »

L'heure viendrait néanmoins où il faudrait quitter le Vaisseau, où il faudrait s'enfoncer dans l'affolante immensité de la planète, nus, en proie à la panique, loin de cette coquille protectrice qu'il leur fallait maintenant abandonner.

Mais, lorsque cette heure sonnerait, Jon saurait ce qu'il aurait à faire.

Il en était certain.

Car les hommes de la Terre avaient tout prévu avec une telle perfection qu'ils ne pouvaient pas avoir négligé la phase ultime. Ils ne pouvaient pas avoir omis de laisser des instructions pour le commencement.

Traduit par Michel Deutsch.
Titre original : Target generation.

Fantastique au cinéma

Dans son numéro de mars, dont la couverture s'orne d'un monstre galactique franchement hideux, **Famous Monsters** annonce la sortie, le tournage ou la mise en chantier d'un certain nombre de films fantastiques ou de science-fiction. Cette liste vous met l'eau à la bouche. Pour les amateurs de fantastique, deux titres seulement : **La boîte oblongue** d'après Poe avec Vincent Price et **L'abomination de Dunwich** d'après Lovecraft, adaptation de Ray Russel, scénariste de **Mr. Sardonicus** de Castle et de **L'enterrement prématuré** de Corman. Les amateurs de S.F. sont beaucoup plus gâtés, d'abord avec la suite de **La planète des singes**, écrite par Pierre Boulle, le deuxième épisode de **Barbarella** et **Mighty colossus** d'après le roman de D.F. Jones. Mais surtout, Hollywood semble enfin s'intéresser aux grandes classiques de la science-fiction : seraient ainsi adaptés **La porte sur l'été, Marionnettes humaines** et **Stranger in a strange land** de Robert Heinlein, **Les plus qu'humains** de Sturgeon, **A la poursuite des Slans** de van Vogt (avec Steve McQueen et Michael Rennie), **L'homme démoli** de Bester (avec Rod Steiger et Claire Bloom) et **Un cantique pour Leibowitz** de Walter M. Miller (dont le scénario serait peut-être confié à Harlan Ellison), sans oublier le projet toujours différé des **Chroniques martiennes.** Les rédacteurs de **Famous Monsters** ne cachent pas leur goût du canular ; mais, comment ne pas rêver, et espérer, devant une telle liste, qui ne demande peut-être qu'à s'allonger ?

Chronique littéraire

Cabotage sur le Fleuve Noir

par Martial-Pierre Colson

Il se produit incontestablement au Fleuve Noir un renouveau, qui va plus loin que l'amélioration apportée par cette collection à la présentation de ses jaquettes de couverture.

De vieux auteurs « maison », que nous avions relégués naguère comme inintéressants, offrent aujourd'hui un indéniable progrès. Sans parler autrement du retour de Steiner, dont il fut déjà fait écho dans ces colonnes et à qui il suffisait de se remontrer comme l'égal de lui-même, on constate que des Limat, Randa ou similaires, sans doute rendus courageux par une augmentation des tarifs, ont décidé enfin de mettre un peu de sauce-vérité et de crème-humanité dans leurs récits.

Comme il s'agit d'auteurs professionnels, il est possible que, les années passant, l'encre se soit, chez eux, améliorée. Il est également possible (et souhaitable) qu'une évolution du public se soit produite et l'ait rendu plus exigeant, tout en l'amenant à apprécier certaines formes de récits auxquelles un certain substrat intellectuel est nécessaire. Il est de toute façon une évidence aujourd'hui, c'est que la S.F. pénètre peu à peu des milieux qui lui étaient jusqu'alors fermés, surtout en France, et nous voyons des peintres, des musiciens, sans parler bien entendu des cinéastes, chercher dans notre domaine préféré une source de renouvellement pour leur inspiration. Que de telles tentatives soient souvent naïves autant que prétentieuses, la chose est indéniable (il suffit de se rappeler à ce sujet le pauvre **Alphaville** de Godard). Mais les lacunes personnelles des réalisateurs étrangers au domaine proprement S.F., et qui s'y intéressent en le faisant s'interpénétrer trop vite avec leur expérience, prouvent au moins un élargissement très encourageant.

Le Fleuve Noir publie beaucoup et une première impression pourrait laisser penser qu'il couvre de ses productions un vaste panorama SF. Large éventail si l'on veut, puisqu'il va de « l'aventure sans problème » à d'innombrables variations sur « les dieux et les géants », en passant par « l'espionnage galactique » et l'excitante interrogation relative aux « Autres » et à nous-mêmes, Terriens, mais à la réflexion plus restreint qu'il n'y paraît, car il s'interdit, semble-t-il, d'explorer les domaines passionnants et si bien mis en valeur par les Anglo-Saxons de la psychologie des profondeurs ainsi que toute allusion, même légère, à une quelconque pulsion sexuelle, sans parler, bien entendu, de ses aboutissements moraux et physiologiques. Reste un sentimentalisme souvent bébête qui transforme en gui-

mauve la motivation essentielle des individus et par eux des sociétés. Et l'on voit ainsi Pierre Barbet, par exemple, faire serrer dans ses bras par le médecin du bord sa jeune aide **« toute rougissante »**...

La manière dont certains tâcherons de la plume s'imaginent tenus ici de se plier à ce qu'on ne peut croire être une consigne formelle de l'éditeur est d'autant plus admirable qu'on sait comment, sans même changer pour certains de pseudonyme, ils se livrent sous couverture différente à un ensemble très « sexy » de variations littéraires.

Il ne s'agit plus là de spécialisation au niveau du manœuvre, pour « tayloriser » la fabrication d'un produit, mais bien plutôt à celui du concepteur-producteur, en fonction de « séries » délimitées, après — espérons-le — enquête soignée du service prospective des éditeurs. La production en masse a de ces paradoxes !

Pour en revenir au Fleuve Noir et à sa récente production, de tels défauts sont aujourd'hui dépassés par un certain nombre d'auteurs de cette maison, de façon au reste bien sympathique. Des quatre grands courants cités plus hauts, nous retrouvons un échantillonnage assez bien réparti.

⁂

C'est certainement au genre « aventure » que s'apparente le plus **Les Stols**, de Louis Thirion, qui porte dans la collection le numéro 354. Il y est aussi question des « Autres » et de leur implantation sur Terre, mais cet élément est loin d'être ici traité en profondeur et ne sert guère que de prétexte à l'aventure.

Louis Thirion offre un avantage primordial : il s'agit d'un auteur qui soigne l'écriture de ses livres. Dans **La résidence de Psycartown** (Eric Losfeld) il exposait en une suite d'images inquiétantes ses principales obsessions ; ici celles-ci se retrouvent, intégrées cette fois à une intrigue conventionnelle mais qui trouve par là d'inhabituels échos. Sous le couvert de nous conter comment les Stols, privés de planète, ont envisagé d'émigrer sur Terre et ce qu'il en advient, il nous entraîne à nouveau dans son univers intime, avec les humains que plonge en catalepsie une moisissure verdâtre, en attendant que les esprits des Stols, chassant la personnalité humaine qui les occupait, ramènent à la vie, en en prenant le contrôle, ces corps « volés » de la plus odieuse manière. Le plus étonnant est la façon dont l'auteur arrive à comprendre et faire comprendre les motivations assez atroces de ces étrangers. Tout est décrit sur un ton tranquille et, bien qu'aucune analyse psychologique ne soit tentée sur le plan individuel des héros, il se dégage de ces actions une certaine vérité mentale assez prenante. Donc, sur le prétexte d'une « aventure » banale, ce livre permet à l'amateur éclairé de suivre les méandres d'une pensée qui ne manque pas d'originalité. Le plus curieux est le style d'aventures choisi : les tribulations d'une sorte de Flash Gordon made in France, Américain d'origine malouine et corsaire, « Commodore » de la flotte spatiale américaine, puis planétaire, et que nous retrouvons dans l'ouvrage suivant de Louis Thirion. Le naturel ne peut manifestement être dissimulé en aucune façon par qui décide d'écrire, et il est juste de dire qu'un auteur se dévoile toujours dans ses œuvres, même celles qui apparemment sont le plus éloignées de ses préoccupations profondes.

Beaucoup plus riche de matière et plus élaborée dans la forme, bien que moins personnelle, se présente la conception actuelle de cette « aventure » chez B.R. Bruss. Il nous la livre dans un ouvrage intéressant à de nombreux

égards, **La planète introuvable** (numéro 356).

La civilisation humaine étendue aux limites de la galaxie et les aventures des missions d'études au travail sur une planète mystérieuse, les surprises successives des savants et leurs démêlés avec leurs organismes directeurs, la découverte indicible dans ses apparences comme dans son origine de deux civilisations extra-galactiques, l'une bienveillante et l'autre hostile, tout cela ne va pas sans rappeler le plus classique des thèmes de space-opéra. Mais le récit de B.R. Bruss est à plusieurs niveaux au-dessus de la moyenne du genre. Peu de livres furent, en ce domaine, aussi bien « ficelés » que celui-ci. La technique est remarquable au point qu'il semble difficile, une fois qu'on l'a entamée, de s'arracher à la lecture de cet ouvrage. La gradation des effets qui amènent le lecteur au fait de l'action est une petite merveille. La construction est due à un écrivain en parfaite possession de son métier et dominant absolument ses moyens d'expression.

La forme, quant à elle, est simple, directe, dans la ligne attendue du contenu d'une collection qui se veut populaire. L'immense majorité des lecteurs peut se délasser sans problème à la lecture de **La planète introuvable**. Mais l'amateur plus exigeant retrouvera dans ces pages l'aimable vertige que provoque l'évocation des époques passées de notre humanité, habilement transposées dans le site ahurissant d'une planète à changements de décors ultra-rapides, comme celle des multiples avenirs envisageables pour notre société en cours d'évolution rapide (?), des plus séduisants aux plus horrifiques.

Civilisation à automation intégrale et race biologiquement déficiente, vouée à des plaisirs atrocement atoniques dans leur décadence d'illusion raffinée : c'est celle des Moals, avec (enfin dans cette collection) une allusion à des troubles pathologiques du comportement sexuel, dus à une dégénérescence génétique. Planète au stade d'évolution humaine comparable à celui de notre XXe siècle commençant et engagée au plein cœur de sa guerre « 14-18 », puis au niveau mésozoïque, avec ses monstres et ses plantes exubérantes, dans la touffeur d'un « froid » humide et maximum de... + 35 °C ! Ensuite, planète détruite, au moins sur le plan de la vie, par la guerre atomique, avec son cortège de ruines. Pour l'enchaînement immédiat : une « proto-Egypte ancienne », îlot de culture au centre d'une terre en pleine barbarie, avec la jeune reine-vierge, brune et belle, qui attendait, pour le prendre en mariage et en faire son « pharaon », le chef (grand et blond) de l'expédition terrienne. Vient alors le siècle de Louis XIV, ou du moins celui de son pendant fatalito-historique, avec marquis à perruques... J'arrête là cette énumération, qui suggère suffisamment la richesse et le nombre des évocations contenues en ces pages.

A noter que ces récits en forme de tableautins successifs sont tous soigneusement documentés et écrits. A la différence d'autres auteurs, lorsque Bruss parle d'une proto-Egypte, les objets qu'il décrit et les habitudes humaines qu'il montre sont proto-égyptiens et non pas hindous ou chinois.

Le lecteur a l'impression, par moments, d'être transporté au cœur d'un univers blishien et, ce qui ne gâte rien, chez un James Blish remarquablement bien traduit.

Le style est souple, naturel de ton et varié dans les effets. Les descriptions sont vivantes. Les quelques incorrections laissant voir que le travail a été réalisé rapidement font plutôt admirer la classe de l'auteur, tant elles sont peu nombreuses et légères.

Bruss se montre là comme l'un des meilleurs auteurs français actuels de SF. Combien aimerait-on le voir concevoir

et réaliser un ouvrage poli avec amour et édité plus luxueusement. Nul doute qu'il soit capable, alors, d'égaler ou de surpasser les Anglo-Saxons et de nous donner une super **Nuit des temps,** car il est manifestement plus à l'aise encore que l'auteur de **Ravage** pour concevoir, montrer et exploiter un univers complexe.

Quoi qu'il en soit de tels regrets, cette **Planète introuvable** demeure à notre avis un des bons livres SF parus en France ces dernières années.

Intéressant également mais nettement inférieur, toujours dans le domaine de l'aventure spatiale, est le récit d'un nouveau **Qui parle de conquête ?** conté par Pierre Barbet sous le numéro 371 de la même collection, avec pour titre : **Vikings de l'espace.**

Intéressant, disions-nous, parce qu'est rondement mené le récit de cet essai de conquête de l'ensemble d'une galaxie par un peuple dont on imagine qu'il est humanoïde, conquête réalisée aux dépens de quatre races aux morphologies profondément différentes de la nôtre. Le lecteur finit par se sentir accroché et l'auteur lui-même a certainement hésité sur la suite à donner à son histoire. Et là, le jugement favorable qu'inspire l'intérêt ressenti se nuance, à propos justement du thème traité. L'astronome héros de l'histoire, entraîné malgré lui à la suite d'un mégalomane qui veut, nouvel Hitler, asservir toute la nébuleuse d'Andromède, ne feint de se soumettre que pour organiser la résistance et stopper cette action immorale. Il possède le moyen d'agir pratiquement seul, grâce à l'appui d'un télépathe étranger, son ami — et nous retrouvons là l'exploitation d'un thème cher à van Vogt (qui cependant n'aurait pas, lui, dévoilé aussi tôt ni si complètement ses batteries) — mais ce moyen d'action, il met fichtrement longtemps (tout le livre, en somme) à l'employer. A certains tournants de l'histoire, on se demande s'il ne s'est pas (et l'auteur avec lui) laissé contaminer par les rêves de conquête de son adversaire. Il y a là, sur le fond, une forme de racisme assez sournoise et désagréable.

Inférieur au B.R. Bruss, disions-nous également, parce que manifestement écrit à une allure record. Pierre Barbet ne tient pas ici les promesses qu'il semblait faire à ses débuts au Rayon Fantastique. Sa **Babel,** entre autres, pêchait par accumulations, contradictions, et donnait l'impression d'un désordre arbitraire, mais ces critiques valaient au niveau de la construction générale de l'œuvre et non pas à celui de la forme. Il était permis de penser que l'auteur, une fois discipliné et l'habitude aidant, parviendrait à ordonner suffisamment ses idées pour « penser » un plan, avant d'entamer une rédaction.

Cette difficulté de composition, dans un ouvrage comme ces **Vikings de l'espace,** Barbet l'élude quelque peu en ayant recours à un type linéaire et chronologique de récit. « Surtout pas de retour en arrière ou d'actions simultanées », semble-t-il se répéter, « on risque de ne plus s'y retrouver ». Donc ne critiquons pas la construction de l'intrigue ni son déroulement, sauf pour dire qu'elle eût gagné à être un peu étoffée. Mais l'écriture elle-même ! On regrette de trouver des phrases de ce genre : **« Il est facile de se montrer prodigue de planètes qui ne lui appartiennent pas »** ou, encore plus ineffable (quoique en forme d'alexandrin) : **« Il reprit ses esprits le premier et, se dégageant des débris de son siège, s'assit sur son séant en se frottant la tête »...**

⁂

En terminant ici avec les récits de pure aventure, nous sommes amenés à examiner un des rares livres profon-

dément satisfaisants de ces derniers mois. Il s'agit, dans la veine « espionnage galactique », de l'œuvre d'un nouveau venu, méridional et quadragénaire, qui signe Gérard Marcy un livre écrit avec une fougue juvénile et intitulé **La neige bleue** (numéro 381 du Fleuve Noir).

Dieu ou les Grands Galactiques peuvent seuls savoir combien souffrent les amateurs de romans d'espionnage, depuis quelques années que ce type de récit est devenu véritablement à la mode. Le genre étant devenu rentable, tous les mercenaires du stylo à pointe foreuse ont attaqué ce filon et une production à la chaîne d'histoires sans intérêt a ainsi vu le jour. Affolé dans un monde pléthorique de jaquettes aguicheuses, le malheureux lecteur se voit, chez son libraire, contraint de lire en diagonale vingt bouquins avant de pouvoir décider en acheter un seul.

Transposer ce goût du public pour les agents spéciaux et musclés dans le domaine du space-opera, avec l'espoir d'augmenter ainsi les ventes en touchant deux clientèles, était inévitable et nous avons subi ainsi d'affligeantes livraisons. Intrigues archi-conventionnelles, personnages inexistants sur le plan psychologique, utilisation d'inventions pharamineuses et pseudo-scientifiques pour « sortir » d'un mauvais pas le héros, embarqué à la légère par l'auteur dans un inextricable écheveau de dangers... l'ennui et la désolation ont rempli par milliers d'exemplaires les pages de collections SF qui s'en seraient passées avantageusement.

Raisons supplémentaires de se réjouir en voyant le Fleuve Noir, à défaut de nous offrir une merveille d'originalité sur le plan de l'intrigue ou de la construction, éditer un livre bien écrit, avec des descriptions d'atmosphère très dépaysantes, en un style clair et imagé.

Tout n'est pas d'une absolue perfection dans ce récit. C'est ainsi que, sacrifiant à une détestable tradition du roman d'aventures, Gérard Marcy se croit, hélas, obligé de nous donner, dès la page 3, la description physique de son héros. Nous apprenons ainsi sans surprise qu'il **« avait une allure sportive, des épaules larges et épaisses, les hanches étroites, les jambes longues et bien musclées. Grand... son regard vert, aigu, ne cillait jamais sous les sourcils épais et noirs »**. Menton volontaire, bouche **« bien modelée »**, ce héros possède dans son ensemble un air d'intelligence profonde et dégage une sympathie inévitable. Trois paragraphes plus loin, emporté sans doute par la force de l'habitude, l'auteur présente de la même façon le commandant de la fusée d'exploration. Or, il s'agit là d'un homme qui, après avoir prononcé trois phrases sans intérêt, disparaît définitivement du livre.

Sans grande imagination lexicographique de la part de l'auteur, l'astronef expérimental qui met (grâce à la plongée dans l'hyperespace) le système de Bételgeuse à trois jours de voyage de la Terre possède simplement des hublots en « super-plastique ». L'agent secret porte des souliers vernis, mais il lui est impossible d'échapper aux liens en « corde magnétique ». Sur la planète Mars n'importe qui, à bord d'une « bulle », véhicule particulier de transport, peut désintégrer jusqu'à l'ultime molécule (et en une fraction de seconde) une fusée entière et tout son contenu quelques heures après que celle-ci se soit posée dans le « désert rouge ».

Mais il s'agit là de détails négligeables. L'histoire est agréable à lire et les idées, bien qu'un peu désordonnées, ne manquent pas d'ampleur. Notre héros, l'agent spécial Eric Lambert, est chargé de démanteler un réseau de trafiquants de drogue (ils vendent en l'occurrence la « neige bleue » qui donne au livre son titre). Il se trouve d'emblée confronté à une série de problèmes SF. Les fusées qui transportent le produit interdit sont pilotées par télépathie et ne

servent qu'une fois. Le cloisonnement est absolu dans l'organisation des malfaiteurs, ce qui interdit de trouver aucune filière permettant de remonter jusqu'au mystérieux « Maître », le chef du réseau de vente de la drogue. Les dirigeants de cette bande sont forcément très riches et ne peuvent donc appartenir qu'au cercle des V.I.P. de la société Vénus - Terre - Mars, ce qui devrait restreindre le champ des recherches mais rend cette recherche beaucoup plus délicate. Il faut, c'est connu, dans ces milieux, que l'enquêteur marche sur la pointe des pieds. Pour toutes ces raisons, l'agent Lambert, connu pour être un « veinard » et confiant lui-même en sa bonne étoile, procède, pour obliger l'adversaire à se dévoiler, par coups de boutoir successifs dans lesquels il risque sa peau. Malgré ce flou dans lequel se débat notre agent, le lecteur a très vite, lui, le soupçon de l'endroit où chercher le cerveau de l'organisation et son attention se fixe instantanément sur le personnage en question, dès que celui-ci intervient dans l'histoire, décrit et présenté selon la technique indiquée plus haut.

Tout cela est bien banal, penseront certains. Peut-être pas d'une originalité remarquable, mais bien fait, chose beaucoup plus rare dans le domaine considéré. Lambert existe réellement. Il tue sans hésiter les innocents (dans un but supérieur) mais il en souffre. Il est également résolument amoureux de sa belle amante traîtresse. Il souffre enfin, autant pour exercer ses dons de télépathe naturel (qui lui permettent de triompher) que dans ses accidents de route.

A noter aussi, sur le plan de l'intrigue, que le but des trafiquants de drogue n'est pas le prosaïque « business ». Il s'agit en fait, sur un terrain mental rendu favorable par une toxicomanie répandue dans la majorité des populations, de réduire les hommes en esclavage en recourant au biais d'une hypnose généralisée. Les thèmes « feuilleton » recoupent donc, avec ceux plus typiquement SF, celui de l'enquête secrète elle-même. On trouve là le mégalomane liberticide et son organisation énorme et ultra-technique bien que secrète, dans la meilleure veine du roman d'aventures.

Un élément qui donne également beaucoup de prix à l'action, c'est la qualité des décors plantés par l'auteur. « **Au-dessus** (nous sommes sur Mars), **le ciel étendait sa voûte sombre d'un bleu presque noir. Les soleils infiniment lointains resplendissaient, ardents, éclatants et l'homme se demanda pourquoi cette magnifique orgie de feu n'était, peut-être, que l'écho scintillant d'étoiles mortes depuis des millénaires. L'astre soleil avait plongé dans le gouffre noir, là-bas, derrière l'horizon qu'il baignait d'une féérique gamme de violets. Le maigre relief de la planète se découpait en une sinueuse traînée mauve et, plus haut, des barres infinies rayaient le firmament, dans la gloire du soleil couchant, en taches violines. Plus haut, encore, les coloris se fondaient dans le bleu sombre en une majestueuse draperie aux reflets somptueux.** » Qui donc, après cela, prétendra que le style des descriptions soit négligé systématiquement par les auteurs du Fleuve Noir ? De telles images, jointes à la fraîcheur d'une histoire rondement menée, sont à notre avis très proches des maîtres du genre et ne sont pas sans rappeler le meilleur Hamilton ou Williamson.

Sans doute, au long de l'ouvrage, le niveau n'est-il pas toujours aussi relevé, mais l'ensemble demeure très au-dessus des structures squelettiques qui nous furent souvent offertes, en fait de livres, par le Fleuve Noir. Ce roman est donc un excellent point marqué par cette collection et l'amène à réaliser ce qu'elle s'est donné vocation d'accomplir, à savoir fournir de la SF pour un large public mais à un niveau littéraire valable.

⁂

Sur le sujet, souvent traité, des rapports entre les humains et les « Autres » et en considérant la question au point de vue essentiellement psychologique, avec ses imbrications morales et intellectuelles, nous ne citerons qu'un livre pris dans les récents titres du Fleuve Noir. Un seul, car bien peu peuvent souffrir de lui être comparés. Il s'agit des **Enfants d'Alga** de B.R. Bruss (numéro 366).

Etonnant B.R. Bruss qui, aussitôt après nous avoir enchantés avec sa **Planète introuvable**, récidive à quelques mois d'intervalle en prenant résolument le contrepied de son précédent ouvrage !

En effet, si dans **La planète introuvable** nous avions noté sur le plan sexologique un élément caractérologiquement aberrant, il s'agissait là d'une notation rapide, d'un phénomène général à une culture donnée, sans aucune répercussion sur la vie même des héros de l'histoire. Le livre pouvait paraître blishien, nous l'avons précisé ; c'est dire qu'il lui manquait l'étude psychologique sous l'angle d'une évolution affective des individus : les réactions des personnages n'en étaient pas affectées et continuaient à s'établir uniquement en fonction de l'action à laquelle ils participaient.

Ici, preuve que le talent de B.R. Bruss est suffisamment souple pour s'adapter à toutes les optiques, c'est par l'intermédiaire d'un couple qu'est dévoilée au lecteur l'irruption des « Autres » parmi nous. Je n'en dirai pas plus sur l'histoire, ce qui serait jouer à l'auteur un mauvais tour. Mais, dans cette vision plus intimiste, Bruss obtient des résultats extrêmement bons. Traité plus en profondeur, le sujet se voit forcément ramené à une intrigue moins complexe et le ton général de ce livre est assez différent de celui du précédent.

Il y a là une histoire d'amour et l'on sait comment, trop souvent, dans ces collections où il semble interdit de pénétrer un tant soit peu dans le domaine charnel, les études de sentiments donnent lieu à platitudes sur niaiseries. Avec une élégance extrême, Bruss évite ces écueils. Il nous conte son histoire d'amour de façon prenante, sobre et cependant chargée d'émotion. C'est une démonstration de virtuosité qui nous confirme que Bruss se classe parmi les auteurs de SF français les plus doués à l'heure actuelle. Quelle évolution, depuis les **S.O.S. soucoupes** et autres **Horls en péril** par lesquels le même Bruss nous attristait naguère !

La rencontre des jeunes gens et le décalage de l'un à l'autre dans la mentalité (nous voyons naître cet amour depuis les pages du « journal » que tient le jeune extra-terrestre) sont rendus avec une pudeur, une profondeur et un art de retenir allusivement la sensibilité du lecteur qui sont étonnants.

Excellent également, le sens précis du dosage par lequel l'auteur laisse dissimulées les données de son histoire, tout en maintenant continuellement l'intérêt.

Vient enfin l'étude de l'intellect des jeunes métis. Là encore, la façon dont Bruss les dépeint, intégrant les caractères des deux races dont ils sont issus, possède une parfaite justesse de ton et, dans l'analyse psychologique, une profondeur peu courante dans les collections d'ouvrages à grande diffusion.

Sur des thèmes classiques donc, car au niveau des idées Bruss n'amène que peu de choses, mais grâce à un très solide métier, nous trouvons décidément dans ses livres un climat et un bonheur de lire qui ne peuvent que nous amener à les recommander chaleureusement.

⁂

Parce que nous sommes sans aucun doute et tous sans exception, dans nos sociétés occidentales, moralement coulés

dans le même creuset, il est facile de nous piéger en amorçant les nasses littéraires avec l'évocation des vieux mythes des « dieux » et des « géants ».

Notre inconscient collectif ainsi que le subconscient de chacun d'entre nous ont réalisé, c'est certain, l'intégration d'une culture gréco-latine « violée » par le mysticisme juif, sémite ou proche-oriental, au choix. Eternelle lutte entre le rationalisme occidental et le fidéisme oriental, qui trouva ses grands moments au creux des Thermopyles et dans la plaine de Marathon, comme dans la victoire des « Oulémas » musulmans, et à l'inverse celle des encyclopédistes sur la scolastique et la façon dont le thomisme s'était approprié, le malheureux Aristote. Ce conflit nous déchire tous inconsciemment et le succès d'un livre comme **Le matin des magiciens** prouve la réalité de son existence en expliquant l'attrait proche de la fascination qu'exerce sur notre esprit le moindre ouvrage évoquant les baals phéniciens, le dualisme zoroastrien, la lutte des demi-dieux comme Héraklès ou les dédales du palais de Cnossos, comme les entassements cyclopéens de Mycènes et le souvenir d'Agamemnon, roi d'Argolide, chef de la plus ancienne « croisade » avant la lettre, demeurée dans le souvenir des humains avec cette merveilleuse légende qui nous est commune : **L'Iliade.**

Mais encore faut-il que les auteurs se risquant sur ces rivages encore cliquetants du fracas des armes antiques demeurent dans un « flou poétique » ou se montrent sérieux en se documentant soigneusement avant d'entamer la rédaction de leur récit. Ils arrivent à défaut de ce travail, à un comique involontaire comme celui qui se dégage à la lecture du numéro 377 du Fleuve Noir, écrit par Louis Thirion et intitulé **Les naufragés de l'Alkinoos.**

Nous retrouvons dans ce livre le « Commodore » Jord Maogan dans une aventure très éloignée, comme style, de sa précédente. Le vaisseau qu'il commande est naufragé dans l'espace-temps par suite de la création d'une « nova ». Il a aussi quelques difficultés avec les condamnés au travail de la mine qu'il a sauvés du désastre. Nouvelle exploitation du thème des convicts échappés d'un Cayenne du futur, qui ne sert qu'à créer un certain nombre de péripéties destinées à nourrir l'action.

Mais le thème du livre n'est pas là ; il est bien plutôt dans le retour du vaisseau humain à ses lointaines origines. Ayant dérivé dans l'espace et dans le temps (ceci au début du livre, car ensuite il n'est plus question que d'éloignement dans l'espace), en franchissant la « grande barrière », le vaisseau du commodore retrouve l'empire d'Antiphaes dont l'homme de la Terre est issu. Cet homme ancien est Phénicien, mais il écrit à l'aide de caractères cunéiformes et porte des patronymes hellénisants, allitérations souvent comiques de noms bien connus. Nous rencontrons ainsi Noosika la « toute-belle », sa suivante Prynée, Archos le traître, second de Pheax le « Maître ». Cette élite d'immortels gouverne un peuple d'hypnotisés et décide de conquérir la Terre au moyen d'une annexe de son grand « cerveau ». Cette dernière invention est une hilarante matière pensante, faite de morceaux de viande rouge installés sur une planète par ailleurs débarrassée de ses micro-organismes. Rolling, le second de Maogan, décide de trahir la Terre et accepte de collaborer avec Pheax puis Archos, aidé en cela par le convict Slim Orwell, ancien pirate et homme très « méchant ».

Cerveaux greffés dans des corps extraterrestres, jeux du cirque à la romaine, rien ne manque, on le voit, dans ce livre qui brasse pêle-mêle tous les poncifs du péplum cher à Jacques Goimard. Mais combien tout cela est confus, mal

relié au reste de l'histoire et garni d'incohérences inutiles et grotesques ! L'auteur a sans aucun doute très mal digéré ses nombreuses lectures. Ce livre passe (et c'est dommage) à un cheveu d'être intéressant. Il suffisait d'un peu d'ordre et de jugement, d'un soupçon d'humanité, et tout pouvait être transfiguré. Thirion a de grandes qualités. Il lui faudra maintenant de la patience et du travail. Il néglige la psychologie individuelle. Bien que rendu immortel, Maogan retourne sur Terre retrouver la Stol qu'il aime depuis le roman précédent. On regrette que contrairement à la Dale de **Flash Gordon**, il ne l'ait pas emmenée avec lui dans cette aventure. L'attirance physique entre Noosika et Maogan est à peine indiquée et tout à la fin du livre. Le lecteur a, un instant, un petit espoir d'érotisme, lorsque, à son arrivée et avant son départ, les belles suivantes déshabillent Maogan pour lui enduire le corps d'huiles « parfumées et défatigantes », avant de lui passer la « toge pourpre » et en lisant : **« Jamais auparavant l'impression de sensualité profonde que dégageait l'adolescente n'avait atteint Jord** (Maogan) **à ce point. »**

Mais tout avorte rapidement et le lecteur déçu referme son livre en regrettant que tous ces thèmes qui lui sont chers n'aient abouti, chez Thirion, qu'à ce galimatias beaucoup trop vite couché sur le papier.

Peter Randa, à son tour, dans **L'escale des dieux** (numéro 355 du Fleuve Noir), nous offre une nouvelle variation sur le thème des « géants » immortels, Grands Galactiques qui fécondent les planètes en semant parmi les populations primitives le germe de la civilisation, et dont le souvenir mythique demeure dans la conscience des générations ultérieures, comme il est demeuré dans la nôtre à nous, Terriens.

Sur Goral, aux confins de la galaxie, on trouve en abondance le balmanium, qui est une matière stratégique d'importance capitale dans le cas d'un conflit prévisible entre la confédération humaine et l'union extra-terrestre.

Goral est organisée socialement sous forme théocratique apparemment archaïque, mais d'étranges pouvoirs y sont mis en œuvre.

L'autorité y est en fait détenue par les Dactos, métis de « géants » immortels et de femmes indigènes. Ils tiennent en esclavage les populations primitives et ont emprisonné les « géants », devenus ainsi les « dieux vivants » des Hattites. Tenus en geôle, les « géants » ont été empêchés ainsi, et ce depuis des millénaires, de repartir ensemencer les étoiles. De sorte que cette planète n'a pas évolué. Les géants y sont encore présents, qui ont pourtant quitté la Terre depuis des temps tellement lointains que seules de faibles traces légendaires demeurent de leur action.

Nous apprenons tout cela à la suite de Roll Stanore, officier d'élite, renvoyé de la Garde Spatiale pour avoir chevaleresquement (et en désobéissant aux ordres reçus) épargné un ami. Ce héros déchu (il se drogue, mais une fois réintégré dans son corps d'élite, il n'en sera plus question) est chargé par la Confédération Terrienne de récupérer pour sa patrie la précieuse planète au balmanium. Il y trouve, outre la victoire, la condition de Dacto pour lui-même (avec promesse de vie d'au moins 150 ans) et l'amour d'une belle métisse blonde.

On voit immédiatement, à ce bref résumé, l'originalité du sujet... Mais nous savons bien que les idées ne sont pas tout et après tout, dans le genre space-opera, sorte de western à la dimension du cosmos, des auteurs nous ont ravis avec de moins bonnes intrigues.

Notons que sur le plan du thème et du découpage, ce roman marque un net progrès dans l'œuvre de l'auteur. Celui-ci a soigné sa construction, c'est incontestable. Regrettons toutefois que le

thème général roule encore sur les « dieux » et les « géants » et ces mythes prométhéens qui intéressent, c'est certain, une énorme majorité d'amateurs, mais qui ne souffrent guère la vulgarité et ont subi une certaine inflation, depuis **La naissance des dieux** de Charles Henneberg.

Il y avait dans cette intrigue matière néanmoins suffisante à un space-opera flamboyant. Hélas, le style de Randa n'a pas changé. Excellent dans le dialogue, précis, rapide, nerveux, son évocation du cadre et des réactions qu'il prête à ses personnages sent le carton-pâte et l'ozone des computers plus que la fumée des flamboiements galactiques et les sueurs d'une humanité réelle. Comme toujours en lisant un livre de cet auteur, on se dit qu'après tout le poisson était sans doute de goût assez fin, mais que seules les arêtes nous en sont servies.

Nous trouvons à nouveau dans ce livre une épine dorsale d'histoire, sans doute mieux charpentée même qu'à l'ordinaire, mais à laquelle manquent absolument la chair et le sang qui font tout le prix d'un roman.

Nous voici parvenus au terme de notre navigation d'aujourd'hui sur notre Styx national et SF. Son flot nous est apparu nettement enrichi. La présentation générale des ouvrages est bonne : jaquettes agréables, impression correcte, tant dans le choix des caractères que dans la qualité du papier et de la composition. Les coquilles sont rares et les illustrations intérieures sont une bonne initiative bien qu'on puisse regretter leur facture par trop classique. Cette collection s'est élevée d'un cran et il faudra la suivre attentivement. Elle peut nous réserver d'excellentes surprises.

FICTION

Directeur : Daniel DOMANGE.
Rédacteur en chef : Alain DOREMIEUX.
Secrétaire de rédaction : Michel DEMUTH.

Rédaction et administration :
Editions OPTA, 96, rue de la Victoire, Paris-9e (744 87-49).

Vente et abonnements :
24, *rue de Mogador, Paris*-9e (874 40-56).

La rédaction ne reçoit que sur rendez-vous.

Le n° : France, 3,50 F ; Suisse, 4,90 FS ; Belgique, 47 FB
Algérie 4 DA ; Maroc, 4,03 DH.
ABONNEMENTS. — 6 mois : France, 19 F ; Etranger, 20,80 F
1 an : — 37,80 F ; — 41,40 F
C.C.P. 15.813.98

Revue des films

LE GRAND CEREMONIAL de Pierre-Alain Jolivet

Rien n'a jamais empêché qu'une pièce, si mauvaise soit-elle, se transforme en un film de valeur. *Le grand cérémonial* d'Arrabal (1), qui décrit les rêves et les expériences d'un bossu traumatisé par une mère abusive, se prêtait à tous les délires visuels et à toutes les provocations. Mais l'adaptation réduit encore la maigre portée de la pièce : Cavanosa, de bossu, est devenu un bon petit jeune homme gentillet ; l'amant tient un rôle encore plus dérisoire ; l'étrangeté (réduite) des deux personnages féminins de Sil et de Lys, maintenant ramené à un seul, a disparu ; la fin où Cavanosa découvre enfin l'amour à la campagne relève d'un traditionalisme désuet et enfantin.

Aucun personnage n'existe, ni dans le domaine du réel ni dans celui du rêve. Nulle cohérence interne dans la folie ou le cauchemar ne captive le spectateur. Aucune atmosphère ne soutient l'histoire. Des « fêtes et rites de la confusion » (2) que recherche Arrabal, il ne subsiste que la confusion la plus dépourvue de signification : à quoi bon d'ailleurs chercher un sens derrière ces symboles, érotiques et autres, qui n'ont de fonction que pour l'auteur lui-même ? Les pourquoi abondent sans jamais trouver de réponse, les ajouts, les retranchements ou les transpositions restent sans justification. Au lieu de la démesure souhaitée, le film se cantonne dans la sagesse et la réserve. La grossièreté n'est pas assez poussée pour émouvoir, ni assez nécessaire pour porter ; on n'atteint jamais ni le grotesque, ni le sordide, seulement le ridicule.

Quelques tentatives formelles, l'utilisation du rouge par exemple (pluie de pétales de roses), accentuent la pauvreté de l'imagination visuelle. L'intrusion d'un décor réel, mal exploité : la gare Saint-Lazare, apparaît comme très maladroit. La mise en scène, qui ne relève d'aucun point de vue, d'aucun jugement, étouffe les possibilités d'un autre décor, celui de la chambre de Cavanosa, une pièce emplie de poupées en caoutchouc grandeur nature que leur propriétaire pare ou torture selon ses goûts. L'étrange, l'insolite aboutissent au bric-à-brac.

Au théâtre, la présence corporelle de l'acteur retient l'intérêt et l'attention. Le cinéma demande plus car l'acteur joue un rôle réduit, intégré qu'il est dans un ensemble. Dépourvu de cet appui *Le grand cérémonial* bascule dans l'ennui. La commission de précensure avait refusé ce film, pourtant anodin, en déclarant qu'il ne pouvait intéresser qu'un médecin ou un malade mental. Je doute qu'il ait même ce pouvoir.

Alain GARSAULT

Alain Garsault nous semble sévère, trop sévère, pour le film de Pierre-Alain Jolivet. Tout n'y est peut-être pas de la meilleure venue, et l'on peut juger que le réalisateur cède trop volontiers aux tentations d'un baroque esthétisant. Tout n'y est pas non plus original, car depuis le surréalisme il est devenu difficile de faire toujours du neuf en matière d'insolite. Enfin tout le monde n'est pas forcé d'aimer l'univers d'Arrabal,

(1) Publié aux éditions Christian Bourgois dans le tome 3 du **Théâtre** de l'auteur.

(2) Titre d'un ouvrage d'Arrabal publié aux éditions Eric Losfeld.

ce conte de fées sado-masochiste où les obsessions tournent en rond dans un labyrinthe un peu étriqué.

Cela dit, le film nous est apparu fort séduisant, avouons-le au risque de passer pour des naïfs. Séduisant et bien préférable aux divers navets italo-germano-hispano et la suite pour lesquels notre ami Garsault manifeste parfois, il faut bien le dire, de coupables faiblesses. Séduisant comme un bel objet rococo un peu trop surchargé, mais qui est une fête pour les yeux. Troublant comme un rêve narcissiste érotique et en couleurs auquel on voudrait continuer de s'abandonner après le réveil. Là où Garsault témoigne son allergie devant ce ravissant délire enfantin et pervers, nous confessons humblement notre vulnérabilité.

« Aucune atmosphère » ? Avouons que par instants nous avions du mal à respirer librement. « Sagesse et réserve » ? Ginette Leclerc, poudrée comme un clown effroyable, en dessous noirs, allongeant des coups de pied à son cher fils tandis que celui-ci se trémousse entre les cuisses de Marcella Saint-Amant ?

Marcella Saint-Amant... Là, monsieur Garsault, c'est les armes à la main que nous demandons réparation. Quoi ? Vous tresseriez des couronnes de superlatifs pour des Anita, des Isabella de série K ou R et vous tairiez le chatoiement, l'incandescence des apparitions de Marcella ?

Quant à nous, les roses frissons de sa mini-robe, les éclairs blancs de son slip font régner les tropiques dans notre mémoire.

Michel DEMUTH et Alain DOREMIEUX

CHITTY CHITTY BANG BANG de Ken Hugues

Le conte (1) écrit par Ian Fleming ressemble aux films insignifiants que l'on concocte dans les usines Walt Disney : personnages inexistants, intrigue plate, péripéties conventionnelles. Roald Dahl et Ken Hugues ont donc écrit un scénario presque entièrement original qui est remarquablement construit.

L'histoire se déroule sur deux plans, l'un d'une réalité de convention, l'autre totalement imaginaire. Mais dans le monde « réel », le rêve a déjà largement pénétré : nous sommes dans le domaine du conte et de la comédie musicale. Caractacus Pott (Dick Van Dyke), un inventeur farfelu (l'envers rassurant du savant fou), met au point des machines extraordinaires et invendables tels cet aspirateur en forme de dragon, cet appareil qui fabrique des bonbons troués ou cet autre qui prépare le petit déjeuner et le sert. Son père (Lionel Jeffries) ressemblerait plutôt au cousin Charly d'*Arsenic et vieilles dentelles*. Ses tentatives pour vendre ses bonbons à Lord Scrumptious (James Robertson Justice) se soldent d'abord par un échec, comme ses relations avec la fille du lord, Truly (Sally Ann Howes).

Jemima (Heather Ripley) et Jeremie (Adrian Hall), ses deux enfants, l'ont forcé à racheter une vieille voiture rouillée qu'il a magnifiquement réparée. Lors d'un pique-nique sur une plage isolée en compagnie de Truly, Caractacus raconte une aventure supposée de Chitty Chitty Bang Bang. Et, sur les lieux mêmes, voici qu'apparaissent les personnages inventés : l'horrible baron Bomburst (Gert Froebe) rêve de s'emparer de CCBB ; celle-ci s'enfuit sur mer, car elle *flotte*. Bomburst enlève alors le père de Caractacus, et Jeremie, Jemima, Truly et l'inventeur *s'envolent* sur CCBB pour le royaume de Bomburst. Sans transition, le monde imaginaire a envahi le monde réel.

Bomburst règne sur une petite principauté d'allure tyrolienne aux côtés d'une baronne cruelle (Anna Quayle) dont il rêve de se débarrasser (dans une séquence chantée très comique et fort peu « enfantine »). La baronne déteste les enfants, qui sont interdits dans son royaume. Un personnage clownesque et terrifiant est chargé de les capturer : son appendice nasal très développé lui permet de les repérer. Bomburst s'ennuie dans son château peuplé de vieil-

(1) Paru chez Plon.

lards poussiéreux englués dans des toiles d'araignée et de matrones fanées outrageusement maquillées. Sales, affamés, déguenillés, les enfants du royaume vivent dans les égouts du château. Caractacus suscite une véritable révolution, le château est pris d'assaut et Bomburst et sa compagne se retrouvent dans le chariot grillagé où l'on enfermait les enfants.

Mais les conséquences de cette histoire se prolongent quand elle est terminée ; les liens noués dans l'imaginaire continuent d'exister dans la réalité. Les deux univers se répondent : au royaume de Bomburst, un château baroque isolé sur une montagne, correspond le domaine de Caractacus, un splendide moulin blanc qui domine une colline. Tous deux possèdent leur atelier : celui de Caractacus est une caverne d'Ali-Baba, celui de Bomburst un caveau où des inventeurs barbus, chevelus et mités se lamentent. La vie dans le royaume de Bomburst, la révolte des enfants sont traitées avec le sérieux semi-parodique des films américains de cape et d'épée, et l'assaut du château ne déparerait pas les meilleurs d'entre eux.

Derrière les apparences les plus austères se cachent des paradis, même dans le monde réel ; une fois franchie une antichambre d'un sinistre tout victorien, Caractacus et ses enfants découvrent l'intérieur de la fabrique de bonbons Scrumptious : dans un décor noir et blanc, qui évoque une gravure, des ouvriers impassibles préparent, dans de grandes cuves, des sucreries multicolores. C'est un ballet, un peu guindé, et un hommage à la gourmandise où se reconnaît Roald Dahl : la fabrique de Lord Scrumptious est une transposition cinématographique de la chocolaterie Wonka que visitait Charlie Buckett dans *Charlie et la chocolaterie* (2).

(2) Gallimard — Coll. : La bibliothèque blanche.

Comme l'imaginaire et le réel, le monde de l'enfance et celui de l'âge adulte s'interpénètrent : Caractacus se construit des jouets fabuleux, son père livre une bataille de soldats de plomb à Lord Scrumptious, son ancien général ; Bomburst, gros bébé gâté, ne rêve que de jouets et pleurniche ou boude quand ses caprices ne sont pas satisfaits. Au contraire, Jeremie et Jemima gardent toujours leur sérieux.

Et le ton devient grave lorsqu'ils demandent à Truly, pendant le pique-nique, de devenir leur mère. Cette scène est traitée avec une sobriété impressionnante. Et Ken Hugues y utilise le décor extérieur avec la même profondeur qu'un Minelli.

Quant à CCBB elle-même, elle reste un personnage parmi les autres et n'a pas cette propension des objets extraordinaires à envahir l'écran aux dépens de l'action ; c'est avant tout le lapin d'Alice, la clé du royaume du rêve.

La mise en scène de Ken Hugues manque parfois de souplesse dans les numéros dansés. Mais les tribulations de CCBB sont racontées sur un rythme trépidant qui retrouve les procédés du serial muet : l'entracte survient au moment où la voiture plonge dans le vide du haut d'une falaise. Hugues préfère s'évader des décors intérieurs, très luxueux, pour exploiter, avec un sens plastique certain, de très beaux paysages.

Un scénario très élaboré qui joue sur plusieurs sortes de correspondances, une mise en scène intelligente et travaillée, voilà ce qui fait la réussite de *Chitty Chitty Bang Bang*. Il y a là tout la différence entre un travail à la chaîne, exécuté sans grâce suivant des schémas préétablis, et une création originale faite par des gens sincères. Le plaisir qu'ils ont trouvé à réaliser le film se communique au spectateur.

Alain GARSAULT

ITOKA, LE MONSTRE DES GALAXIES de Kazui Nahonmatsu

Itoka semble bien n'être que le nom français de ce monstre. Dans le film même, plusieurs boîtes contenant la substance qui réduira le monstre à l'impuissance portent, inscrit sur leur côtés, le nom guilleret de Guilala ; les dis-

tributeurs français ont sans doute jugé cette consonance trop enfantine. Le critique américain Donald Richie parle, dans un entretien exhaustif consacré au cinéma fantastique japonais (1), de Guirara ; nom répété en légende d'une photo illustrant cet entretien. Par ailleurs, *Itoka* a été produit par la Shochiku, l'une des trois firmes japonaises, avec la Toho et la Daiei, qui se consacrent aux films de monstres, et l'on y retrouve des thèmes exploités dans des films réalisés par ces compagnies rivales. Qui a copié ? Impossible de le savoir en l'absence de tout renseignement solide.

Une fusée envoyée de la Lune vers Mars est frôlée par un objet volant non identifié qui ressemble à un gros gâteau. Une substance blanchâtre et mousseuse, piquetée de globules lumineux, se dépose sur ses parois externes ; de l'un de ces œufs cosmiques ramenés sur Terre naît Itoka. Guidora, monstre de la Toho, qui affrontait Rodan et Godzilla dans *Invasion Planète X* de Honda, était engendré suivant le même processus.

Le caractère d'Itoka reste mal défini, mais l'on sait au moins le but de ses pérégrinations dévastatrices : il veut rejoindre une centrale électrique dont l'énergie lui redonnera des forces. Itoka possède un physique relativement original : sur un corps de dragon, une petite tête aplatie hérissée de deux antennes et d'une sorte de trompe ; ses yeux rouges et lumineux perdent de leur éclat quand il s'affaiblit ; de sa minuscule bouche ronde, il crache des boules de feu.

Pour le combattre, les Terriens utilisent la matière même dont il est constitué, l'Itokanium. Arrosé de cette substance, Itoka rapetisse jusqu'à redevenir un œuf lumineux qu'il suffit alors de renvoyer dans le cosmos ; il subit exactement le même sort que Gamera, une tortue géante inventée par les scénaristes de la Daiei.

Les caractéristiques d'Itoka, sans doute empruntées, mais amalgamées avec quelque cohérence, en font un monstre dont le destin ironique ne manque pas de grandeur. Produit aberrant d'un cosmos qui renferme tous les mystères, il erre, égaré dans un monde qu'il ne comprend pas, loin de sa galaxie d'origine.

Autour de lui se retrouvent des personnages factices et conventionnels ; les rebondissements de l'action ne ménagent guère de surprise, et les défauts techniques sont ceux de tous les films japonais consacrés aux monstres : extrême médiocrité des transparences, balourdise de la démarche d'Itoka sous la peau duquel l'homme ne se fait jamais oublier. Mais la mise en scène dénote un effort d'application et d'invention qui se remarque dans tel combat d'Itoka contre des avions : certains plans ont été judicieusement filmés comme de l'intérieur des appareils. Qui se remarque aussi dans les séquences de science-fiction. Le déplacement des fusées, de forme assez fantaisiste, l'apparition de l'objet volant, l'arrivée sur la base lunaire montrent un soin particulier dans le passage des maquettes aux décors réels. *Itoka* se distingue par-là dans l'imagerie des monstres japonais.

Ce sérieux intermittent n'exclut pas l'humour, volontaire ou non. Dans une séquence à demi burlesque, Itoka pourchasse longuement d'une manière complètement illogique une minuscule jeep. Ces images naïves, où se manifestent une imagination très libre et une confiance totale dans le pouvoir magique du cinéma, font plus qu'évoquer Méliès. Elles nous transportent dans un univers parallèle au sien.

Alain GARSAULT

(1) Paru dans **Midi-Minuit Fantastique** n° 20.

LA PANTHERE NUE de Roger Rockfeller

Mieux et plus qu'un second épisode des aventures de Gungala, *La panthère nue* est un véritable jumeau du film signé Mike Williams : *Gungala, vierge de la jungle.* Entre les deux n'existent que de minimes variations ; hormis un Arabe impécunieux qui, désireux de reconstituer l'unité de l'Islam, convoite

le diamant que Gungala porte au cou, l'histoire, celle d'un Tarzan féminin, est identique jusque dans ses péripéties. La réalisation également, au point que certains plans sont interchangeables : même incohérence dans le découpage, même abondance de faux raccords, même tournage en studio et pseudonyme à consonance américaine du metteur en scène (Romano Ferrara, réalisateur du *Monstre aux yeux verts* et scénariste de *La panthère nue* est-il celui qui se dissimule sous le nom de Roger Rockfeller ?). Philippe Curval a fort bien dit tout ce qui faisait le charme réel de la première aventure de Gungala (1). Inutile d'y revenir, mais attardons-nous sur l'érotisme particulier de cette seconde bande.

Cet érotisme, ressort principal du film, à la vérité, joue sur les thèmes du regard, de l'identification et du rêve.

Gungala est une voyeuse. Quand elle observe le camp de l'expédition venue à sa recherche, sa curiosité se porte avant tout sur les deux hommes, le guide (Angelo Infanti) et le géologue (Jeff Tangen), et sur la jeune femme (Micaela Cendali Pignatelli), sa cousine en fait. Elle détaille leurs costumes, leurs gestes, leurs visages, et non d'autres éléments, logiquement tout aussi nouveaux pour elle. Lors de la scène d'amour entre le géologue et sa cousine, elle découvre leurs actes, mi-étonnée, mi-ravie, en se gardant bien de détourner les yeux. Le scénario et la mise en scène insistent bien sur ce thème : Gungala possède les mêmes yeux que sa cousine ; et comme elle ne sait pas parler, ses sentiments se lisent dans son regard.

L'opposition Gungala brune — seconde femme blonde a disparu au profit d'une identification très poussée entre les deux cousines. Dès son arrivée dans la forêt vierge, la cousine civilisée se transforme dans son costume et dans ses manières et devient plus naturelle. Jalouse, elle vient aguicher le géologue qui ne pense qu'à Gungala et se donne à lui, nue au milieu d'une clairière, seul moyen de s'immiscer dans ce rêve qui l'exclut, elle. Peine perdue d'ailleurs, car le géologue croit voir Gungala à sa place. Plus tard, la cousine civilisée se confectionne une tenue semblable à celle de Gungala afin, dit-elle, de l'apprivoiser. Déguisement qui facilitera la confusion entre les deux femmes lors d'une capture. A ce moment précis, le guide, amant en titre de la cousine civilisée, possédera Gungala.

Le géologue l'affirme : « Gungala est un être irréel, c'est le paradis perdu. » Elle habite effectivement une minuscule clairière qui en réunit les attributs, au mépris de toute considération zoologique ou botanique ; elle y dort dans un véritable nid. Après s'être approchée une première fois du camp, elle disparaît dans une grotte de verdure sombre : jolis plans, symboles clairs. Par ailleurs, le film conte son initiation : découverte de vices engendrés par la société (haine, jalousie, cupidité), initiation à l'amour et, par suite, au chagrin (avec le départ des rescapés, Gungala découvre les larmes, si inconnues pour elle qu'elle les goûte). Car Gungala, c'est l'être naturel par excellence ; son moindre geste traduit sa pureté et son innocence. Mais elle ne saurait vraiment changer (il n'est jamais question de lui apprendre à parler, par exemple). A jamais prisonnière dans son domaine réservé, elle attend des expériences renouvelées qui la laissent intacte. En ce sens, ses aventures ne peuvent être que la répétition indéfinie d'une même situation, d'un même rêve.

Kitty Swan incarne parfaitement Gungala ; animale par ses gestes imprévus (elle mordille les cheveux blonds du géologue auxquels elle ne peut croire), par ses grognements qui lui tiennent lieu de langage, féline par sa démarche et ses expressions, elle reste toujours femme par son charme innocent et voluptueux. Micaela Cendali Pignatelli, sa cousine aux si beaux yeux, ne lui est pas toujours égale.

Peu importe la part consciente, voulue par le réalisateur ou le scénariste. Ces films donnent le plaisir de retrouver le pouvoir évocateur et onirique des grands récits d'aventures, le plaisir aussi de découvrir un mythe fort capable de remplacer celui de Tarzan qui l'a engendré. Gungala, vierge de la jungle et panthère nue, c'est un rêve fait film et un film qui fait rêver.

Alain GARSAULT

(1) Voir **Fiction** n° 180.

Courrier des lecteurs

Voici mes sentiments au sujet du « nouveau » **Fiction** — de tout ce qui, en lui, est nouveau (numéro 185). Commençons la revue des détails. D'abord la couverture. A une époque où les illustrations de **Galaxie** se stylisent et deviennent plus supportables, **Fiction** envisagerait-il de prendre la relève (?), ainsi que semble nous le suggérer ce dessin, illustration de roman-dessiné « pour adultes » ? Regrettons aussi la toujours mauvaise qualité du papier, due sans doute à une recherche d'économie justifiée. (Si cela nous permet de lire de bonnes nouvelles de bons auteurs, au diable la qualité du papier !)

Comme toujours, j'ai commencé **Fiction** par la chronique et les rubriques et dois vous remercier d'en être rarement déçue. Les articles de Gérard Klein sont toujours excellents et enrichissants, que l'on ait lu ou non le livre ou vu le film. Une mention spéciale pour son article sur Gourmelin, si intelligent. Jacques Goimard est également bien sympathique.

Passons aux nouvelles. Se détache nettement, malgré l'excellente qualité des textes proposés, **Le robot vaniteux** de Lewis Padgett, une petite merveille d'humour comme on en rencontre fort peu dans vos pages. Sans aller jusqu'à nous en inonder (ce qui vous serait, j'imagine, bien impossible car de bons textes de ce genre ne doivent guère, hélas, proliférer), de temps en temps ce n'est pas désagréable du tout. Ensuite **L'auberge hors du monde** de Edmond Hamilton (mais je suis gênée par le ton moralisateur et une fin incomplète, en tout cas sans originalité). Un **auteur éminent** de Philip K. Dick permet de rêver et aurait suggéré des prolongements assez intéressants s'il n'y était pas admis implicitement que la « Sainte Bible » est un livre pratiquement inconnu à l'époque où se situe l'événement... Dommage ! **Celui qui lisait les tombes** de Theodore Sturgeon propose également une morale que l'on devine, malheureusement, dès le commencement, mais l'idée est bonne et les dernières lignes sont une trouvaille. Quant à **Voir le soleil en face** de Dean R. Koontz, si la jeunesse de l'auteur est une explication, elle n'est pas une excuse et je pense que l'on peut trouver, même en France, des auteurs jeunes et de meilleure qualité. En définitive, des auteurs dont le style soit de qualité, ce qui même pour des écrivains de SF et de fantastique est une référence, car il permet parfois de suppléer à des défaillances de l'imagination sans faire crier comme c'est le cas lorsque le manque de technique est évident.

Un bon numéro, dans l'ensemble. Il ne vous reste plus qu'à continuer sur cette lancée sans pour autant oublier Michel Demuth et Gabriel Deblander.

Christine COINTET
Lyon

⁂

Cette rénovation arrive à temps. Personnellement, j'étais sur le point de « lâcher » **Fiction**. La foule d'auteurs pseudo-philosophes qui nous assaille depuis pas mal de temps commençait à devenir un peu « casse-pieds » ! Je dois avouer que je n'ai même pas fini les

cinq derniers numéros : rien que le début de chaque nouvelle était exaspérant. Mais cela appartient au domaine du passé, et j'espère que cette nouvelle formule ne sombrera pas bientôt dans la médiocrité, comme toutes les nouvelles formules au bout d'un certain temps, en principe très court, d'ailleurs. Dans la préface de Jean-Louis Curtis au livre **L'univers de la science-fiction** de Kingsley Amis, je trouve cette phrase : **« Ce qui compte, dans un bon roman de SF, ce n'est, en vérité, ni la science, ni la fiction, mais l'hypothèse philosophique... »** Je pense que cela est valable pour toute œuvre de SF, et que vous saurez nous le montrer. N'allez pas me dire que les derniers numéros de **Fiction** avaient un caractère philosophique certain ! Disons que, depuis pas mal de temps, **Fiction** était devenu **snob**. Et, tout à coup, le voilà transfiguré. Je ne sais pas si je suis l'amateur éclairé auquel plaira le **Fiction** « rénové », mais je sais au moins que, en tant que simple lecteur (ce qui n'est déjà pas si mal au fond), j'ai trouvé le numéro de mai fascinant et celui de juin, que j'ai presque terminé, encore plus. **Le baiser du dieu noir,** notamment : puis-je me permettre de qualifier cette nouvelle inoubliable de chef-d'œuvre ? Ce récit est vraiment une perle dans un sac de billes. Le sac de billes étant le **Fiction** d'avant mai.

Laurent SEPTIER
Pavillons-sous-Bois

⁂

Avec un plaisir partagé certainement par tous vos autres lecteurs, j'ai eu connaissance des rénovations annoncées dans le cadre de votre revue. Enfin des textes de grande valeur écrits par des maîtres du genre vont pouvoir être abordés par la jeune et la moins jeune génération des **fans** français de la SF. Mais cela me conduit à vous poser une question cruciale.

Fiction va-t-il être dorénavant un temple de la SF américaine et anglaise, ou bien verrons-nous, glissées parmi les monuments anglo-saxons, quelques œuvres intéressantes émanant de la vieille Europe ?

Malgré la floraison de joyaux offerts par les écrivains célèbres d'outre-Atlantique, continuerons-nous d'assister à la progression de nos auteurs nationaux dont le talent de certains, quoique parfois controversé, n'est plus à discuter ? Je pense en particulier à Demuth, Cheinisse, Klein, Carsac et, malgré certaines polémiques, Walther, et tous les autres qui sont la SF française et la représentent, si moyennement appréciée soit-elle.

Pourrons-nous encore découvrir, dans votre revue, des échantillonnages de la SF allemande, italienne, polonaise ou autre ? C'est à la suite de ces questions que je formule un modeste souhait.

Ne nous écrasez pas régulièrement de formidables nouvelles d'auteurs anglo-saxons triées sur le volet. Laissez-nous encore découvrir, en de jeunes auteurs français, italiens, allemands et même anglais et américains, les futurs grands noms de la SF de demain.

Glissez de temps en temps entre les nouvelles de l'âge d'or quelques textes de facture moderne qui puissent nous permettre des comparaisons possibles.

Je pense qu'ainsi se maintiendra l'équilibre de **Fiction** qui, je crois, retrouve en ce moment un deuxième souffle extraordinaire. Enfin, évoquant par là des goûts personnels, offrez-nous aussi souvent que vous le pourrez de ces merveilles signées Sturgeon, C.L. Moore et Anderson. Et les noms des rédacteurs de votre revue seront présents dans toutes les prières que, nous autres, admirateurs de ces écrivains, ferons ici-bas.

Alain PARIS
Issoire

⁂

Naturellement, votre numéro 185 est en tout point remarquable. Avouez que vous nous en avez fourni de bien médiocres déjà ! J'avais fini par ne plus lire dans **Fiction** les nouvelles des auteurs français. Je pense que la SF anglo-saxonne et essentiellement l'américaine n'a de valeur que par le milieu, le conditionnement, la société U.S. et ses problèmes. Nous, Français, aurons beau tirer à la ligne en tirant la langue, nous ne réussirons jamais à produire quelque chose comme **Le faiseur d'univers** (à propos : à quand la suite ? vite ! vite !) ou **L'auberge hors du monde** : ce récit, malgré les apparences un peu usées, avec Socrate ou César, trahit des soucis et un idéal de vie que n'exprimerait qu'artificiellement un auteur latin. On sent que l'auteur y croit, à cette morale : ce qui compte, ce n'est pas le résultat, mais l'effort en vue du but (idée puritaine ? janséniste ?)

A. BEAUCARNE
Poitiers

⁂

A propos du **Fiction** rénové, je pense que la formule adoptée devrait non seulement répondre aux désirs de la majorité des lecteurs mais aussi en conquérir d'autres. La SF moderne ne peut vraiment s'apprécier que par rapport à l'« ancienne » et pas mal de lecteurs récemment convertis au genre — car j'ai l'impression que la SF est malgré tout en train de gagner du terrain — ont pu être désorientés par des textes qu'ils ne pouvaient pas nettement situer. Votre nouveau dosage — anthologie permanente plus reflet des tendances les plus neuves — permettra désormais de saisir constamment la continuité profonde du genre, en même temps qu'il sera l'occasion de rendre justice aux grands méconnus.

En ce qui concerne le numéro 185, tous les textes se situent largement au-dessus de la moyenne. Je me suis surtout délecté de **Celui qui lisait les tombes.** Sans être aussi brillant que **L'homme qui a perdu la mer,** cette nouvelle distille comme une petite musique de nuit pleine d'une virile tendresse dont la meilleure connaissance que l'on a de la vie de Sturgeon fait mieux mesurer la portée.

Geeorges KILIAN
Aubusson

⁂

Vraiment, chaque fois que j'achète **Fiction,** c'est comme chaque fois que je vais voir un film américain : je suis couillonné de première force !

Quelle imagination pauvre et lamentable : des voyageurs extra-terrestres, en fusée bien sûr, des siècles futurs peuplés de boutons, de voyants lumineux, bref un New York extrapolé. Des femmes, belles cela va sans dire, américaines 100 %. Des psychologies d'Américains moyens. Rien d'autre.

Oui, c'est pareil que les films américains ou que les romans de Bonderies et d'O.S.S. Quand on connaît le début, on peut prévoir tout le reste. Rien de neuf, rien qui ouvre l'esprit, rien que des divagations exacerbées des habitants des blocs où l'on vit à l'américaine, avec sa TV, sa bagnole, etc. Si c'était là l'avenir de la race humaine, il vaudrait mieux tout faire sauter tout de suite ; quelle idiotie, quel déchet de cerveaux fatigués que cette science-fiction !

Ceci dit, je vous laisse sélectionner pour le prochain **Fiction** d'autres histoires de voyageurs extra-terrestres en fusée bien sûr, avec des temps futurs peuplés de personnages à la Guy l'Eclair. Abrutissez bien les Français ; avec les jeux de la TV et le tiercé, ils sont en bonne voie.

Un mot encore. Cela m'étonnerait

que les Français ne vous envoient pas parfois des histoires qui ont de la valeur, mais vous devez les rejeter comme non conformes à la tradition de la science-fiction. Ah ! je vais me désintoxiquer l'esprit en prenant Edgar Poe, Maupassant, Nerval ! Quel bain délicieux.

Un lecteur d'occasion outré, dégoûté.

M. DERNONCOURT
Auxonne

Cercle des Amateurs de Fantastique et de Science-Fiction de Rouen

Trois fans de science-fiction et de fantastique, René Nicolas, Alain Laguarda et Jean-Pierre Turmel, dévorés par l'impérieux besoin de promouvoir ces genres littéraires et l'esprit dont ils sont l'expression, ont lancé un club S.F. à Rouen.

Dans le but de toucher le plus grand nombre et de ne pas constituer un cercle réservé aux seuls initiés, ce club se présente maintenant comme l'une des activités de la Maison des Jeunes et de la Culture de cette ville.

En deux mois d'existence cette équipe active, comprenant à présent une vingtaine de membres, a organisé :

— Une projection publique du célèbre court métrage de Chris Marker **La jetée.**

— Une conférence par Jacques d'Argent sur « La Cité Cosmique ».

— Une séance d'initiation à la pop-music expérimentale (et de S.F.).

Les premier pas ont été faits pour un projet d'exposition de dessins d'enfants (deux cents enseignants contactés) ; enfin, pierre angulaire du mouvement, une bibliothèque « différente » est en voie de constitution.

Pour maintenir cet élan et pour que l'utopique devienne réel, ce club S.F. fait appel à tous les amateurs passionnés pour que lui soient envoyés : des livres destinés à compléter la bibliothèque, des documents cinématographiques et de toutes sortes, des idées d'activités nouvelles ou des renseignements pour se procurer avantageusement matériel et documents.

Sont également recherchés des conférenciers et des artistes désireux de faire connaître leurs œuvres (expositions). Enfin il faudrait que soient prêtés des films (amateurs et professionnels — court ou long métrage — 16 ou 8 mm) ainsi que des enregistrements de musique expérimentale (pop, classique ou recherches personnelles).

Espérons qu'un tel enthousiasme amorcera une réaction en chaîne et que tous auront à cœur qu'aboutissent de tels projets qu'on aimerait plus souvent rencontrer.

Ecrire à : J.-P. TURMEL, 38, rue Annie-de-Pène, 76 - ROUEN.

QUESTIONNAIRE SUR LE NUMERO 186

1. — Avez-vous apprécié le contenu de ce numéro ?

....

....

....

2. — Que pensez-vous de la couverture ?

....

....

....

3. — Aimeriez-vous lire régulièrement des nouvelles d'héroïc-fantasy et, si oui, dans quelle proportion ?

....

....

....

4. — Classez les nouvelles au sommaire de ce mois par ordre de préférence.

....

....

....

....

....

T.S.V.P.

5. — Précisez votre opinion sur chacune des ces nouvelles :

1. — ....

....

....

....

....

....

2. — ....

....

....

....

....

....

3. — ....

....

....

....

....

....

4. — ....

....

....

....

....

....

5. — ....

....

....

....

....

....

NOM : ....

ADRESSE : ....

Table des récits parus dans "Fiction"

17e année (premier trimestre 1969 : nos 181 à 186)

Nos			Mois
186	Anderson Poul	Long cours	Juin
182 bis	Atkinson Hugh	L'amante végétale	Février
182 bis	Baldwin Michael	Le palais de glace	Février
186	Blondel Roger	La chambre 22.731.412	Juin
182 bis	Boyle Patrick	Seul avec les ombres	Février
182 bis	Brent Peter	Dans la prison	Février
182 bis	Brunner John	Le chasseur et la proie	Février
182 bis	Burgess Anthony	Musique pour un massacre	Février
182 bis	Burke John	Retour après la mort	Février
181	Christopher John	Le petit peuple (3)	Janvier
182 bis	Cuddon J.A.	Lutte avec le démon	Février
184	Daniell Sally	Un enfant pas comme les autres	Avril
181	Deblander Gabriel	Le manteau de Joa	Janvier
182	Dick Philip K.	Cantate 140	Février
185	»	Un auteur éminent	Mai
184	Doremieux Alain	La Porte des mondes	Avril
182	Ferrer Jean-Michel	Yargla	Février
182 bis	Gaskell Jane	Un adorable animal	Février
182	Goulart Ron	Le Caméléon et les contestataires	Février
182 bis	Haltrecht Montague	Une vie en vase clos	Février
182 bis	Hamilton Alex	Le conte de la sorcière	Février
185	Hamilton Edmond	L'auberge hors du monde	Mai
183	Klein Gérard	Ligne de partage	Mars
182	Koontz Dean R.	Les enfants du voyage	Février
185	»	Voir le soleil en face	Mai
186	Leiber Fritz	Le vaisseau lève l'ancre à minuit	Juin
183	Lovecraft Howard Phillips	La tombe	Mars
183	»	Nyarlathotep	Mars
181	Malette Mose	Les étoiles savent	Janvier
182 bis	May Derwent	L'abominable perroquet	Février
186	Moore Catherine L.	Le baiser du dieu noir	Juin

ENTRE LECTEURS

Rubrique de petites annonces strictement réservée aux recherches, échanges ou offres entre particuliers. LA LIGNE : 2 F. + 9,29 % de taxes (3 lignes gratuites et remise 10 % pour tous nos abonnés.)

Dépôt légal : 2e trimestre 1969 — Le gérant : D. DOMANGE

Imprimeries Riccobono - 83 Draguignan

Au prochain sommaire de "Galaxie"

FRITZ LEIBER

Les racines du passé

Un nouvel épisode de la "guerre dans le néant" qui secoue l'éternité.

LARRY NIVEN

Jusqu'au fond de l'univers

Une nouvelle qui a obtenu le "fantasy award" 1967.

JOHN T. SLADEK

Le bébé dans la cuisinière

La première apparition d'un jeune auteur de l'école anglaise avec un récit ab.so.lu.ment dé.ment.